GEORGES BEAUME

AU PAYS DES LETTRES

PARMI LES VIVANTS
ET
LES MORTS

ALPHONSE DAUDET, FERDINAND FABRE,
HECTOR MALOT, FRANÇOIS COPPÉE, ÉMILE ZOLA, ART-ROE
ROBERT DE FLERS, FRANCISQUE SARCEY, CAMILLE LEMONNIER,
HENRI DE BORNIER, LÉON CLADEL,
ALBERT LACROIX, VICTOR HUGO, LAMARTINE.
le Gil Blas, l'Illustration, le Figaro, l'Evénement,
la Revue des Deux Mondes, etc.



PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
3, PLACE DU PANTHÉON, 3

AU PAYS DES LETTRES

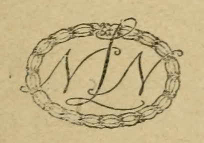
PARMI LES VIVANTS ET LES MORTS

GEORGES BEAUME

AU PAYS DES LETTRES

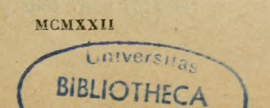
PARMI LES VIVANTS ET LES MORTS

ALPHONSE DAUDET, FERDINAND FABRE,
HECTOR MALOT, FRANÇOIS COPPÉE, ÉMILE ZOLA, ART-ROE,
ROBERT DE FLERS, FRANCISQUE SARCEY, CAMILLE LEMONNIER,
HENRI DE BORNIER, LÉON CLADEL,
ALBERT LACROIX, VICTOR HUGO, LAMARTINE.
le Gil Blas, l'Illustration, le Figaro, l'Evénement,
la Revue des Deux Mondes, etc.



PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
3, PLACE DU PANTHÉON, 3

MCMXXII



IL A ETÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE SIX EXEMPLAIRES
SUR VERGÉ PUR FIL LAFUMA.

CHAPITRE PREMIER

Ferdinand Fabre. — Henri de Bornier. — Le Séminaire de Saint-Pons. — *L'Abbé Tigrane* et Francisque Sarcey. — Une lettre inédite d'Emile Zola. — La première salle des Conférences. — *Lucifer*. — A l'Institut. — L'Académie, *Le Chevrier* et Jean-Paul Laurens. — Les critiques parisiens. — Au bois de Vincennes. — André Theuriet. — Les Cévennes. — Un beau roman inachevé.

I

Ferdinand Fabre était de chez moi, du Bas-Languedoc, comme Alphonse Daudet et Henri de Bornier. Seulement, tandis que je suis de la plaine qui s'en va par de doux coteaux toucher la mer, il appartenait au roc des Cévennes ; il venait de la vieille ville de Bédarieux, qui est assoupie au pied des énormes causses déserts. Pézenas, Bédarieux, deux cités voisines, qui ont toujours fait échange de produits et d'habitants et que les réformateurs de la Révolution comprirent dans la même circonscription de Béziers, la deuxième.

Dans Pézenas, si on ne connaissait guère, ou pas du tout, les œuvres de Ferdinand Fabre, on connaissait extrêmement son nom et ses tendances. Juste en face de ma maison, dans cette babillarde

rue Saint-Jean, occupée d'un bout à l'autre par des boutiques, il y avait une dame native de Bédarieux, l'épouse du pâtissier Roucairol, qui me parlait souvent du romancier. Elle était née dans le même quartier que lui, et elle l'avait intimement fréquenté chez son père, où se rendait parfois le fameux oncle Fulcrand, curé de Calvimont.

Dès son enfance, Ferdinand Fabre avait subi les pires épreuves. Son père, qui était une sorte d'architecte mâtiné d'entrepreneur, avait dans une entreprise de canalisation des eaux, à Bédarieux, dépensé un tel zèle, une telle probité, qu'au lieu de gagner de l'argent, il s'était ruiné. La misère l'avait rapidement conduit à la mort. Pourtant, il avait eu l'heureuse inspiration de confier l'éducation de Ferdinand à son frère, le curé. C'est là, au presbytère de Calvimont, tout parfumé de tendresse et de charité, que Ferdinand fit plus que de s'instruire dans les livres et de prendre goût aux belles-lettres. Il observa l'humble mais profonde vie du village, qui en ces temps lointains n'avait pas de secrets pour son pasteur. Dans ses vagabondages à travers la campagne, dans sa fréquentation des paysans dont la conscience est parfois, comme la nuit, remplie de mystères, il s'émut pour toujours du noble dessin et de la couleur des Cévennes, il imprégna son cœur du charme des idylles qui fleurissent librement sous le ciel, le long des haies sauvages. Au sein d'une nature si

attachante par ses vertus de force et d'éternelle pureté, il assista pieusement à ces fêtes traditionnelles qui, à cette époque, réveillaient, certains jours de l'année, l'esprit indolent des simples.

Le curé Fulcrand, lorsque son neveu eut achevé sous sa direction ses premières classes de latin, l'envoya au séminaire de Saint-Pons, plus haut que Bédarieux, sur le versant du Saumail. Que de fois j'ai visité le séminaire de la sordide villette de Saint-Pons, qui allonge ses pattes d'araignée dans un pli de la Cévenne, sur le bord du Jaur, encombré de joncs et de roseaux, souillé par les immondices des tanneries ! Bâti au-dessus de la ville, enfermé entre des murailles de prison, le séminaire n'a pour voir le ciel, à travers les aiguilles des pins et les branches des platanes, que des cours poudreuses communiquant entre elles par d'étroits escaliers. Dans ses salles froides, aussi pâles que les parois de caveaux mortuaires, j'ai plaint Henri de Bornier et Ferdinand Fabre d'avoir passé là leurs années d'études, de travaux forcés, et j'ai compris que les deux poètes aient cherché à s'en évader. Bornier se réfugia dans son riche patrimoine de Lunel.

Fabre partit pour Paris. Le désir d'écrire le tourmentait déjà. Mais dans sa dure caboche de Cévenol veillait, comme une lampe prudente, le bon sens du paysan qui se méfie de l'inconnu. Sachant qu'on ne paie pas son boulanger avec de la gloire.

il se laissa guider par l'un de ses parents, Faustin Hélie, plus tard président du Conseil d'Etat, qui le casa d'abord dans le bureau d'une bibliothèque, à Lille, ensuite à Paris. Pendant que Fabre tournait la meule du fonctionnaire, il commença par composer une nouvelle, qu'il s'en fut, un peu timide, présenter à Francisque Sarcey, dans un journal.

Sarcey, ayant fini par lire cette nouvelle, manda un soir auprès de lui son auteur, qui n'était plus jeune. Il lui dit :

— Votre nouvelle me plaît. Le style en est un peu lourd, chargé d'expressions vieillotes. Mais vos personnages sont solidement campés ; ils ont de l'accent. Vous avez dû les connaître ?

— Oui, Monsieur, répondit Fabre.

— Il y a dans ces âmes de prêtres un drame profond que vous n'avez pas suffisamment développé.

— Ah !...

— Je ne puis pas publier votre œuvre dans cette forme trop mince. Vous allez la reprendre. Vous creuserez le sujet davantage, vous fouillerez sans crainte l'âme de vos héros, telle que vous l'avez connue ; et quand vous aurez refondu votre œuvre, vous me la rapporterez. Ce n'est donc pas un refus.

Fabre remit patiemment l'œuvre sur le chantier. Et ce fut *l'Abbé Tigrane*.

Lorsque ce roman parut en librairie, Sainte-Beuve lui consacra plusieurs pages d'éloges. A ce propos, Ferdinand Fabre me dit un jour :

— En ce temps-là, il suffisait qu'un critique sérieux étudiât l'œuvre d'un débutant, pour qu'aussitôt le nom de celui-ci émergeât de la foule. Donc, Sainte-Beuve donna en mon honneur un coup de cloche, et le lendemain je fus presque célèbre. J'étais aussi, hélas ! étiqueté définitivement, contraint presque de me cantonner dans ce monde clérical où se complaisent mes habitudes, et malgré les apparences peut-être, mes sympathies...

Le succès de *l'Abbé Tigrane* s'était propagé lentement jusque dans les villages de notre province. Là-bas, on est trop distrait, trop savant, pour y éprouver beaucoup la passion de la lecture. Qui donc y aurait lu *l'Abbé Tigrane*, un livre pas bien gros, exigeant une dépense qu'on aimait mieux faire au café ? Chacun pourtant était flatté des rumeurs de la renommée d'un compatriote tombant sur ce coin du Languedoc. Moi qui étais, à mon tour, dévoré par le mal d'écrire, je me sentais jaloux du grand homme de Bédarieux. Arranger avec des mots des histoires de mon terroir me paraissait une besogne aussi facile qu'agréable. Mais comment, du fond de la province, présenter mes histoires à un éditeur de Paris, avec quelques chances d'en être agréé ? Ferdinand Fabre, dont

les succès excitaient mon impatience, accepterait-il de m'accorder son aide ?...

Cependant, j'avais assez de clairvoyance pour remarquer que, si Fabre poussait convenablement ses œuvres sur le marché, il ne possédait pas dans les milieux littéraires l'influence d'un grand aîné, capable d'imposer les œuvres d'un débutant. Un autre écrivain la possédait, cette influence, du moins je le croyais : c'était l'auteur des *Rougon-Macquart*.

J'eus alors l'idée, brave et naïve, de demander à Émile Zola, — on a du courage par la poste, — comment il avait fait, lui, sans fortune, rien que par son travail, pour acquérir une situation si fortunée dans les lettres, et comment un débutant devait faire pour aboutir heureusement auprès d'un libraire parisien.

Zola ne se contentait pas de composer des romans ; il bataillait dans la presse. De loin, du fond de mon Languedoc, je le voyais un maître souverain auprès des grands journaux, ainsi que dans les librairies. Et en même temps que des conseils, je sollicitais de sa bienveillance un appui.

Il ne tarda point à me répondre la lettre suivante, qui ne figure pas dans le recueil de sa Correspondance, édité par Fasquelle :

« Mon cher confrère, ne croyez donc pas à la

protection ; ne perdez pas votre temps à faire lire vos manuscrits par des confrères que vous supposez plus ou moins puissants. Vous n'aboutirez à rien ainsi, surtout en étant à deux cents lieues des éditeurs.

« Personne n'a le pouvoir de faire le succès d'un débutant. C'est le débutant qui doit se faire lui-même, absolument. Envoyez votre manuscrit à un éditeur, Charpentier, Ollendorff, ou un autre, et il sera lu, et il sera édité, s'il doit l'être. C'est la grande route, la seule droite, la seule possible même.

« Personnellement, je n'ai jamais pu faire accepter dans un journal l'article d'un ami. Tous les manuscrits qu'on m'a envoyés, ont dormi inutilement dans mes tiroirs. Ma conviction est que je vous retarderais, rien de plus.

« Plus tard, vous me remercierez de ces conseils virils.

« Bon courage !

« Emile Zola. »

Cette lettre, dont je reconnus sur l'enveloppe la robuste écriture, sans l'avoir jamais eue sous mes yeux, est certes toute frémissante de franchise. Mais là-bas, dans l'isolement de ma petite ville, je fus ennuyé de ne recevoir que des exhortations. Maintenant, après de trop longues années de labeur et de patience, j'estime qu'Emile Zola,

en me parlant ce langage sage et digne, me rendit le service de m'arracher de funestes illusions. Car le poète de vingt ans se fie trop quelquefois, par paresse ou par pusillanimité, aux indulgences généreuses de la camaraderie.

II

En 1884, je voulus tâter du séjour de Paris... Je m'y trouvais seul, riche d'espérances, un peu badaud, errant à l'aventure, comme un pâtre dépaysé dans une campagne nouvelle. Par timidité, je n'essayai pas plus d'aborder Emile Zola que mon grand compatriote de Bédarieux. Or, un soir, j'aperçus brusquement, boulevard des Capucines, sur le montant énorme d'une haute porte voûtée, derrière le grillage d'un humble cadre, une affiche qui annonçait une conférence de Francisque Sarcey sur le livre récent de Ferdinand Fabre, *Lucifer*. Cela faisait bien mon affaire. La Providence de Paris m'assistait pour la première fois.

Je passai sous la voûte, traversai une cour et pénétrai doucement dans la salle des Conférences, alors fameuse, et qu'on appelait la « Salle des Capucines ». Elle est bien oubliée aujourd'hui, après avoir été la première, et pendant très longtemps, l'unique salle des Conférences, si oubliée que Paul Ginisty, mieux informé d'habitude, a

reporté son prestige de priorité sur la Bodinière.

Ah ! je vous garantis qu'elle manquait de luxe complètement. Au fond de la cour presque obscure, sur la droite, on pénétrait par une porte vitrée dans un rez-de-chaussée humide, bas de plafond, si mal éclairé par des lampes à huile, comme l'étude d'un collège, que les coins demeuraient noyés d'ombre. Des chaises de bois blanc au siège de paille s'alignaient par rangs irréguliers. Un silence triste régnait, le silence d'une chapelle dans un village. Je me trouvai seul, longtemps...

Il ne vint pas beaucoup d'auditeurs : des femmes plus que des hommes, ceux-ci jeunes, celles-là plutôt âgées, tous discrets, avides de s'instruire, et sans doute d'apercevoir à travers le tumulte des beautés artificielles de Paris quelques tableaux charmants de nos Cévennes. On chuchotait à voix basse, on attendait patiemment le moment solennel de l'ouverture. Enfin, une porte s'ouvrit, un rectangle de lumière vive, qui s'éteignit presque aussitôt. Et le bon gros Sarcey se présenta, sans cérémonie, se hissa d'un pas allègre sur l'estrade. Pour bien ajuster ses lunettes aux branches d'or, il déposa sur la table un livre à couverture jaune, le classique 3 fr. 50 de la librairie Charpentier. Quelle table ! Si grêle de pattes, sans tapis, sans ornement ; une table de pensionnat, peinte en noir.

Sur le ton de bonhomie qui lui était coutumier,

Sarcey ne lut pas, mais improvisa sa conférence. D'abord il dessina le portrait du romancier laborieux qui, par goût et par nature, s'isolait dans les souvenirs de sa lointaine province. Ensuite, il célébra son dernier ouvrage, *Lucifer*, un *Abbé Tigrane* plus dramatique, d'une prose un peu lourde pénétrée de douleur. Lucifer, un évêque gallican qui, par son père, conventionnel de l'Hérault, procède des utopies de la Révolution, et qui, par sa mère, catholique fervente, procède des doctrines de l'Eglise, évolue, avec une intelligence d'apôtre et un cœur de saint, dans cette période belliqueuse de 1830 à 1848, au milieu d'un clergé fanatique déchiré par ses rivalités intestines. Dans ce livre on ne sent point de haine ; il veut déborder d'amour. On le dirait presque composé par un prêtre attentif à la pureté de sa foi, et que les dogmes de la religion gênent dans ses enthousiasmes de libéral. Lucifer, ce n'est pas l'ange déchu qui vient bouleverser l'ordre de la société. C'est, au contraire, le porteur de flambeau qui, souffrant de la misère des hommes, veut par sa vertu et par sa charité les ramener aux vérités premières du christianisme. Pendant les 500 pages massives de ce livre d'idées, l'intérêt dramatique ne languit pas un instant. Pourtant, « on n'y voit jamais, selon l'expression de Francisque Sarcey, passer l'ombre d'un chapeau de femme ».

Le lendemain de cette conférence, je me sentis

réchauffé par un souffle de courage. Au lieu d'errer à travers Paris comme un imbécile, je me tournai vers la glorieuse étoile de chez moi, le nom si familier de Ferdinand Fabre. Puisqu'avec une piété fidèle il chantait notre Bas-Languedoc, le romancier consentirait peut-être à m'accueillir de bonne grâce dans son foyer, où je trouverais quelque chose de moi-même. Je lui demandai donc par lettre la faveur d'un entretien. Il me répondit assez longtemps après, et en estropiant si drôlement mon nom, puisqu'il m'appela Gabriel Bonnel, que je ne sais vraiment pas pourquoi sa lettre me parvint. N'importe !

J'embellis autant que possible mon accoutrement de provincial. Ganté de frais, chaussé de grosses bottines qui résonnaient comme des galoches, tout recouvert d'un vieux pardessus dont le col et le bord des manches étaient fourrés d'astrakan, je m'acheminai sans hâte, après avoir renouvelé le cordon de mon lorgnon, vers l'Institut. C'est à l'Institut, en effet, que Ferdinand Fabre, en sa qualité de bibliothécaire de la Mazarine, logeait, dans l'aile droite du Palais, au-dessus du Dépôt des Marbres.

Ce soir de novembre, il faisait une de ces pluies persistantes qui enveloppent la ville d'un fin réseau de tristesse. Je grelottais dans mon pardessus, et cela contribuait à diminuer mes pauvres moyens de solliciteur. Par un large escalier dont les pas

de tant de générations ont creusé le milieu des marches grisâtres, je grimpai jusqu'au second étage. Palais muet, murs froids ; atmosphère de vétusté, d'ennui. Cet aspect de couvent délaissé, à la lisière d'un si ancien quartier boueux, convenait au séminariste d'autrefois qui ne put jamais, et qui d'ailleurs ne s'y efforçait guère, effacer de son âme ni de sa personne la forte empreinte de l'Eglise...

Sur le palier du second étage, je soufflai un moment. Et aussi, ému de pudeur, de quelque crainte, j'hésitai un peu. Songez donc ! J'allais pour la première fois voir de près un grand écrivain, un homme célèbre !... Dans un coin pendait un énorme cordon très usé, et qui ressemblait à la corde d'un puits. Je le tirai discrètement. La clochette tinta d'une façon si stridente, si prolongée, que l'appartement me parut immense et vide. Après une attente assez pénible, des pas de velours sans hâte s'approchèrent ; la porte s'ouvrit, non sans précaution ; enfin, il me fut permis d'entrer.

D'abord, j'étais attendu. La vieille servante m'accueillit avec un air de protection. Une Cévenole assurément, puisqu'elle portait le bonnet tuyauté de Bédarieux, bonnet d'étoffe noir à bandeau blanc, puis fichu très noir abritant les épaules et s'achevant en pointe au milieu du dos ; cette servante m'évoqua tout de suite les braves mamètes du Languedoc qui, les jours de cérémonie, savent coquettement s'attifer. En ménagère soigneuse, elle s'empara de

mon parapluie, le déposa contre un bahut antédiluvien, et tout près de l'ample porte d'entrée, elle ouvrit une autre porte, toute petite, peinte en gris.

Je n'avait plus la sensation d'être à Paris, sur le bord de la Seine, non loin des boulevards, mais là-bas, au fond d'une vieille cité de la France du Midi, dans l'hôtel d'un noble faubourg, chez un bourgeois célibataire, peureux et maniaque, vivant de silence et de songe. Tandis que derrière moi la porte se refermait sans bruit, le maître se levait de son fauteuil et me tendait la main. C'était là, dans sa chambre, qu'il travaillait. Chambre d'étudiant pas riche, épris de médiocrité, d'avarice peut-être. Un diminutif de tapis essayait d'amortir la rudesse glaciale des dalles larges. Un long canapé à six pattes, vêtu d'une housse blanche comme un prêtre de son surplis, occupait un côté de la pièce. Un lit sans rideau, un énorme lit de bois, me rappelait les lits solides et à paillasse odorante de nos auberges des Cévennes : plus que les murs nus, blanchis à la chaux, il mettait de la blancheur dans la pénombre, sous le plafond très bas. Une seule fenêtre, étroite, laissait apercevoir la nuit descendue sournoisement sur le fleuve, sur le Louvre noir, dans le ciel que troublaient des fumées et des lumières, et où s'élevait le grondement de Paris pareil à la rumeur du vent roulant sur des montagnes.

Un feu de bois, pas terrible, pétillait dans la petite cheminée au marbre blanc. Une lampe menue, que protégeait un abat-jour de papier vert à ramages, était posée sur le coin d'une table malingre, parsemée de feuillets à l'encre encore fraîche ; et sur cette table l'écrivain, qui se servait d'un porte-plume d'écolier et d'un encrier de deux sous, ne pouvait sûrement pas appuyer ses deux coudes à la fois. Des livres traînaient partout, sur le lit, sur le canapé, sur la cheminée, même sur les dalles. C'était le logis quelconque, la chambre d'hôtel banale, où le client de passage n'attache rien de son âme.

Nous parlâmes à bâtons rompus de la profession littéraire qui était déjà hérissée de tant de difficultés. Ferdinand Fabre, de sa voix tranquille mais avec une obstination qui témoignait des peines et des humiliations de son passé, me conseilla de m'assurer, avant d'entreprendre quoi que ce fût en littérature, un emploi susceptible de me donner la sécurité matérielle qui est indispensable, il avait mille fois raison, à l'indépendance et même à la dignité de l'artiste.

Hélas ! j'étais très jeune ; je m'imaginais que la jeunesse durerait longtemps ; je croyais que le succès, parce que je le souhaitais d'une volonté très pure, viendrait en même temps que la gloire me débarrasser, dès mes premiers pas dans la carrière, des infâmes soucis de l'argent. Les conseils

de Fabre, selon la tradition, furent donc inutiles. Car il doit être écrit au ciel de la littérature que l'expérience des aînés, parfois si chèrement acquise, ne servira jamais à l'éducation des jeunes et que ceux-ci, au contraire, retrouvant sur leur chemin les mêmes épreuves, seront obligés d'amasser dans la douleur la science de vivre, qui n'est enfin chez eux à peu près complète que lorsqu'elle ne peut plus les éclairer.

Nous parlâmes de certains de nos compatriotes adoptés par Paris et même touchés par le rayon de la gloire : Henri de Bornier, par exemple, son ancien condisciple, son ami qui était déjà bibliothécaire à l'Arsenal. Et je vis sous la blanche moustache de Fabre passer un sourire malicieux, pendant qu'il me disait :

— Ce pauvre de Bornier travaille son élection à l'Académie. Mais la question n'est pas de savoir s'il la mérite. Il la mérite cent fois ! A-t-il su gagner la sympathie des électeurs ? Tout est là. L'Académie est une élite, oui, certes, mais, ne l'oublions pas, une élite électorale, qu'un candidat doit habilement flatter dans ses préjugés.

Et Fabre, qui allait à son tour manifester le désir si légitime d'entrer à l'Académie, semblait se divertir profondément, sous ses manières d'honnête homme scandalisé, des convoitises laborieuses de son camarade du Languedoc.

Il m'avait fait asseoir dans le second fauteuil, près

de la cheminée. Des silences parfois nous mettaient l'un bien en face de l'autre, les yeux dans les yeux, ainsi que le père et son enfant. Il s'exprimait sans hâte, avec l'accent à peine atténué de notre terroir de l'Hérault Gros, court, un vrai pot à tabac, il se serrait douillettement dans une robe de chambre à carreaux rouges et, allongeant ses petites jambes pour présenter aux flammes menues ses pieds chaussés de pantoufles, il montrait faiblement, dans un nuage de clarté, sa figure rose, joufflue, le menton bien rasé, le front vaste sillonné de rides et couronné de cheveux blancs; il joignait avec béatitude sur son ventre replet ses mains dodues.

C'était un chanoine en retraite, heureux de vivre dans son coin solitaire, après une douce journée de labeur. Sa bouche aux lèvres charnues laissait tomber nonchalamment des paroles souriantes, parfumées de sagesse. Puis, brusquement, ses paroles trahissaient de l'orgueil, de l'impatience, lorsqu'il me déclarait, par exemple, que le temps n'était pas juste envers lui. Car il n'avait pas reçu, du moins encore, les récompenses auxquelles lui donnait droit sa vie pleine de nobles efforts et de probité intellectuelle.

Si je voyais en sa carrure l'énergie du patient ouvrier qui avait bâti des livres lourds comme les lumineux rochers de nos Cévennes, *l'Abbé Tigrane*, *Lucifer*, *les Courbezon*, je voyais aussi

dans l'étincellement de ses yeux, dans le pli moqueur de ses lèvres, dans la modestie de son maintien, l'auteur du *Chevrier*, de *Barnabé*, le frère si gaillardement vagabond de l'Ordre de Saint-François, de *Monsieur Jean*, le maladroit adolescent du village qui, sur le dos de son âne espiègle, se promène dans la nature comme dans son paradis. Enfin, dans Ferdinand Fabre, je voyais le paysan et le prêtre ; je sentais un mélange de réserve, de dignité, de force et de gentillesse.

Comme avec modération, pour ne pas le blesser par la vulgarité d'une flagornerie, je vantais son œuvre nombreuse et d'une si ferme tenue, il s'abandonna sincèrement à mon admiration et me répondit :

— Je vais vous raconter quelque chose qui peut-être vous étonnera. Vous connaissez *le Chevrier* ?

— Certes !

— Eh bien, je l'ai écrit d'abord dans notre idiome languedocien, afin qu'il exprime tout à fait la saveur de mon pays. Ensuite, je l'ai traduit en français.

— En effet, ce détail d'art littéraire, très important, n'est pas connu. Vous avez réussi à merveille...

— Oh !... Autre chose. Jean-Paul Laurens, qui est, comme vous le savez, le fils de pauvres paysans d'un village voisin de Toulouse, devait illustrer le roman. Mais il n'eut que le temps de

composer une eau-forte... Jean-Paul ! Quel rude talent ! Quel ami chaleureux de notre saison si jolie des débuts !... Hélas ! Je ne le vois plus.

— Le tourbillon de Paris...

— Non, pas précisément. Voici : Vous avez lu *la Vie d'un Peintre*. Eh bien, j'avais eu l'ambition de raconter la vie de Jean-Paul, qui est si belle de vaillance, et j'ai fâché, par ma sincérité, mon modèle. Voyez-vous, il peut vous arriver, avec les meilleurs intentions du monde, d'offenser vos meilleurs amis... Quel malheur !

Fabre se tut pendant quelques minutes, en se frottant les mains. Tout à coup il repartit :

— Tenez, là, sans prétention, je vaux quelque chose ?... Oui. Eh bien, mes livres n'atteindront jamais une grosse vente. J'arrive à épuiser un tirage de 2.000 exemplaires. quelquefois 3.000. Tout de même, ce n'est pas négligeable. Que d'auteurs voudraient en dire autant !... Ce qui me semble injuste, c'est qu'un tas d'écrivailleurs qui s'inspirent, consciemment ou non, des œuvres à la mode, ont parfois une vente extraordinaire, aidée d'ailleurs par les agaçants ramages des perroquets de la presse. Ne croyez pas que ces perroquets soient tous et toujours payés pour faire de la réclame... Seulement, qu'est-ce que vous voulez ! Ils ont un cerveau trop vite fatigué pour étudier sérieusement une œuvre sérieuse. Et puis, c'est si parisien de chanter les louanges d'un auteur pari-

sien!... Au fond, ça m'est égal : je ne suis pas jaloux. Ce qui me console, c'est que je suis acheté par des lettrés qui conservent dans leurs bibliothèques mes livres comme des amis. La preuve ! Cherchez dans les boîtes des quais, vous n'y trouverez pas un de mes volumes.

Le brave homme regarda le feu avec mélancolie, en tapotant ses doigts les uns contre les autres, sur son ventre bien rond. Il n'avait parlé que de lui ; je n'osais pas l'intéresser à mes petites affaires. Pourtant, je le retenais depuis trois quarts d'heure sans qu'il manifestât la moindre impatience. Je m'aperçus qu'en prolongeant davantage ma visite, je pouvais commettre une indiscrétion, et je pris congé.

Il se leva, pataud, le cou entre les épaules. Devant sa corpulence qu'enfermait tant bien que mal la robe de chambre, ceinturonnée d'une cordelière de moine, j'eus la vision d'un Balzac plus massif, un peu vieilli.

— Venez ici quand vous voudrez, me dit-il, sans façon, en serrant à peine dans ses mains grasses les miennes qui tremblaient.

Ferdinand Fabre me laissa tout seul dans le vestibule, où je me débrouillai malaisément. Et je finis par rencontrer à travers la pénombre la porte de l'escalier.

III

Plus de dix ans après, alors que j'avais publié quelques romans dont la couleur ne lui avait pas déplu, il m'invita paternellement à déjeuner chez lui. Dans le bois de Vincennes, il avait loué, non loin de la gare de Fontenay, avenue de la Dame-Blanche, un pavillon modeste et agréable. Un peu plus haut, vers la gare, dans la même avenue, habitait un autre romancier, original et vigoureux, Hector Malot. En passant, je recommande aux écrivains très jeunes et, par conséquent, sauf quelques exceptions, présomptueux, de ne pas dédaigner trop vite l'auteur de *Sans Famille*. Sainte-Beuve l'estimait beaucoup ; Jules Vallès lui avait voué une amitié profonde ; Buloz, le sévère directeur de la *Revue des Deux Mondes*, sollicita de lui un roman que Malot ne consentit pas à lui donner ; Taine lui consacra spontanément, dans les *Débats*, un long article d'éloges.

Donc, un jeudi, je me rendis avec empressement chez Ferdinand Fabre. Je connaissais le bois de Vincennes pour m'être promené deux ou trois fois dans les environs de ce vaste polygone qui, pareil à un vaste Sahara, tantôt de poussière, tantôt de boue, le coupe en deux parties égales. Ce jour-là, j'empruntai le tramway du Louvre, que

deux lents chevaux traînaient encore. Fabre m'avait indiqué, pour que je pusse me diriger sans erreur vers son pavillon, la longue allée oblique qui depuis le fort file jusqu'à l'avenue de la Dame-Blanche.

En descendant du tramway, je m'engageai sous une voûte de feuillages. Partout, dans les allées, dans les taillis touffus où froufroutaient, au bruit de mes pas, des couples d'oiseaux, c'était un frais recueillement, imprégné des odeurs du terreau et du parfum des fleurs sauvages. De temps à autre, j'entendais le tintement de gaies clochettes : des fournisseurs qui s'arrêtaient à la porte des pavillons. Sur ma droite, et cela me semblait très loin, roulaient sourdement les charrois des routes de Nogent et de Joinville. Je croyais bien que ma promenade ne finirait plus.

Enfin, le grand jour parut, une allée sablée, le long de laquelle s'alignaient les grilles des pavillons, si tranquilles à l'ombre des arbres. Je sonnai au numéro indiqué. Le pavillon de Ferdinand Fabre se présentait quelconque, pourtant agréable en son attitude faussement agreste qu'affectent les maisons coquettes de notre banlieue parisienne. Il y avait un morceau de jardin, trois sapins qui levaient la tête par-dessus le toit et, sur la gauche, un kiosque garni d'une table de bois et de chaises de fer.

Une bonne, une jeune cette fois, vint m'ouvrir.

La vieille s'était en allée mourir dans son village des Cévennes. Je gravis un haut perron ; j'entrai dans une pièce sommairement meublée, où le maître m'attendait. Souffrant de rhumatismes, il ne put se lever.

Je le trouvai beaucoup changé, tassé par l'âge et par la maladie. Mais ses yeux, sous les blancs sourcils, pétillaient toujours de gentillesse et de malice ; ses mains fines caressaient sur une table minuscule les feuillets d'un manuscrit ou l'épaisse couverture de laine qui enveloppait ses jambes. De sa voix lente, musicale, il me parla d'abord des ennuis de sa santé, puis subitement, non sans espièglerie, du plaisir qu'il aurait eu à fuir, comme tous les hivers, ce diable de Paris emmitouflé de brumes, et à rejoindre sur la Côte d'Azur André Theuriet.

— Ah ! soupira-t-il, en se frottant les mains avec une sorte d'onction. Ce brave Theuriet ! Imaginez-vous que l'année dernière, à Cannes, pendant un dîner de vieux camarades (je ne me rappelle pas chez qui), où se trouvaient, entre autres convives, Paul Bourget et Jean Aicard, ce brave Theuriet me confessa qu'il était fort irrité contre lui-même...

— Pourquoi donc ?

— Oui, mon ami, ça vous étonnera : il était furieux depuis quelque temps de ressentir un dégoût de la littérature. Pensez donc ! La *Revue*

Hebdomadaire lui demandait un roman, et il ne savait plus quoi écrire.

— C'est étonnant, en effet.

— Non, pas tant que ça. Entre nous, Theuriet n'avait pas tort de geindre. Certes, il a écrit des choses charmantes, qui lui sont très personnelles. Mais il a tant et tant produit ! Et toujours la même faridondaine de ces petits bourgeois qui sont presque des paysans et que rongent des passions toutes petites ! Et ces paysans qui sont habillés en bourgeois de la ville, proprets, gentils, gris, gris, gris !...

Comme par mon geste j'exprimais une stupéfaction de tant de sévérité, si leste et railleuse, Fabre se ressaisit aussitôt et, après un moment de silence, il me demanda d'un ton calme :

— Vous le connaissez, Theuriet ?

— J'ai déjeuné chez lui, il y a un mois, à Bourg-la-Reine. C'est le meilleur des hommes.

— Parbleu, je le crois bien ! Pas bavard, si serviable !... Alors, vous connaissez également sa femme ?

— Evidemment.

— Elle, par exemple, elle bavarde. Il n'y en a que pour elle, dans la conversation. On dirait que c'est elle qui a écrit tous les ouvrages de son mari..,
Ah ! le pauvre ! Il a bien besoin qu'on le soutienne. Il ne sait plus quoi puiser dans son imagination surmenée. Il me disait : « Mon cher Fabre, vous ne le croiriez pas, je suis au bout de mon rouleau. »

Alors, pour le réconforter, je lui ai répondu : « Puisque vos lecteurs ne s'aperçoivent pas que c'est toujours la même histoire que vous leur racontez, vous n'avez qu'à la recommencer. » Et il a recommencé sa ritournelle, et ça passe comme une lettre à la poste. Il obéit trop au succès, il a tort, d'autant plus que le talent ne lui manque pas. Quoi qu'il en soit, il a du mérite ; il travaille... Ah ! le public est bien bête !...

Et Fabre, avec une indignation qu'il s'efforçait de rendre aussi vive que désintéressée, frappa la table de ses mains grasouillettes. Etait-il jaloux des grands succès de Theuriet ? Peut-être. Mais je pense que cette jalousie de l'écrivain, trop conscient de la noblesse de son œuvre, n'entachait en rien l'affection qu'il portait à son vieux camarade. C'était surtout contre l'indifférence du public à son égard, qu'il s'irritait une fois de plus.

Nous déjeunâmes en famille, dans une exquise simplicité On servit des fruits de notre terroir languedocien, des olives, des figues, des amandes.

— J'ai conservé, me dit Fabre, quelques relations avec le pays. Cependant, je n'y vais plus. J'aurais trop de chagrin à revoir mes belles montagnes, que mes yeux ne retrouveraient plus les mêmes que dans ma jeunesse, et où il me serait impossible de grimper. Ne vaut-il pas mieux que je garde leur image d'autrefois dans ma mémoire, avec leurs parfums et leurs couleurs ?

— J'espère bien, moi, y revenir bientôt.

— Vous avez raison. Vous êtes encore trop jeune pour n'avoir pas quelque chose à apprendre des émotions de notre Languedoc. Moi, j'ai passé le temps des rêves...

Nous nous étions promis d'aller, après le déjeuner, faire un tour dans le bois. Mais il pleuvotait. Nous revînmes au salon paisible où les jours de forte chaleur, il devait faire bon de lire un beau livre, à l'abri des persiennes closes. Fabre me demanda quel ouvrage j'avais alors sur le chantier. Et spontanément il m'exposa le sujet de celui dont il s'occupait depuis longtemps et qui n'a jamais paru.

C'était encore l'histoire d'un prêtre, toujours à Bédarieux, dans ce pays de châtaigniers et de grands ruisseaux perfides. Elle différait des précédentes histoires par son cadre et par les éléments de son drame, empruntés à la période révolutionnaire de la fin de notre XVIIIe siècle. Un prêtre était frappé par le coup de foudre de 89 : autour de son église, le peuple charriait, comme un torrent aux ondes innocentes et brutales, le mal mêlé au bien. Le prêtre, dans les furies de la tempête soudaine, se dépouilla de sa robe. Instruit, homme de devoir et de volonté, il mena le peuple contre les choses du passé. Puissant orateur, administrateur intègre et habile, il dominait sans effort les citoyens de la vieille cité des Cévennes, lesquels, attachés par un besoin de croyance et presque de superstitieux fana-

tisme à la religion nouvelle, le suivaient aveuglément. Restant, à son insu, le prêtre de douceur et de charité, il prêchait le pardon des injures, l'amour, la justice ; il réprimait de tout son pouvoir les attentats contre les biens et contre les personnes...

Enfin, il prend femme, il fonde une famille. Il est pauvre. Il a de la peine à vivre ; il n'a autour de lui que des pauvres. Cependant, la tempête se dissipe. Et comme si la Providence avait voulu le punir en l'accablant de tous les maux à la fois, il perd sa femme, ses enfants. La paix revient peu à peu sur la terre de France, l'ordre indispensable à l'existence des êtres et à celle des sociétés. Au milieu du monde, il se trouve seul. Le commerce d'hommes à jamais souillés de sang et de boue lui rend la vie douloureuse davantage, intolérable.

Il croit en Dieu. La lumière du Passé remonte en lui, pour le purifier. Il s'enrôle dans le clergé nouveau, tandis que sa province redevient sage et prospère. On pardonne à ses faiblesses, parce qu'il est généreux, toujours de bonne foi... Bientôt, tremblant de l'émotion d'être admis de nouveau à officier dans son église, un dimanche que tout son peuple qui l'a connu révolté contre leur religion commune, est assemblé pieusement pour entendre la messe, il se présente, vieilli, mais courageux. Il officie, comme autrefois, de toute son âme. Mais, à l'instant où il lève l'hostie avec un geste d'humi-

lité et d'adoration, il tombe mort sur les marches de l'autel...

Voilà le drame que Ferdinand Fabre a dû laisser inachevé. J'ai eu l'occasion de le raconter à plusieurs de mes camarades : j'avoue qu'ils ne m'ont pas paru l'admirer beaucoup. Peut-être n'ai-je pas su le raconter. Je persiste à le trouver très beau. Quelle tragédie que le destin de cet honnête homme, jeté avec son cœur et son intelligence au milieu d'une société plus remuée dans ses profondeurs que l'océan dans ses obscurs abîmes ! Quel décor pittoresque et pathétique que celui d'une province où tous les mauvais ferments de la vie se mêlent aux anciennes rivalités de terroirs et de familles, sous les rafales de la Révolution !...

CHAPITRE II

Ferdinand Fabre. — H. de Bornier. — La Cigale. — Boudouresque. — Hector Malot. — Michel Lévy — Alphonse Daudet. — Th. Delcassé. — Séverine. — Charles Laurent.

Suivant les conseils de Ferdinand Fabre, j'eus vite fait de choisir dans son voisinage, à la lisière du bois de Vincennes, un petit pavillon, sur l'avenue des Charmes où j'avais comme vis-à-vis le ravin du chemin de fer qui va de la Bastille à Nogent, et puis des prairies, des jardins potagers, jusqu'aux doux coteaux de Montreuil et de Rosny, parsemés de rares villas, peuplés de bosquets et de vergers. Naturellement, j'allais désormais chez Fabre tout à mon aise, presque à mon gré.

Un jour que Henri de Bornier venait une fois de plus d'échouer à l'Académie, Fabre me parla spontanément de notre compatriote. Vous savez sans doute, depuis le si joli discours d'Edmond Rostand qui, prenant sa succession sous la coupole, nous conta la légende des pêcheurs de lune dans la vieille cité du Bas-Languedoc, vous savez que Bornier était natif de Lunel. Lunel, c'est dans l'Hérault, sur la route de Nîmes à Montpellier, dans une plaine couverte de vignobles, à l'origine

du port qui va rejoindre le canal des Etangs, du côté d'Aigues-Mortes. Drôle de port : en deux sauts on le franchirait. De petites barques, qui datent du temps des cités lacustres, s'y ennuient profondément, plates et boueuses, parmi les ajoncs et les roseaux.

J'ai vu Lunel une fois. Sur les berges de ce port, qui déclinent tranquillement vers l'eau, des lessiveuses au patois leste et goguenard lavaient du linge au soleil : de leurs coups de battoir sur de larges pierres, elles troublaient le silence du morne paysage ; elles montraient des croupes provocantes, des seins abondants, dorés, entre les plis de la fine chemisette que chaque mouvement des bras entre-bâillait d'une façon espiègle ; elles agitaient parfois leurs frimousses mal nettoyées, brunes, ardentes, chargées d'une chevelure broussailleuse. Et ces lavandières au travail, radieuses d'amour et de gaieté, c'est ce que j'ai vu de plus digne d'admiration à Lunel. Vous y trouverez néanmoins des boulevards minuscules portant des noms gigantesques : Victor Hugo, La Fayette, Lamartine, et puis un collège qui, en comptant les professeurs, renferme une quarantaine de personnes.

Henri de Bornier n'a pas été élevé dans ce collège, mais à Saint-Pons, en même temps que Ferdinand Fabre, dans le séminaire si banal, si froid, où je me suis vainement efforcé, un après-midi,

de retrouver quelque chose de leur tempérament. Ils avaient tous les deux, surtout Fabre, conservé de leur éducation une certaine onction dans les manières. Si l'on sentait chez Bornier une rudesse d'âme, un peu l'âpreté de ses épopées dramatiques, on observait chez Fabre un esprit plus aiguisé, une intelligence plus forte. Dans la littérature de Bornier on surprend la trace de la peine, de la fatigue. Ses ambitions certes dénotent une noblesse de pensée. Mais son œuvre sort des livres autant que de son cœur. Comme le forgeron battant le fer sur l'enclume, il a lutté sans relâche contre les mots, pour forger son abondant alexandrin d'où jaillissaient parfois des étincelles. Avec la même opiniâtreté il a travaillé pour imposer dans le monde sa personne et son nom, et il a fini par les imposer. Il fut le petit Corneille de Lunel, un des premiers parmi les poètes de second rang.

L'année dernière, Lunel, dans son parc silencieux, que décorait déjà *le Remords*, un marbre d'Amy, ce même statuaire qui est l'auteur de la spirituelle statuette dominant le seuil du journal *le Figaro*, Lunel a inauguré le buste de son poète. Un buste ! Alors que Mistral a, de son vivant, attrapé sur la place d'Arles une statue en bronze. Je dois ajouter pourtant que Mistral a envoyé de Maillane sa bénédiction à la simple borne de Bornier.

Quoi qu'il en soit, Ferdinand Fabre, qui me

parut ce jour-là très guilleret, frémissant d'une joie de vivre dans la fraîche clarté du ciel et des feuilles prochaines, me parla de notre compatriote, de son échec nouveau à l'Académie. D'abord, en termes pompeux, il célébra sa patience, sa ténacité. Ensuite, il vous aurait fallu entendre avec quelle malice d'honnête homme scandalisé, il s'écria :

— Bornier devra donc recommencer ses visites pour la huitième fois ! Et maintenant, il lui faudra, m'assure-t-on, envoyer aussi sa fille chez les académiciens. Je souhaite que, cette fois, ceux-ci s'émeuvent de quelque pitié.

Et je ne sais pas s'il raillait ou s'il s'apitoyait sérieusement, lorsque, après un silence, il soupira :

— Je vois en cette enfant une réincarnation d'Antigone...

Dans le méchant Landerneau littéraire, on traitait Bornier de Ponsard de deuxième classe. Edouard Pailleron, dans sa fameuse comédie du *Monde où l'on s'ennuie,* essaya de le ridiculiser. Henri de Bornier, tel qu'un gros bonhomme de pierre indifférent aux boules de neige que des enfants lui jettent à la face, ne bougeait pas. Et, tout de même, il reste l'auteur de *la Fille de Roland.* C'est quelque chose, en littérature comme en tous les domaines de l'intelligence et du travail, d'être l'homme d'une œuvre.

La première fois que je l'ai vu, — oh ! qu'il y a longtemps, mon Dieu ! — c'était à un de nos banquets familiers de la *Cigale*, au Palais-Royal, dans un de ces restaurants autrefois célèbres, ouverts délicieusement sur les verdures du paisible jardin, que fréquentaient surtout les provinciaux du Midi, et qui aujourd'hui fermés, constituent, au milieu des tapages de Paris, une sorte d'oasis à peu près déserte. A un bout de table, je m'étais assis dans un groupe de poètes, d'artistes, d'acteurs, tous bavards, retentissants de désirs et de rêves.

Je m'étais assis au hasard, comme les autres convives. A ma gauche, j'avais un monsieur âgé, de haute et lourde taille, tout paternel, à qui chacun ne s'adressait qu'avec respect. Il me charma tout de suite par sa bonne humeur et sa simplicité, et presque tout le long du repas, il ne me parla que de Marseille, du chalet paisible où il se reposait de ses nombreuses années de Paris devant la mer caressante, et des aquarelles, des tableaux, qu'il peignait à loisir, pour lui seul. Evidemment, je me disais qu'il était un peintre glorieux se recueillant aux approches de la mort, en philosophe, sous le ciel bleu de sa Provence.

Pourtant, à la fin du banquet, après bien des discours et des récitations de poèmes français ou patois, tous les convives, en un chœur de prières et de louanges, demandèrent à mon voisin de payer, comme d'habitude, son écot à la fête. Je le

regardai, un moment de stupeur. Est-ce qu'il allait nous montrer quelqu'un de ces tableaux de Marseille ?... Il quitta lentement son siège, et s'adossant contre la cheminée, il chanta. Sa limpide voix de basse éveilla les nobles échos du palais : tandis que le piano discrètement l'accompagnait, nous l'écoutions avec une émotion croissante. Quand il se tut, doux et modeste, nous applaudîmes tous d'un même élan. Sous l'orage des bravos, qu'il s'efforçait vainement d'apaiser de la main, il regagna sa place, auprès de moi. J'avais interrogé mon autre voisin :

— Quel est donc ce chanteur ?

— Vous ne le connaissez pas !... C'est Boudouresque.

— L'artiste de l'Opéra ?...

Moi qui l'avais pris pour un amateur de peinture !... D'une façon assez confuse, je me permis de le féliciter de ses succès, je me félicitai moi-même d'avoir été par le hasard conduit à son côté. Alors, en appuyant sa main robuste sur mon bras, il me répondit :

— Chut !... Laissez dormir mon trop long passé. Vous me feriez croire que je suis vieux...

Mais un Tom Pouce pliait sa serviette sur la table, agitait ses blanches manchettes démesurées, puis labourant de ses gros doigts sa chevelure, sa rude barbe grise, se levait solennellement. C'était Henri de Bornier, notre président de ce soir, assez

semblable à l'un de mes braves maîtres d'études de Pézenas, qui ne mettait une redingote que le jour de la distribution des prix, au collège. Il distribua des fleurs de rhétorique et des éloges à droite et à gauche, sur le front attentif de toutes les cigales ; ensuite, songeant à lui-même, il se plaignit, non sans naïveté, des malices agressives que la moitié du Landerneau littéraire adressait depuis si longtemps à son œuvre.

— Bah ! que vous importe ?... s'écria un jeune poète de Nîmes que la fortune rendait téméraire. Quand on a du génie, comme vous !...

Bornier, à cette apostrophe, aussi brusque qu'un coup de pied dans la poitrine, tressaillit à peine. Et je trouvai qu'il montrait ainsi, devant toutes les cigales, un grand courage. Il protesta, cependant, après réflexion, car il avait le sentiment du ridicule. Il avait même l'esprit d'à-propos. Un jour qu'il se promenait dans les rues de Lunel, en compagnie de ses édiles, l'un d'eux gravement demanda :

— Où élèverons-nous, plus tard, la statue de M. de Bornier ? Toutes nos places sont occupées...

Celui-ci proposa le parc, celui-là un boulevard, un troisième la cour de la mairie. Enfin, comme les maîtres de Lunel n'arrivaient pas à s'accorder sur l'emplacement de la statue, H. de Bornier s'impatienta :

— Si nous finissions là cette discussion ?

— Quoi ! Elle ne vous intéresse pas ?

— Ma foi, non. Vous oubliez que je suis le mort...

H. de Bornier fut un isolé au milieu des romantiques, des parnassiens, des décadents, d'un tas de fumistes que personne ne lit plus On joue toujours *la Fille de Roland*. Pendant des années il songea à un beau projet de drame qui devait être en quelque sorte le pendant de cette tragédie, et dont la mort empêcha l'exécution. Il se proposait d'évoquer, avec l'ardent et méconnu moyen âge, l'un de ses premiers héros, Guillem, duc d'Aquitaine, célébré dans les chansons de geste, pour ses exploits contre les Sarrasins d'Espagne, sous le nom de Guillaume au Court-Nez, et qui vint, las de guerres et d'aventures, chercher une retraite favorable à la prière et à l'effusion de sa charité chez nous, dans cette gorge sauvage et délicieuse de Gellone, baignée par l'Hérault, et appelée depuis son séjour Saint-Guilhem-le Désert.

Un dimanche, je surpris Ferdinand Fabre dans son petit jardin, sous le kiosque à chapeau chinois. Il fit apporter de la limonade, et pendant que les promeneurs passaient le long de la grille, nous causâmes de notre sacrée littérature. Comme il était de très bonne humeur, je l'interrogeai sur ses débuts :

— Est-ce que vous n'avez eu un roman à la *Revue des Deux Mondes* ?

— Mais si. Ecoutez l'histoire : je venais de terminer *les Courbezon*, non sans fatigue, comme toujours. Car, au contraire de cet excellent Paul Arène, qui est venu me voir hier, je n'écris pas facilement (1). S'il y a, vous le savez, la joie profonde de créer une œuvre d'art, il y a, d'autre part, pour le placement de cette œuvre dans un journal ou un périodique, l'ère parfois longue des plus angoissantes difficultés. Tous les journaux, quelques revues, me refusèrent ces *Courbezon*, auxquels on reprochait uniquement d'être des campagnards. Je ne savais plus qu'en faire, lorsque

(1) Ferdinand Fabre se trompait. Il n'avait pas compris la réponse, ou plutôt le silence charitable d'Arène. Léopold Dauphin, ami intime de celui-ci, et qui assistait à l'entrevue, en raconte ce détail de la manière suivante, dans une brochure très rare et très curieuse : « A cette écriture qui nous semble si facile, Arène ne parvenait qu'à force de soins, récrivant des feuillets entiers, raturant sans cesse des mots, des passages, jusqu'à ce qu'il fût complètement satisfait. Personne ne soupçonnait la peine infinie dont il souffrait dans son travail. Ainsi, un jour, nous nous trouvions ensemble chez Ferdinand Fabre. L'auteur des *Courbezon* avait une crise de goutte qui le clouait dans son fauteuil, la jambe allongée sur une chaisse basse. Fabre, se plaignant des difficultés qu'il éprouvait à mettre d'aplomb une bonne page, envia Paul Arène d'arriver si aisément à la perfection du style : « Vous « êtes bien heureux, dit-il, d'écrire sans effort !... » Arène ne répondit que par un haussement d'épaules, que Fabre n'aperçut pas. »

me vint l'idée bizarre d'éprouver s'il est bien vrai que la fortune quelquefois favorise les audacieux. Depuis toujours, comme tous mes camarades, j'avais le grand désir d'être imprimé par la *Revue des Deux Mondes*. J'eus donc le courage de présenter mon roman à Buloz. Le courage, c'est trop dire, je me flatte, puisque je n'osai pas apporter le manuscrit moi-même. Mais je n'ignorais pas que, si Buloz traitait ses visiteurs avec une parole un peu rude, il ne craignait pas au moins, dans son inquiétude d'augmenter constamment la valeur de sa revue, d'accueillir des auteurs inconnus ou presque. Par lui je serais lu, peut-être sans bienveillance, mais sans parti pris. Alors, je fis un paquet de mon ouvrage, qui n'était pas très lourd, puisque j'écris très fin, à lignes très serrées ; et à tous hasards, je flanquai ce paquet dans une boîte aux lettres, pas même dans la boîte d'un bureau de poste, mais n'importe où, sur mon passage, quai des Grands-Augustins. Sans annoncer mon envoi d'aucune façon, je me bornai à indiquer mon adresse au bas du manuscrit.

— Il aurait pu se perdre dans le fatras des paperasses que reçoit chaque jour une revue.

— Sans doute !... Ma foi, il avait tellement roulé dans Paris que j'en ressentais du dégoût. Je tâchais de l'oublier, lorsque au bout de trois mois je reçus un mot me demandant de passer à la

Revue. Mes *Courbezon* étaient acceptés. Ils ne tardèrent pas à paraître, et même je vous garantis qu'ils eurent du succès. Par la suite, Buloz ne m'admit plus dans sa maison parce que je me consacrais à l'étude du clergé...

Hum ! Hum !... Le maître parlait. Moi, pardi, je n'avais qu'à me taire. Ce dimanche-là, il était en verve. Tandis que dans les arbres égayés par le soleil les oiseaux pépiaient nombreux, il m'interrogea brusquement à son tour :

— Est-ce qu'il y a longtemps que vous avez vu Daudet ?

— Non, jeudi dernier.

— Ah ! Bien !... Et, dites-moi, il est toujours gai, toujours bavard, malgré sa maladie ?

— Toujours.

— Quel esprit charmant ! Quelle fraîcheur d'intelligence et de bonne grâce ! Quel don merveilleux de se moquer de la vie, de la dominer avec une sorte de coquette bravade !... Oui, je l'ai beaucoup aimé. Nos deux familles étaient liées. On ne se voit plus. Nous sommes brouillés... Tant pis ! Je crois bien que je ne le verrai jamais plus. Et le temps passe. Me voilà vieux.

Fabre avait baissé la tête, dans l'ombre de ses souvenirs. Une flamme glissa sur sa figure grasse, sur son front que couronnaient de beaux cheveux blancs. Il était pour moi l'ancêtre. Je me taisais respectueusement, ému de le voir si attendri par

le chagrin d'une amitié ancienne, qu'avaient brisée des malentendus. C'est aussi par prudence, je l'avoue, que je me taisais. Je redoutais les emportements subits de Fabre, ses manifestations d'une envie, peut-être légitime, qu'il enveloppait à l'ordinaire des caresses du geste et de la voix. Il s'irritait parfois, non contre lui-même, mais contre ses camarades plus heureux, de sentir que le grand public ne fût pas venu, ne viendrait jamais à ses œuvres. Et il semblait, en ses moments de dépit, reprocher à ses camarades de lui dérober quelque chose de son bien.

Il grattait le sol du bout de sa canne, lorsque soudain, en relevant la tête, il repartit :

— Daudet a du talent, certes, un talent énorme. Il habille très bien ses amusantes poupées parisiennes. Mais ce sont des poupées... Elles manquent un peu, voyons... comment dirai-je ?... un peu d'âme... Hein ! vous ne le croyez pas ?

Il me regarda fixement dans les yeux. Il sentit mon malaise, ma répugnance. Aussitôt, honteux d'avoir en quelque sorte calomnié celui qu'il avait loué tout à l'heure, il crut dissiper sa confusion dans un éclat de rire. Et il s'excusa :

— Monsieur Beaume, mettons que je n'aie rien dit...

C'est bien l'occasion de rapprocher de cette crise d'humeur hargneuse de l'auteur de *Lucifer* une appréciation peu indulgente de Daudet sur son

ami d'autrefois. Daudet savait, naturellement, que dans le bois de Vincennes j'étais le voisin de Fabre, et il comprenait, par conséquent, que je m'entretenais souvent avec celui-ci des littérateurs de l'heure présente. Eut-il, un jour, le soupçon que je devais parfois entendre à son sujet des paroles malsonnantes, des menteries, et alors essaya-t-il, en me tâtant un peu, d'en recevoir l'écho, afin de les réfuter ?

Je me présentai rue de Bellechasse un dimanche matin, chez Alphonse Daudet, pour me réchauffer, comme d'habitude, à la flamme de son cœur. Car, s'il est vrai que je n'ai pas connu d'homme plus intelligent, je n'en ai pas connu surtout de plus généreux. Sans doute, il parlait beaucoup, avec cette bonne humeur languedocienne qui ressemble trop à de l'insouciance et même à du scepticisme ; il accompagnait son discours de gestes expressifs et nuancés, qui faisaient une sorte d'illustration aux mouvements de sa pensée ; par espièglerie, il se plaisait, en sa clairvoyance de philosophe sans prétention que ne trompaient jamais les apparences, à caractériser d'un mot et à tourner en ridicule les pauvres fantoches qui se croyaient de grands écrivains, et dont la plupart n'allaient chez lui que pour profiter des charités de sa gloire.

Dans ses observations, dans ses critiques, il n'apportait aucune amertume. Qui donc eût-il

envié ? Ses œuvres l'avaient placé au-dessus de la foule, et si haut !...

Je le voyais toujours seul. Ce dimanche-là, après qu'il m'eut demandé des nouvelles de ma maisonnée (qui pourtant n'avait pas l'honneur de le connaître), il me dit, dans le patois de notre Languedoc :

— *Io loun téns qu'as pas mangia d'aïoli* ? (Y a-t-il longtemps que tu n'as pas mangé de l'aïoli ?)

— *Un paou. Es pas tan bouno à Paris qu'à Nîmes ou à Pézénas.* (Un peu de temps. Elle n'est pas si bonne à Paris qu'à Nîmes ou à Pézenas.)

Je m'asseyais contre sa table, au-dessous de lui, lorsque tout à coup il me demanda :

— Eh bien, petit Beaume, est-ce que vous voyez toujours Ferdinand Fabre ?

— Toujours. Nous sommes si voisins !

— Je sais. Et comment va-t-il ?

— Pas trop bien. Les rhumatismes le tracassent. Et puis, *nous fasén biels !* (Nous nous faisons vieux.)

— Le pauvre !... C'est vrai, tout de même, qu'il marche vers les soixante-dix. Mais enfin, est-ce qu'il travaille ? Est-ce qu'il fabrique toujours ses gros cacas ?...

Et voilà Daudet parti dans une grande hilarité, se divertissant tout le premier de la chiquenaude qu'il avait si prestement appliquée sur son ancien ami. Je demeurai un moment abasourdi. Puis, je

me mis également à rire. Le maître s'apaisa soudain et me dit :

— Allons, Beaume, ne soyons pas si sévères. Seulement, dites-moi, il ne sait pas beaucoup rire, Fabre. Qu'en pensez-vous ? Vous ne devez guère vous amuser avec lui ?

J'étais rudement embarrassé. Je balbutiais de vagues explications sur les agréments de notre joli bois de Vincennes, lorsque, se penchant de nouveau vers moi et agitant ses mains fines et nerveuses, il ajouta :

— Tout de même, Fabre a fait des œuvres fortes, pleines de saveur. Ça sent la châtaigne : il faut briser l'écorce hérissée d'épines pour goûter le fruit nourrissant et délicieux. Des œuvres pesantes, oui... Avouez-le, oui, il est du roc bourru de la Cévenne, de l'éclatant Caroux qui supporte le causse sauvage. Nous sommes de la plaine, nous autres...

Sautant à l'un de ses cadets, l'un de mes contemporains, dont j'avais cité le nom dans la conversation, et qui aujourd'hui occupe une place importante sur le marché littéraire, Daudet me dit :

— Celui-là, par exemple, ne me parlera plus de ses affaires. C'est un lascar de Parisien qui ne pense qu'à lui. Tellement, qu'à sa dernière visite, je ne lui ai pas caché mon aversion de son encombrant égoïsme. « Écoutez, mon cher, lui ai-je dit, vous êtes bien gentil, je vous aime bien. Mais je

serais content que vous ne veniez ici, au moins une fois, que pour me voir. » Notre lascar ne broncha pas. Mais ce fut fini. Jamais plus il n'a sollicité une de ces recommandations, qui me paraissent, quand elles sont régulièrement répétées, aussi indiscrètes que des demandes d'argent.

Plus loin, dans notre causerie, comme je manifestais une fois de plus mon admiration de la belle destinée qu'il s'était faite, il me répondit avec un accent de tristesse, en haussant les épaules :

— Ah ! mon petit Beaume, que j'aimerais mieux jouir d'une bonne santé !... La gloire, ce que je m'en moque !... Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse d'être appelé « mon cher maître » par... (le nom d'un littérateur aujourd'hui bien casé dans une administration, heureusement pour nous : car il a presque cessé d'écrire).

Et le jour de la mort d'Alphonse Daudet je vis, dans la rue de l'Université, arriver ce brave littérateur, tout lugubre, affairé, comme si dans la maison frappée par le malheur on n'eût attendu que lui, grosse mouche indispensable.

Je me promettais, depuis mon installation à Vincennes, d'aller chez Hector Malot. Comme nous habitions à peu de distance l'un de l'autre, la simple courtoisie, ce me semble, m'engageait à présenter mes hommages de bon voisin à mon glorieux aîné. Par crainte de le déranger, je lui fis

connaître mes intentions. Il me répondit aussitôt qu'il serait charmé de me voir, un matin, quand je voudrais. Cela faisait bien mon affaire. En ce temps-là, il y a quinze ans, la vie nous était plus douce, aux poètes. Presque tous les matins, en costume rustique, pantoufles et vieux chapeau, je me promenais dans le bois, et comme je ne rencontrais personne dans cette partie très élégante de Fontenay-Nogent, je me croyais tout de suite l'unique propriétaire d'un royal domaine.

Ce jour-là, donc, au lieu de prendre l'allée des Sabotiers, je m'en fus par l'avenue des Charmes prendre l'allée de la Pépinière, et puis, sur la gauche, longer l'avenue de la Dame-Blanche jusqu'à son extrémité. Que de jolis noms, n'est-ce pas ?... Notez encore que, pour évoquer l'image de Henri IV qui venait en galante équipée chasser dans la forêt alors épaisse, il y a, faisant suite à l'avenue de la Dame-Blanche, l'avenue de la Belle-Gabrielle.

Ces noms-là décoraient dignement, ce matin de frais soleil, le gai paysage parfumé. A travers le gras feuillage des arbres, qu'enveloppait une fine pluie de rayons d'or, on voyait frissonner l'herbe jeune, et tout au bout d'une large prairie, en face du pavillon de Malot, une buée légère effleurait un bosquet de pins compacts, recueillis dans une mauve pénombre. Il avait plu, la veille. La nature paraissait sourire à un printemps nouveau. Les

oiseaux, point effarouchés, chantaient éperdument dans les taillis. De temps à autre, sur le sable de la chaussée, passait rapide la voiture d'un fournisseur de Vincennes, ou bien, pour me rappeler Paris, le lourd camion d'un grand magasin. Le plus souvent, j'étais seul, et la canne en main, je me grisais de la beauté de la lumière...

Le pavillon de Ferdinand Fabre, ses persiennes à demi closes, sommeillait encore ce matin-là. Le pauvre, ainsi que l'avait appelé Daudet, souffrait sans doute de ses rhumatismes, à moins que sur sa petite table il ne grignotât du papier avec sa mince écriture. Une centaine de pas, et me voici chez Hector Malot. Tout le monde, dans les parages de la Porte-Jaune, connaissait son riche et coquet pavillon. Que de fois j'en avais longé la grille, tendue d'un lierre aussi imperméable qu'un mur !... Mais, à travers les barreaux de la petite porte, élégante et grise, je pouvais apercevoir le jardin profond qui, discrètement orné de fleurs, s'en allait dans des flots de verdures, sous de vieux grands arbres.

Deux ou trois fois, je m'étais arrêté dans l'abri du bosquet de pins, là-bas, au bout de la prairie, afin d'épier à mon aise. Car j'étais sûr, le matin, de n'être pas surpris dans ma curiosité. La maison, isolée au milieu du jardin, apparaissait chaque jour toute neuve. Pareille à un chalet suisse, que protège un manteau de bois, elle affectait une

allure gracieuse et confortable. Ce manteau de bois rouge foncé était lui-même paré d'un lierre abondant qui, autour des fenêtres garnies de fins rideaux blancs et de tentures rouges à peine apparentes, formait des encadrements toujours verts et gais. De loin, on eût songé à un grand nid bâti dans du feuillage vif, qui frissonnait comme de la chair au moindre souffle, sous les branches de sapins un peu sombres et de lumineux marronniers, remplis d'oiseaux.

Quel enviable logis pour un poète, pour un travailleur, qui chaque jour trouvait autour de lui des éléments nouveaux de santé et de joie ! Tout y respirait l'ordre, la dignité, la paix divine. Il convenait exactement au romancier qui, pour jouir de la vie dans la chaleur jalouse de son foyer, l'avait créé à son image, selon ses goûts de sagesse, de recueillement, pour n'y rien attendre que de son labeur. Lui-même, à cette extrémité de l'avenue tranquille, avait choisi le terrain. Il avait aménagé sa demeure de telle sorte que, défendue de son unique voisin par une haute muraille de lierre, il ne pouvait de ses fenêtres voir, par les deux petites portes de la grille, gardées à droite et à gauche par des fusains en sentinelle, que les deux chemins qui, composant un angle, enfermaient la propriété.

Une fois, j'avais surpris Hector Malot installé sur le large balcon qui continuait le salon, à l'abri

de l'ample balcon du premier étage. C'était une radieuse après-midi de juin. Les oiseaux chantaient, les fleurs embaumaient ; un jardinier, au fond du jardin, arrosait une pelouse. Malot, qui était seul, corrigeait des épreuves. Tête nue, sa plume à la main, il jouissait de l'heure dorée, sans jamais regarder les passants.

... Enfin, ce matin-là, je sonnai à la petite porte de l'avenue de la Dame-Blanche. Une bonne en tablier blanc vint m'ouvrir. La porte était rigoureusement fermée à clef. La gentille soubrette me fit faire le demi-tour de la maison ; je gravis un escalier de bois. Et sur un perron de bois, tapissé d'amples nattes de joncs épais, abrité par un dôme à colonnettes enroulées de lierre, je vis brusquement, au seuil du vestibule, le maître très simple qui me tendait la main, en souriant de sa bonhomie paternelle. Il était grand, vigoureux. La gravure a popularisé sa tête, d'ailleurs si facile à reproduire, avec ses traits réguliers, son large front, son nez robuste, sa barbe drue, carrée, grisonnante, et ses fins yeux clairs. On sentait le brave homme, aussi résolu à l'ouvrage que solidement armé, pour la bataille, d'une conscience sans défaut. Sa voix sonnait profonde, lente, accompagnée d'un fort accent normand.

Il me précéda, tout de suite à droite, dans son cabinet de travail, une pièce plus longue que large, aux trois côtés généreusement éclairés par de hautes

fenêtres. Point de bibelots, de fioritures, presque pas de livres. Partout, dans les moindres choses, une discipline méticuleuse, un souci de propreté parfaite. Surtout du confortable : enfin, le cadre nécessaire à un bon travail, accompli de bonne humeur. Le tapis était écarlate, la cheminée énorme en marbre grenat. A l'intérieur comme à l'extérieur, le rouge devenait souverain, s'harmonisant à merveille avec les verdures.

Près de la cheminée, dans un coin, Hector Malot s'était assis, à sa table de bois massive, pas grande, pas encombrée. De son fauteuil, lorsqu'il interrompait son travail, un moment de repos, il pouvait sans peine, sur sa droite, par la fenêtre dont les glaces étaient à demi parées de blancs rideaux, voir la petite porte par laquelle j'étais entré, et au delà, le chemin, la pelouse, le bosquet de pins aux ombres violettes.

En ce temps-là, il avait soixante-cinq ans : on ne les lui aurait jamais donnés. Il avait débuté en 1855, au *Journal pour tous*, fondé par la maison Hachette, avec un article sur une exposition de fleurs aux Champs-Elysées. Chez Didot, ensuite, à la *Nouvelle Biographie générale*, on lui avait confié quelques biographies, maigrement payées. Normand et fils de notaire, par conséquent trop pratique pour s'égarer longtemps en des besognes aussi fastidieuses que stériles, il se tourna vers le roman. *Les Amants*, publiés d'abord dans le *Cons-*

titutionnel, parurent en volume le 19 mai 1859. Le volume eut du succès. C'était déjà, sans tapage, sans étalage de théories, le roman naturaliste.

Avant d'aller plus loin, je veux par le récit d'une anecdote montrer aux lecteurs trop pressés qu'Hector Malot est digne de leur attention. Il venait de publier *les Epoux*, lorsqu'il eut la chance, car le hasard fait parfois bien les choses, d'être lu par Hippolyte Taine. Et celui-ci publia dans les *Débats* un article d'autant plus intéressant qu'il y expose, avec sa précision habituelle, ses idées sur le roman.

« Il y a quelques mois, ayant fait une longue course, j'entrai pour me reposer chez un ami, qui se trouva absent. J'ouvris, en l'attendant, un livre qui était sur la cheminée, et j'en lus environ la moitié, oubliant de m'asseoir. Quand mon ami rentra, il y avait une heure et demie que j'étais debout. Je supposai qu'un livre qui maintenait si longtemps et dans une telle attitude un homme fatigué, devait être bon et même beau ; et je me promis, à la première occasion, ou même sans occasion, d'en dire mon sentiment aux gens qui aiment à lire.

« M. Hector Malot est un écrivain connu, mais qui n'est pas assez connu. Ses deux romans, *les Amours de Jacques* et *les Victimes d'amour*, celui-ci en deux séries distinctes, sont excellents de tout point ; et si l'on excepte *Madame Bovary*, je les

estime égaux aux meilleures œuvres de fiction qui aient paru depuis dix ans.

« Ce qui leur a manqué pour les mettre à leur rang dans l'opinion publique, c'est probablement ce qui, à mes yeux, fait leur principal mérite. Ils n'ont rien d'énorme ni de trop visiblement saillant ; *ils ne soutiennent pas de thèse, ils ne sont ni moraux ni immoraux* ; ils n'évoquent pas, de parti pris, des personnages très vils et très grands ; ils ne sont point écrits dans un style très pittoresque ni dans un style très sec ; ils ne copient pas le réel avec la fidélité minutieuse d'un moulage ; ils ne représentent pas l'idéal avec l'accent poétique d'une déclamation ; ils sont simplement une œuvre de bon aloi, celle d'un esprit attentif et sincère qui, ayant vu de près, avec un coup d'œil juste, les sentiments et les actions humains, les raconte sans s'astreindre à un plan trop systématique, sans se ménager des effets trop calculés. Ils sont composés de *faits*, voilà leur excellence.

« J'éprouve aujourd'hui un plaisir vif et neuf pour un critique : celui de saluer un talent précoce, original et solide, dans un homme que je ne connais pas et que je n'ai jamais vu. »

Donc, cette première fois que j'eus l'honneur de causer avec Hector Malot, je lui exprimai l'opinion qu'en somme, il n'avait pas à se plaindre de la destinée.

— Non, me répondit-il. La destinée m'a peut-

être récompensé d'avoir eu quelquefois du courage. Il en a fallu, surtout contre les éditeurs. Si j'ai connu des heures d'inquiétude, même d'angoisse, c'est parce que je ne voulais pas céder aux exigences du plus fort. Ainsi, tenez, pour une œuvre de début, *les Amants*, Sainte-Beuve m'avait recommandé à Michel Lévy, qui recherchait les bons auteurs parmi les jeunes. Michel Lévy m'avait reçu très cordialement, sans façon. Mon manuscrit lui plut. Mais il n'accepta de le publier qu'à la condition que je consentirais à modifier certains passages qui l'effarouchaient. Je ne consentis pas. Et reprenant mon manuscrit, je le promenai dans les maisons d'édition : aucune ne l'accepta. Je sortais une après-midi de la maison Lacroix, au coin de la rue Vivienne, lorsque sur le trottoir je heurtai Michel Lévy.

— Eh bien, votre roman ! me demanda-t-il. Est-ce que vous l'avez casé quelque part ?

— Ma foi, non. Je l'ai sous le bras.

— Ah ! Jeune homme obstiné ! Est-ce que maintenant vous ne me le donnerez pas, en supprimant ces passages un peu trop libres ?

— Libres ! C'est vous qui le dites. Qu'en pensera votre clientèle ? vous n'en savez rien.

— Me le donnez-vous, oui ou non ?

— J'ai besoin de réfléchir. Je n'ai pas encore vu tous les libraires.

— Alors, continuez la promenade. Bonne chance !

Malot, débarrassant de sa forte main ses lèvres des poils rudes de sa barbe, souriait gentiment aux radieux souvenir de cette heure de jeunesse. Il continua :

— Je rentrai chez moi pour m'accorder quelques jours de recueillement. Je réfléchis que, si un autre libraire acceptait mon ouvrage, il serait capable d'exiger de moi les mêmes modifications, et qu'après tout, je ne trouverais pas de meilleure maison que celle de Lévy, ni plus attachée au sort de ses auteurs. Donc, un peu tremblant de l'accueil qu'allait à présent me faire le puissant éditeur, je me présentai chez lui de nouveau. Il me reçut avec sa cordialité ordinaire, et voyant aussitôt mon manuscrit entre les mains, il s'écria, non sans malice :

— Nous revoilà ! Et le roman aussi ?

— Oui, tous les deux.

Comme j'avais saisi dès la première entrevue que, si je tenais à entrer dans sa maison, il tenait également à me publier, je n'hésitai pas à lui dire :

— Je consens à pratiquer les coupures que vous m'avez indiquées, mais je me permettrai de vous poser quelques conditions.

— Oh ! Oh ! Lesquelles ?... Moi, le jour de la mise en vente, je vous paierai votre roman 400 francs, et je m'en réserve la propriété pendant cinq ans.

— Ces conditions n'étant pas fameuses, je vous

prie de les améliorer de la façon suivante : vous prendriez l'engagement de publier les deux autres volumes de cette série des *Victimes d'amour*, que *les Amants* inaugurent.

— Ah ! Ah !... Comme vous y allez !... Enfin, c'est bon. Je prends cet engagement...

Michel Lévy ne courait pas de grands risques, et moi j'étais content, parce que je voulais à tout prix paraître en volume. Ce n'était que par le livre que je pouvais arriver jusqu'au public. Autrefois, en effet, nous n'avions pas, comme vous autres maintenant, la bonne fortune que des journaux et des revues payent la primeur de notre travail et le répandent forcément dans un cercle de lecteurs... Cette affaire ne fut point mauvaise, ni pour l'éditeur, qui gagna de l'argent, ni pour moi, dont les critiques les plus influents, Ed. Thierry, Castagnary, Jules Levallois, parlèrent avec éloges. Mon nom émergea de la foule, dans une clarté si flatteuse, que Buloz, le terrible Buloz, qui ne découvrait pas toujours dans le tas des manuscrits présentés à la *Revue des Deux Mondes* l'œuvre convenable à sa clientèle, pria Michel Lévy de lui communiquer en confidence mon prochain roman. Lévy, bien entendu, et sans rien me révéler, communiqua mon manuscrit nouveau.

Un jour, Buloz me fit appeler à la *Revue*. Et si je vous disais qu'en me rendant à cet appel je ne tremblais pas du tout !... Non, vraiment, je n'ai

jamais ressenti aucune émotion devant le directeur d'un journal ou d'un périodique, qui pourtant tenait entre ses mains, du moins à cette heure de jeunesse, le sort de mes ouvrages... Je revois encore, dans son petit cabinet, Buloz debout à la cheminée, le dos en boule, sa taille corpulente comme ramassée par une intention agressive. Dès mon entrée, il leva la tête, pour braquer sur moi son œil ardent : car il était borgne. Puis, d'un geste d'autorité, sans s'asseoir lui-même, il me dit :

— Asseyez-vous là !...

Tandis que je m'installais sur le fauteuil recouvert de cuir, il repartit :

— J'ai lu *les Amours de Jacques*. Ce roman m'intéresse. Je vous ouvre la *Revue*. Mais à une condition. Ce roman souffre d'une note antireligieuse qui ne plairait pas à ma clientèle, qui ne me plaît pas du tout, et qu'il faudra supprimer.

— C'est impossible, Monsieur. Autant vaudrait supprimer mon ouvrage.

— Vous dites : impossible !...

Buloz était suffoqué de surprise. Il ne comprenait pas qu'un écrivain jeune, presque inconnu, osât opposer une résistance à sa volonté de directeur d'une revue tant recherchée. Dans son désarroi, il s'écarta de la cheminée, mit les mains dans les poches de sa veste, et vivement poursuivit :

— Quoi ! Vous n'acceptez pas mes observations ?...

— Permettez-moi de dire que vos appréhensions ne sont pas fondées. Le lecteur verra bien que je n'ai pas l'intention de le blesser dans ses croyances, et j'ai présenté mes personnages sous un jour très sympathique.

— C'est vrai. Ils sont même très vivants.

— Si je modifie quelque chose de leur âme, mon œuvre perdra la portée morale que j'ai essayé de..

— Oui, vous défendez votre œuvre. Je défends la mienne... Allons, modifiez certains passages selon mes indications, et rapportez-moi ce roman que je publierai avec le plus grand plaisir.

— C'est impossible... Je regrette ...

— Pour être publié chez moi, vous ne consentez pas ce sacrifice d'amour-propre ! C'est un peu fort ! C'est la première fois que je vois ça !...

Il grondait d'une colère sourde ; mais, par dignité, il se modéra soudain. Comme il était homme de décision, il prit aussitôt son parti :

— Tenez, voici votre manuscrit. Je regrette, à mon tour, de l'avoir retenu si longtemps...

Malot s'arrêta de parler. Après un silence, je lui dis :

— C'est un trait d'héroïsme que vous me racontez là. Qu'il est rare !...

— Il le serait encore plus aujourd'hui, n'est-ce pas ? Les caractères s'émoussent tous les jours. Je jouais gros jeu, en repoussant les conditions de Buloz.

Si un autre directeur me les imposait encore, resterais-je aussi intransigeant ? Est ce que j'avais le droit de négliger la question matérielle ?... Heureusement, sur la recommandation de Castagnary, Constant Guéroult publia *les Amours de Jacques* dans *l'Opinion nationale,* qui était alors un des organes les plus importants de la presse parisienne... Plus tard, j'essayai de revenir à la *Revue.* Tous mes efforts furent inutiles. D'ailleurs, mes livres marchaient très bien. Les journaux et les périodiques m'appelaient à eux, en m'offrant les plus flatteuses conditions...

Malot me regardait fixement, une de ses larges mains posée sur la table, l'autre appuyée sur le bras de son fauteuil. Il souriait aussi, en sa bonté de sage, de voir dans mes yeux l'étonnement et l'admiration. L'heure avait passé rapidement. Je pris congé, en lui demandant si je ne le dérangerais pas trop de venir le surprendre chez lui de temps à autre.

— Pas du tout, me répondit-il. Venez quand vous voudrez.

— Si je savais vos heures de travail...

— Je n'en ai pas. J'ai discipliné ma vie... comment dirai-je ? ma vie physique, à cause des exigences d'une bonne santé. Mais je ne suis l'esclave d'aucune habitude. Et vous voyez que je me porte bien.

— Certes !

— Tous les matins, je suis debout à six heures. Quand j'ai quelque chose en train, je travaille tout le long de la journée, tant que je peux. Mon ouvrage achevé, je boucle mes malles et je pars pour un long voyage. Tenez, maintenant, je songe à filer vers la Hollande... Quand je ne suis pas absorbé par un ouvrage, je lis...

Il daigna m'interroger sur ma façon de travailler.

— J'ai pris, lui répliquai-je, la mauvaise habitude de ne travailler que l'après-midi. Le matin, je me promène dans le bois.

— Vous avez raison. Il est si joli, notre bois, plein de silence et de clarté. Je le connais dans ses moindres détails, je l'aime comme un ami, toujours accueillant et discret, qui serait capable de comprendre mon attachement et d'y répondre.

Malot m'avait accompagné à travers le jardin, jusqu'à la grille de l'avenue de la Dame-Blanche. Sur le pas de la porte, il me demanda :

— Et Fabre, vous le voyez souvent ?

— Assez souvent. Nous sommes compatriotes.

— Je sais. Ah ! il se fait bien vieux, il traîne lamentablement ses rhumatismes...

Je saisis sur le visage, devenu grave, d'Hector Malot, une lueur de généreuse pitié pour l'ami, le voisin, dont il connaissait les souffrances et l'amertume.

Depuis un mois je ne l'avais pas revu, lors-

qu'une après-midi que je ne pouvais pas, à cause du vilain temps, sortir dans le jardin, on m'annonça qu'un monsieur me demandait. Nous étions en juillet. et il faisait un temps de novembre, ciel gris, vent âpre qui bouleversait les feuillages. Aussi, Hector Malot, que je trouvai dans le vestibule, était-il vêtu de son lourd pardessus, coiffé de sa casquette de loutre. Grand, robuste, avec sa barbe fourrée, sa figure resplendissante de santé, il ressemblait à un Russe. J'étais un peu ému de l'honneur qu'il me faisait de venir chez moi simplement, en camarade.

Au coin du feu, nous causâmes sans façon, après qu'il m'eut obligé à reprendre ma pipe, lui qui ne fumait pas. Je lui exposai l'un de mes présents soucis, l'histoire désagréable d'un journal qui, ayant publié de moi un roman, refusait de me payer ; et comme il était de bon conseil, je lui demandai par quel moyen je pourrais me tirer de ce mauvais pas.

— Avec ces animaux-là, me dit-il, je ne connais qu'un moyen d'avoir raison, c'est de les appeler en justice. Dommage que vous ne fassiez pas encore partie de la Société des gens de lettres. Elle se chargerait de votre procès, au moins des frais sous forme d'avance.

— Un procès ! Je serai bien faible pour le soutenir.

— C'est précisément sur votre faiblesse que

compte ce journal. Ah ! voyez-vous, en affaires, il faut toujours prendre ses précautions. Et même, quand on les a prises toutes, il faut surveiller jusqu'au bout la scrupuleuse observation du contrat. Tenez ! Écoutez l'aventure qui m'arrive avec l'un des plus riches quotidiens de province. Mes romans, d'abord, sont très reproduits Ils n'ont pas paru en librairie, que d'un peu partout on sollicite de moi la priorité de la reproduction. Je ne l'accorde, naturellement, qu'à un seul journal par région, et à celui que je sais susceptible de payer le prix le plus élevé.

— Il y a pourtant un tarif imposé par la Société ?

— Oui. Mais voici : le journal paye ma reproduction à la Société suivant le tarif ordinaire. Seulement, moi, je demande, en sus, une somme globale, cinq cents, mille francs, somme évaluée selon l'importance matérielle de l'œuvre, et qui doit m'être versée dès l'échange de nos signatures ; ou bien je demande un tant par ligne, calculé naturellement après la publication. Dans un cas comme dans l'autre, j'exige que pas une ligne ne soit supprimée, au cours de cette reproduction. Que voulez-vous ! Mes œuvres ne sont pas des chefs-d'œuvre, je le sais très bien. Néanmoins, il me paraît essentiel que le public les connaisse intégralement ou pas du tout... Or, ces temps derniers, un très grand journal du Sud-Est sollicite de

moi la faveur de reproduire, avant toute autre feuille du Midi, mon récent roman. Je l'accorde : nous établissons le prix, tant par ligne. Bien entendu, le journal me fait le service ; je prends chaque jour la peine de lire attentivement mon œuvre, et voilà que je constate bientôt dans un feuilleton, puis dans un deuxième, des omissions. Je proteste par dépêche. Les feuilletons désormais m'arrivent intacts. A l'heure du payement, le journal, essayant de contester mes droits, refuse de compter les lignes omises. Je menace d'un procès. Un des gros rédacteurs vient chez moi parlementer, et cela par amour-propre, ainsi que moi-même, car le jeu n'en valait pas la chandelle. Je n'écoute rien. Ou plutôt, je menace encore d'exiger finalement une indemnité, si le contrat doit être davantage discuté. Alors le journal s'est incliné... Ah ! Ah !...

— C'est de la bonne comptabilité.

— Et de la bonne confraternité. En effet, en défendant mes intérêts, je défendais la dignité et le droit de tous les écrivains.

— Il faut avoir votre autorité pour obtenir ainsi gain de cause.

— Puisque je dois donner l'exemple, je le donne.

— Eh bien, lui déclarai-je à mon tour, il m'est arrivé, tout à fait lors de mes débuts, une histoire qu'il vous plaira peut-être d'entendre, parce que

la personne qui daigna me soutenir dans mes embarras est votre amie.

— Qui donc?

— Séverine.

— Je crois bien. Qu'a-t-elle fait encore ?

— Il y a longtemps déjà, le *Jour* publiait mon premier roman. C'était un journal du soir, dirigé par un journaliste de talent, Charles Laurent.

— Certes ! Et de race.

— Et plus rempli de bonnes intentions que de bonne galette. Je vous garantis qu'il était plus difficile de l'approcher que d'approcher le président de la République. Son principal souci était de se dérober à la chasse de ses créanciers. Notez que, pour payer ses dettes, il travaillait énormément, et qu'il ne s'endettait que pour le plaisir de posséder un journal très personnel, de jouer un rôle politique, d'influer enfin de sa pensée sur l'opinion française. Charles Laurent reste pour moi, malgré les pires inquiétudes qu'il m'infligea par ses continuelles dérobades, le type du journaliste imprégné des pures traditions nationales, habile à manier avec courage, comme une épée, un style clair et souple... Par une lettre trop flatteuse pour moi, Emile Zola m'avait recommandé à Charles Laurent. Mon roman avait paru dans le *Jour* sans trop de retard. Tout avait marché à merveille. Le moment pénible était venu, celui de passer à la caisse. On devait me payer, oh ! pas cher, deux sous la

ligne. Je n'avais pas eu l'honneur d'apercevoir encore Charles Laurent. Malgré tous les rendez-vous, il se cacha plus farouchement que jamais.

— L'araignée au fond de son trou, interrompit Malot.

— Le malheur, c'est que je ne soupçonnais même pas où il avait creusé son trou. Le garçon de bureau, toujours très poli et si habitué, avec ses airs d'innocence niaise, à éloigner au moins jusqu'au lendemain les créanciers les plus tenaces, savait par des promesses nouvelles se débarrasser de moi, chaque matin. Une fois, je voulus aller au journal le soir, à l'heure où la besogne est terminée, et où j'avais quelque chance de pincer Laurent à la sortie de son bureau. C'était rue Montmartre, un sombre escalier, un premier étage poudreux et bas. Dans l'antichambre, le silence le plus parfait; derrière le grillage de la caisse, pas le moindre employé. Mais, me dis-je, puisque la boutique n'est pas fermée, il y a sûrement une âme dans quelque coin. Je m'assieds sur une chaise, invisible à cause de l'ombre, lorsque près de moi, derrière une porte, je perçois un froissement de papier. Discrètement je frappe : toc ! toc !... « Entrez !... » fait une voix douce. J'entre sans hâte, ma timidité me ressaisit, et je découvre dans un fond de petit cabinet, contre un mur, à une petite table, un petit bonhomme à la figure rouge, barrée d'une moustache noire. A la lueur d'un modeste bec de gaz, il re-

muait un nombreux dossier et prenait des notes. Il fixe sur moi ses yeux tranquilles, qui étincellent derrière les verres de son lorgnon. Ce bonhomme n'est pas Charles Laurent, dont des camarades m'ont dessiné maintes fois le portrait. Tout de même, il faut que je m'explique :

— Pardon, Monsieur. Je demande le directeur du *Jour*.

— Ce n'est pas moi, Monsieur. Et j'ignore si le directeur est là. Attendez le garçon.

— J'attends depuis une demi-heure.

— Il doit être en courses. Il va revenir.

— Pardon, Monsieur. A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Je suis M. Delcassé.

— Ah !... Me permettriez-vous de laisser un mot ?

— Volontiers. Tenez !...

Et M. Delcassé, qui n'était alors que journaliste, m'offrit avec une extrême obligeance une feuille de papier, un porte-plume ; et à côté de lui, sur une table aussi pauvre que la sienne, j'adressai à Charles Laurent ma nouvelle prière. Naturellement, je ne reçus point de réponse...

Un incident ridicule interrompit notre conversation. Je ne pus, ce jour-là, raconter à Malot l'intervention bienveillante de Séverine.

CHAPITRE III

Dans le parc de Champrosay. — *Tartarin sur les Alpes.* — Deux éditeurs: Alphonse Lemerre et Guillaume. — La Commune. — Une belle édition de *Fromont jeune et Risler aîné.* — La Librairie Dentu. — Les débuts de Maurice Barrès. — Le temps d'un homme de lettres.

Un jeudi, ainsi qu'Alphonse Daudet m'y avait engagé, la première fois que j'eus le si grand honneur de le voir, je me rendis à sa campagne de Champrosay, qui naguère avait appartenu au peintre Eugène Delacroix. N'étant pas au courant des usages, j'y arrivai de trop bonne heure, après midi. Pour ne pas me déconcerter dans mes intentions déjà si timides, Alphonse Daudet m'avait laissé accomplir à mon gré mon petit voyage sur le réseau de Lyon... Arrivé à la maison de campagne, je tremblais beaucoup. Je sonnai doucement à la grille. Une servante vint m'ouvrir. Je traversai une cour, puis la maison silencieuse, et au milieu d'un parc qui descendait jusqu'à la Seine, je trouvai le maître assis sur un banc.

Ses yeux de myope, derrière les verres du lorgnon, pétillèrent à ma vue, et ses larges lèvres éclatèrent, comme un fruit qui s'ouvre, en un rire de sympathie. Que j'étais ému de me sentir là, tout seul, au sein des taillis touffus, dans l'inti-

mité de ce dieu de mon pays, que j'admirais pour sa vaillance au travail, pour son endurance dans la douleur !... Car, depuis quelques années, un mal impitoyable l'enveloppait de cruelles entraves, sans qu'il eût perdu rien de sa force ni de sa grâce. J'eus la curiosité, que naturellement il comprit non indiscrète, mais pieuse, de savoir les circonstances vraies de la misère qui l'avait si stupidement frappé.

Et je l'entends encore me répondre de sa voix musicale :

— Voilà, mon petit. La catastrophe s'est produite subitement un soir, ici même. Mon fils Léon venait de passer son examen du baccalauréat. Pour fêter son succès, nous avions décidé de nous en aller tous les deux à pied, comme des chemineaux, jusqu'à Lyon. Nous aurions voyagé à notre fantaisie, les guêtres aux mollets, la besace sur le dos, nous arrêtant en de vieilles auberges, après avoir bien admiré nos beaux paysages de France. Nous devions partir le lendemain matin : nos provisions, notre équipement, tout était prêt. Quelle joie !...

— Et ce soir-là ?

— Oui, je jouais au ballon avec les enfants dans une de ces allées, devant la terrasse, lorsque tout à coup je fis une chute. Je crus avoir fait un faux pas, et je me disposais à me relever. Hélas ! ce me fut impossible. J'étais foudroyé... Et depuis lors, je marche avec cette canne au bout caoutchouté.

Ce n'est pas drôle... Enfin, il y a des malheurs plus grands... Allons, donnez-moi votre bras, mon petit. Nous ferons un tour dans le parc...

Après une courte promenade, Alphonse Daudet m'invita à m'asseoir de nouveau sur un banc. Bientôt, derrière nous, un pas intrépide résonna sur le gravier, descendit vers nous. Daudet ne se dérangeait pas, toujours parlant de sa voix musicale, traçant sur le sable avec le bout de sa canne des ronds et des barres.

Mais, au milieu du silence des jeunes arbres trempés de soleil, une voix joyeuse retentit :

— Bonjour, mon cher maître ! Comment allez-vous ?

— Oh ! quelle surprise !... Que vous avez bien fait !...

Congratulations d'usage. Daudet me présente à ce visiteur, qui était de belle et forte taille : Alphonse Lemerre, l'éditeur du passage Choiseul. D'abord, celui-ci reste debout, exubérant de gestes et de paroles, et j'aime tout de suite sa bonhomie, son air de gai conquérant. On dirait un Méridional. A la vérité, Lemerre est Normand. Une barbe drue, grisonnante, encadre son visage sanguin, éclairé par des yeux bleus qui rient toujours.

Lemerre consent à s'asseoir auprès de nous. Daudet, sur un ton de plaisanterie, s'écrie :

— Beaume, profitez de l'occasion. Faites la cour à ce prince de la librairie.

— Un prince, c'est trop dire, réplique Lemerre. Un commerçant de bonne volonté, ça suffit bien.

Il se tourne vers moi, et sérieux, paternel, il ajoute :

— Chez moi, comme chez tous les éditeurs, on reçoit beaucoup de manuscrits, trop de mauvais. Apportez-m'en un qui réponde à mes goûts. L'éditeur que je suis ne demandera pas mieux que de vous retenir. Je vous assure même que je recherche, comme tous mes confrères, les jeunes auteurs qui promettent un bel avenir.

Impossible, certes, de se montrer plus aimable. Lemerre en ce moment-là pouvait avoir une soixantaine d'années. Il était maire de Ville-d'Avray, où il reçut un jour de son voisin Gambetta, qui y possédait les Jardies, l'ancien pavillon de Balzac, ces quelques mots qu'il rappelait souvent : « Je félicite Coppée et Sully d'habiter un temple, le Temple de l'art, dont je serais heureux d'être le portier. » Et Lemerre ajoutait : « Moi, j'ai ce bonheur. »

Cependant, des amis, des familiers, arrivèrent. L'un d'eux, qui vit encore, Dieu merci, vaillant et alerte, était un des plus intimes du maître : Gonzague Privat, à qui est dédié *Fromont jeune et Risler aîné*. Flaira-t-il en moi l'air de son pays natal ? A cause de mon terrible accent du Midi, il n'aurait pas eu grand mérite. Ou bien conçut-il quelque compassion pour la timidité où il me

voyait entravé ? Il vint à moi doucement, me parla de notre Languedoc, des paysages si variés de l'Hérault, des Cévennes, de la mer. Il me fut possible ainsi, en remuant un peu la langue, de me reposer de ma contrainte. On m'avait fourré dans un de ces fauteuils d'osier à guérite, où se réfugient les convalescents, et Alphonse Daudet lui-même, pour me taquiner sans doute, m'avait engagé à accepter cet instrument de nonchalance.

La causerie allait allégrement à droite et à gauche, dans des milieux littéraires et journalistiques. Quelqu'un nous apprit qu'un journaliste, non embarrassé d'un nombreux bagage de littérature, était devenu le directeur d'un canard très fameux, parce qu'il avait tous les matins soigné avec zèle les cors aux pieds de son prédécesseur. Je vous demande si l'on riait !...

La soirée s'achevait dans une sérénité exquise, au milieu de la verte campagne que depuis le matin chauffait la lumière de juillet. Le soleil se couchait très loin, dans une splendeur d'incendie rouge. Le parfum de fleurs choisies se mêlait à l'odeur pénétrante, un peu amère, des arbres du parc et des vergers du voisinage.

Naturellement, la table fut longue, ce soir-là, dans la maison de Champrosay. Alphonse Daudet régnait au milieu ; mes regards ne le quittaient pas. Chacun des convives, d'ailleurs, se tournait vers lui comme vers le foyer toujours jeune d'où

rayonnaient l'intelligence et la bonté. Il demeurait simple toujours.

On parla d'un séjour de vacances que le maître avait passé dans les montagnes, du côté d'Annecy, je crois. Là, il avait écrit son volume, *Tartarin sur les Alpes*. Et je le vois encore gesticulant avec sa verve de mime admirable, avouant que dans ce pays de baigneurs et de touristes l'avait excédé la curiosité stupide des gens qui voulaient avoir, au moins une fois, aperçu Alphonse Daudet, et que, pour échapper à cette indiscrétion tenace, il se promenait le plus souvent en voiture, et qu'il était obligé de se dissimuler sous le toit frêle d'un en-tout-cas.

A propos de Lamartine, qui en ce moment-là, dans le fracas du tam-tam des décadents, paraissait oublié, il eut ce mot : « Il y a des nuages qui passent de temps à autre devant les plus belles gloires. »

Je ne disais pas grand'chose ; même rien du tout. Je n'était pas le seul. A ma gauche, un monsieur qui avait une barbe énorme couleur de châtaigne, une grosse tête de brave homme sur de robustes épaules, se montrait intimidé peut-être davantage. Et cela me consolait un peu. Il mangeait d'un grand appétit, buvait sec, et me servait obligeamment à boire. Évidemment, ce n'était pas un sot, puisque Alphonse Daudet lui faisait l'honneur de le recevoir à sa table. Mais qui donc était ce personnage ?

Quand on fut réuni dans le salon pour prendre

le café, je rejoignis furtivement Gonzague Privat dans une petite pièce voisine qui se trouva être le cabinet de travail. Gonzague Privat feuilletait un livre. Je l'interrogeai sur le personnage inconnu.

— Comment ! me répondit-il. Vous ne savez pas que c'est Guillaume, l'éditeur !

— Celui qui édite de si magnifiques ouvrages illustrés, le *Tartarin sur les Alpes* de Daudet, le *Matelot* de Pierre Loti ?

— Celui-là même.

— Deux éditeurs dans une même soirée, quelle chance !

Pourtant, il ne fallait pas manquer le train de Paris, le dernier. Nous prîmes congé. Un peu essoufflés par une course hâtive sur la route qui tout droit s'en va franchir la Seine, nous arrivâmes juste à temps sur le quai de la petite gare de Ris-Orangis. Il y avait de l'orage dans l'air. Mais, bah ! on ne pensait plus aux choses vulgaires de ce monde.

Les trains, à cette époque, n'avaient pas de wagons à couloir. Aussi, bien enfermés chez nous, dans un compartiment de première, nous bavardons sans cesse jusqu'à Paris, en bons et gais compagnons. Je revois dans son coin Alphonse Lemerre fumant un gros cigare. Prince sans prétention, il dirigeait, soulevait à chaque instant la conversation. Nous parlions de la guerre (1870). Depuis notre défaite, une année ne s'écoulait pas sans qu'en

France nous n'eussions à subir quelque provocation du Boche. Et j'entends Lemerre, largement reposé sur les coussins, nous raconter quelques épisodes du Siège et de la Commune.

— Mais ! s'écria-t-il, les pauvres et les riches, les bourgeois et les ouvriers, nous avons tous été des communards ! On reprochait au gouvernement de la Défense de ne faire que des proclamations. On avait l'impatience d'effectuer enfin ces sorties que l'on promettait toujours en vain, et devant des tergiversations qui nous semblaient des lâchetés, l'indignation gagnait les plus pacifiques. Ce n'est que plus tard, devant les atrocités et les sottises de la Commune, que nous, les bourgeois de Paris, nous avons refusé de marcher avec elle... N'empêche que, vêtu en moblot, je veillai sur les fortifs par des froids terribles...

Et Lemerre riait... Et la pluie sur le pavé de Paris tombait à torrents ..

La prochaine fois que je revis Alphonse Daudet, rue de Bellechasse, un dimanche d'automne, je lui parlai à brûle-pourpoint d'un mien ami qui n'était pas heureux. Cet ami, un artiste de mérite, avait illustré pas mal d'ouvrages de Jules Verne et quelques romans de Ferdinand Fabre, lequel était brouillé avec Daudet. Sans que j'eusse la peine d'insister, Daudet me répondit tranquillement :

— Priez votre ami de venir ici un dimanche et de m'apporter quelques-uns de ses meilleurs des-

sins J'aurai peut-être quelque chose à lui proposer.

Mon ami ne se fit pas prier deux fois, vous l'entendez bien. Et il ne soupçonnait pas que j'aurais parlé de lui au maître. Trois semaines plus tard, il traitait avec une grande librairie pour illustrer une belle édition de *Fromont jeune et Risler aîné.* Il reçut d'assez nombreux billets de mille. Ce que Daudet était content !... Je vous demande si aujourd'hui on rencontre beaucoup de ces faiseurs de miracles... Quant à moi, je n'ai jamais eu le moindre exemplaire de cette édition.

Je vous ai déjà dit que j'avais eu peur de Paris à plusieurs reprises. Cependant, en mars 1889, l'année de l'Exposition, j'obtins à la préfecture un modeste emploi me permettant de vivre dans la grande ville. Et je vins pour toujours me mêler à la bataille littéraire.

Le premier soir, vers cinq heures, je me rendis place de Valois, près du Palais-Royal, à la librairie Dentu. De chez moi, de mon coin de province lointaine, j'avais envoyé chez Dentu le manuscrit d'un roman, *Lirette.* Avais-je donc l'espoir qu'on voudrait bien me lire seulement, moi, inconnu, dans une librairie parisienne ? Mais oui, j'avais cette illusion. A tout âge on est fou ; bien plus quand on est jeune. (A la vérité, j'avais déjà publié un

roman dans une librairie de la place des Vosges. Je raconterai son histoire, quand je parlerai de Léon Cladel.)

Cette place de Valois, autrefois si riche, seigneuriale, n'est aujourd'hui occupée que par des commerçants. Pavée de grosses pierres qui ont souvent tordu mes pieds, elle sent, au cœur de Paris, la profonde province. Ce ne fut pas sans émotion que, au-dessus d'un perron de plusieurs marches, j'entrai par la porte vitrée, ancienne mais un peu sale. A droite, il y avait le guichet de la caisse, la plaque de cuivre où jamais sans doute je n'apposerais ma signature sur un morceau de papier. Et tout de suite un étroit et raide escalier qui dans la pénombre conduisait à un palier presque noir, meublé d'un divan à velours écarlate.

Sur ce palier donnait une large porte à deux battants, une porte de chapelle, que je n'eus pas le courage d'ouvrir. Je tremblais comme un voleur. Comptant qu'un employé quelconque finirait bien par passer dans cette ombre, je m'assis sur le divan trop bas et trop moelleux, patapouf !...

Enfin, un garçon de bureau sortit d'une tenture. Comme il s'étonnait de me trouver là, sur ce palier où jamais ne s'arrêtait personne, il m'interrogea d'un ton rogue :

— Qui demandez-vous ?

— Ma foi, Monsieur, je n'en sais rien : l'un des directeurs de la maison.

— On ne les voit pas.

— Diable !

— Non, non... Pas comme ça !... Vous avez un rendez-vous ?

— Non, Monsieur.

— Eh bien ! vous pouvez toujours vous adresser à M. Émile Faure.

— M. Émile Faure, qui est-ce ?

— Le secrétaire général, parbleu !... Entrez-là, tenez !

Il ouvrit un des battants silencieux de la large porte de chapelle. Et timide, frémissant de honte, d'autant plus que je me trouvais tout à coup dans une spacieuse pièce bien éclairée, devant une compagnie de sept ou huit solliciteurs des deux sexes, j'entrai lentement, sans bruit, m'arrêtant à chaque pas, tournant comme un imbécile mon chapeau entre les doigts.

Cependant, là-bas, auprès de la fenêtre, il y avait un grand bureau-ministre, tout recouvert de livres frais, de lettres, d'épreuves d'imprimerie ; et à ce bureau un bon homme très doux, souriant, assez vieux, et qui m'inspira immédiatement confiance, avec sa grosse figure poupine et rouge sous une crinière romantique de cheveux blancs.

Ce bonhomme, c'était Emile Faure, la secrétaire général. Depuis quarante ans, il était habitué à voir les jeunes auteurs venir à lui en prières, et souvent comme à un confesseur, lui raconter leurs

misères et leurs espérances ! A lui seul, il constituait en quelque manière le rempart susceptible de protéger les maîtres de la maison des obsessions d'un monde très varié de romanciers, de poètes et d'historiens. C'est lui qui était chargé de la redoutable mission de lire les manuscrits et de décider de leur sort. Que d'heureux, surtout que de malheureux, malgré lui, ce brave homme avait faits ! A ce dur métier, ô prodige ! il ne s'était pas endurci. Au contraire. Sachant quel prix un auteur attache légitimement à son œuvre, puisqu'il lui a donné, à cette œuvre, bonne ou mauvaise, le meilleur de son temps et de son âme, Emile Faure s'émouvait d'une pitié véritable envers les débutants, particulièrement envers les plus jeunes, les plus naïfs, que les recherches diaboliques de la gloire poussent si fréquemment dans l'infortune.

Tandis que j'hésitais encore, seul au milieu de la vaste pièce, Emile Faure m'appela d'un signe. Et je regardai mieux, dans la blanche lueur du soir, ce grand-père vénérable et bon, qui me disait :

— Que désirez-vous, Monsieur ?

— Parler à l'un des directeurs de la maison.

— Ils sont très occupés. Vous voyez tous les visiteurs qui attendent leur tour d'audience. Je ne crois pas qu'ils aient le temps de vous entendre ce soir.

— N'importe. C'est une chance à courir.

— Bien. S'il vous plaît d'attendre aussi, je n'y vois aucun inconvénient. Asseyez-vous !...

Un siège restait libre, un fauteuil de velours écarlate, — l'écarlate régnait dans la maison, — tout au fond de la pièce, sous un nuage d'ombre. De nouveau, patapouf ! je m'enfonçai au creux de ce fauteuil. Du moins, je pus à mon aise observer mes compagnons de supplice et goûter un peu de l'atmosphère d'une librairie. Déjà, à cette époque, il y avait sur le chantier littéraire autant de femmes que d'hommes, et de tous les âges, et de tous les accents. Ce soir, le côté des femmes avait exagéré. Chacun de ces solliciteurs, serrant sur ses genoux un volumineux portefeuille ou un paquet artistement ficelé, soupirait de fatigue à tour de rôle.

Depuis combien de temps étaient-ils là, condamnés à patienter ? Depuis trois ou quatre heures. La porte du cabinet directorial, qui se trouvait dans une pénombre, et protégée par une tenture de velours écarlate, en face d'Emile Faure, ne s'ouvrait que très rarement. En effet, une fois que l'un des solliciteurs avait eu le privilège de s'introduire chez les patrons, c'était fini ; on ne le voyait plus. Il quittait ces lieux divins par une autre porte, donnant sur le palier obscur.

Ce soir-là, je dus, bien après sept heures, m'en retourner bredouille chez moi. Je revins les soirs suivants. Pour rien. Comment me serais-je fâché ? Les éditeurs sont des princes.

Je n'étais jamais seul à monter la garde. Je revoyais souvent les mêmes visages, et sur les mêmes genoux des paquets différents quelquefois. D'ailleurs, j'eus l'avantage de faire la complète connaissance du souriant cerbère qui défendait le bureau directorial.

Drôle de figure que ce cerbère. De moyenne taille, un peu lourde, il se remuait constamment sur son léger fauteuil au siège de paille. Non sans gracieuseté, il ébouriffait à chaque instant entre ses doigts sa léonine chevelure, ou d'un coup violent de sa tête ronde il la rejetait en arrière. Dans sa bouche édentée, entre ses lèvres épaisses, il roulait sa langue comne une praline, lorsqu'il parlait; mais il en déposait le bout très rouge au coin des lèvres, lorsqu'il écrivait. Sur son nez gros, enflé comme une figue-fleur, il portait, tout à fait sur l'extrémité, un lorgnon frémissant d'allégresse, et qui à chaque frétillement semblait près de choir : s'il lisait un papier, il lisait par-dessous les verres ; s'il causait avec quelqu'un de ses visiteurs, il le regardait pardessus. De sorte que je me demande à quoi pouvait bien lui servir ce lorgnon.

Emile Faure voyait tant de personnes dans une seule journée qu'il confondait tranquillement les auteurs et leurs ouvrages, prenant un poète pour un historien, un romancier pour un critique. Il ne me reconnut qu'après ma cinquième visite, d'ailleurs aussi vaine que les précédentes. J'avais

pris possession de mon emploi à la Préfecture. De longtemps il me fut impossible de retourner à la librairie Dentu.

Enfin, un soir, je me rendis place de Valois. Par extraordinaire, il n'y avait pas grand monde dans le salon d'attente. Emile Faure ne me reconnut pas tout d'abord,

— C'est moi, lui dis-je, qui vous écrivais de Pézenas.

— Ah ! oui, de Pézenas !... Tenez, justement, j'ai quelque chose pour vous.

Il se leva, non sans quelque malaise, tâta les paperasses de son bureau, parmi lesquelles je vis sur un paquet s'étaler mon écriture au crayon bleu. A son geste confus, je compris que mon manuscrit était refusé. On ne prenait pas de précautions chez Dentu. Mes jambes fléchirent une seconde, comme si j'eusse reçu un coup de bâton sur les mollets.

— Voilà, murmura-t-il. Je regrette beaucoup d'avoir à vous remettre votre ouvrage... Vous comprenez, vous êtes un inconnu. Ces messieurs ne croient pas que votre roman puisse se vendre assez pour couvrir les frais de sa fabrication.

— Tant pis !... Tant pis !...

— Ah ! cher Monsieur, il y a sur le marché trop de romans parisiens. Si vous nous aviez présenté un roman provincial... Ce genre-là se vend beaucoup maintenant...

Je demeurai abasourdi devant la figure béate d'Emile Faure, qui tout à coup avait cessé de parler. Enfin, je protestai :

— Mais... vous faites erreur !

— Non. C'est bien votre paquet. Voyons : Georges Beaume... Heu !... parfaitement.

— C'est un roman provincial que je vous ai présenté là.

— Vous croyez ?

— Si je n'ai pas d'autre mérite, j'ai au moins celui d'être informé du sujet de mon roman.

— Possible !.. Puisque vous l'affirmez... Alors, c'est moi qui me trompe... Pourtant, ces messieurs m'ont bien mentionné votre nom, de Pézenas.

— Oui, Pézenas, c'est certain. Il est également certain que mon paquet n'a pas été déficelé.

— Oh ! Monsieur, je vous assure... j'aurais été si heureux !... Enfin, voyons un peu...

Mon paquet sous le bras, il disparut dans le cabinet directorial. J'entendis une scène de tempête, plusieurs voix agacées congédiant en chœur ce pauvre secrétaire général, qui revint en désarroi jusqu'à sa table.

— Non, je ne me trompais pas. C'est de la province, possible. Mais il y a province et province.

— Laquelle plaît au public ?... Est-ce que vous le savez ?

— Non, voilà... Ces messieurs désirent pour

l'instant ralentir la fabrication. Trop de traités. trop de mises en vente !...

— Bon. Je m'en vais. Au revoir...

Émile Faure me serra chaleureusement la main ; et soulagé de la corvée pénible que lui imposait sa fonction, il ne me laissa qu'à la porte. Mais brusquement il se retourna sur le seuil, me suivit dans l'ombre du palier. Là, il me souffla d'une voix précipitée :

— Un conseil... voulez-vous ?

— Certes !

— Vous n'arriverez ici à un bon résultat que si d'abord une revue ou un journal de Paris publie votre roman. Vous êtes un inconnu pour ces messieurs, vous le resterez éternellement. Ils ne lisent pas les manuscrits. Quant à moi, je ne leur inspire plus grande confiance, depuis que certains volumes que j'avais choisis ne se sont pas vendus du tout. Alors, si un journal publie votre ouvrage, c'est une garantie pour eux que l'ouvrage est digne d'intérêt.

— Et... n'importe quel journal ?

— N'importe lequel. Au revoir... Ah ! vous savez, ne dites à personne que je vous ai renseigné.

— N'ayez pas peur.

Très bien, ce renseignement. Mais à quel journal m'adresser ? Devrais-je, mon paquet sous le bras, perdre mon temps à faire le tour de la presse ?... Je tâtai cependant quelques journaux.

Tous étaient pleins, comme l'autobus Madeleine-Bastille. Je m'arrêtai devant une feuille qui alentour des fêtes du centenaire de Voltaire avait mené un certain tapage et qui naturellement portait le titre de *Voltaire*. Maurice Barrès y débutait par de légères et malicieuses chroniques, que tout le monde d'ailleurs avait remarquées. Deux raisons m'engageaient à tenter dans ce journal une démarche. D'abord, en ce 1889, il n'était pas riche, et par conséquent, je pensais qu'il devait être accessible à un inconnu ne cherchant pas la fortune, mais la gloire. Ensuite, son directeur, M. Lafitte, était de Cette, donc mon compatriote. Je n'avais pas encore éprouvé que ce ne sont pas les compatriotes qui aident avec le plus d'empressement et de franchise, dans n'importe quel chantier du travail, un apprenti sans expérience.

Je découvris aisément, parmi mes relations du Bas-Languedoc, le plus sérieux des parrains auprès de M. Lafitte, un banquier de qui la destinée du *Voltaire* dépendait un peu. Un mot de lui me facilita l'accès du journal. Le *Voltaire* demeurait alors rue Chauchat, près de l'hôtel Drouot. Je revois encore sa grande porte cochère, son large escalier, puis au premier étage, l'antichambre assez sombre où les solliciteurs se morfondaient comme des paysans dans une gare, sous la surveillance d'un garçon de bureau qui affectait envers tous un mépris de magistrat triste.

Un soir, je fus mis en présence du seigneur Lafitte, un gros homme barbu, très brun, d'une aménité charmante, de manières excessivement calmes. Il ne ressemblait pas du tout au type classique du pétulant méridional, dont quelques sots ont créé la légende.

— Vous êtes donc de Pézenas, Monsieur ? me demanda-t-il.

— Oui, Monsieur.

— Ah ! il y a longtemps que j'ai vu cette jolie vieille ville dans ses jardins, sous ses platanes, et que j'y ai fait un excellent dîner.

Brusquement, il désigna du doigt le manuscrit que je serrais sur mes genoux, et me dit :

— Alors, vous m'apportez quelque chose ?

— Oui, Monsieur, un roman. Je serais très heureux de le publier dans le *Voltaire*.

— Il est intitulé ?

— *Lirette*.

— *Lirette* ? C'est un nom ? Drôle de nom !... Et de quoi s'agit-il là dedans ?

— Justement de votre pays : de Cette.

— Ah ! Ah !... Je serais curieux de le lire.

— C'est l'histoire d'un jeune ménage.

— Ah ! Ah !... Chaste au moins ?... Mon journal doit être mis sans inconvénient sur toutes les tables de famille. Vous savez, nous sommes lus principalement par les familles bourgeoises, les plus honorables de France.

— Ne craignez rien, Monsieur.

— Combien de lignes ?

— Sept à huit mille.

— Oui, je vois. Bien, bien !... Et les conditions ? Vous savez, nous ne payons pas très cher, surtout pour un début. Et puis, nous allons faire un lancement, de larges sacrifices. Vous serez répandu à plus de deux millions d'exemplaires en France et à l'étranger. Alors, vos conditions ?

— Mes conditions seront les vôtres, celles que vous faites d'habitude.

— Heu !... Cela dépend. Il n'y a pas d'habitude. Si vous étiez un auteur connu, je vous offrirais six, huit sous la ligne. Mais vous êtes un inconnu... Dame !

Il s'emberlificota un peu dans ses explications, trahissant son anxiété d'homme d'affaires, son désir de m'écorcher le plus doucement possible. Pour moi, la publication dans son rez-de-chaussée m'intéressait uniquement, parce que j'y voyais la certitude, selon les conseils d'Emile Faure, de la publication en librairie.

— Enfin, Monsieur ! conclut le directeur du *Voltaire*, s'apercevant sans doute que je l'avais occupé trop longtemps, il faut d'abord que mon comité de lecture prenne connaissance de votre ouvrage. Revenez dans quinze jours.

Et le gros homme à barbe noire se leva. Bien que je fusse interloqué par sa prestesse subite, je

partis content de lui avoir laissé mon manuscrit et d'emporter une espérance.

Quinze jours après, je revins à sa porte. Ce brave Lafitte ne se souvenait seulement plus de moi. Enfin, après trois visites, il me fut permis de m'entretenir de nouveau avec lui. Tout de suite je devinai que ni lui ni son comité de lecture n'avaient déficelé mon paquet. (Ah ! ces fameux comités de lecture ! Que de fois les ai-je entendu mentionner, dans les journaux et dans les librairies !... Je ne les ai jamais vus.)

— Ah ! bien, me dit Lafitte. C'est vous, Monsieur, heu !... de Pézenas ?

— Oui, Monsieur.

— Votre roman est intitulé ?

— *Lirette.*

— C'est juste. J'avais oublié... Tant d'affaires ! Notre lancement... Bien. J'y suis. *Lirette*... Paysages de Cette, n'est-ce pas ? L'histoire d'un jeune ménage ?

— Parfaitement. Vous l'avez lu ?

— Oui, Monsieur. Roman convenable, oui... Chaste. Vous êtes bien de cet avis ?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien ! je le publierai.

— Ah !... Oh !... Ah !...

Je crois que l'émotion m'étrangla. Sot que j'étais !... Dans ma joie naïve, je me livrais aux caprices de l'homme d'affaires, qui repartit :

— Voici mes conditions. Oh ! pas élevées, vous comprenez. Je ne peux vous payer que cinq centimes la ligne.

— Cinq centimes !

Cette fois, je m'efforçai de paraître surpris. Au fond, j'étais enchanté. Le vieux renard, que ne trompait pas la comédie de ma stupéfaction, ajouta :

— Combien croyez-vous donc qu'un journal soit disposé à vous donner ? C'est déjà joli que le *Voltaire* consente à publier l'œuvre d'un débutant. Est-ce que votre *Lirette* intéressera seulement mes lecteurs ?

— Je l'espère.

— Oui, parbleu, vous qui êtes l'auteur, vous n'avez que des illusions. Mais moi, j'ai le droit, le devoir de me méfier... Eh bien ! acceptez-vous les cinq centimes ?

Lafitte passa ses gros doigts, comme les dents d'un rateau, dans la brousse de ses cheveux noirs, ralluma pour la cinquième fois son cigare de Crésus, et je pressentis qu'il avait autre chose de scabreux à m'annoncer.

— Ce n'est pas tout, dit-il. J'ai ici deux journaux.

— Lesquels ?

— Le *Voltaire* et le *Chasseur*... Oh ! le *Chasseur*, un succédané qui n'est qu'une simple feuille de publicité. Je vous paierai en même temps pour l'un et pour l'autre.

— Cela fera dix centimes.

— Non, pardon !... Pour les deux à la fois cinq centimes... Voyons, voyons, vous ne voudriez pas...

— Ça fait pourtant deux publications différentes.

— Oui et non. Le *Chasseur* n'existe en quelque sorte pas.

— Bon. Je me résigne.

— Ce n'est pas tout. Il faudra que vous donniez à votre roman deux titres différents.

— Le public ne comprendra rien à cette différence de titres. Il sera surpris.

— Non. Il est habitué à ça. D'ailleurs, il ne lit pas les romans. Je ne sais vraiment pas pourquoi nous en mettons au rez-de-chaussée... Hein !... Quoi ! .. oui, ça tient de la place.

— Enfin, à moi, ça m'est égal, la question des titres. Mais à mon éditeur ?

— Bah ! votre éditeur ! Est-ce qu'il s'en apercevra ?

— Peut-être. En tout cas, la loyauté m'impose l'obligation de l'en informer. Il faut que je lui en demande l'autorisation.

— Si vous voulez !... Mais soyez ici, avec cette autorisation, demain soir au plus tard...

Lafitte me regardait fixement, avec un grand air d'autorité. Je me levai, assez confus, en lui donnant à tout hasard la promesse qu'il exigeait.

Le lendemain soir, dès la sortie de mon bureau, je courus place de Valois. Naturellement, le salon

d'attente était rempli de solliciteurs Dans l'escalier, je croisai un homme encore jeune, qui très brun, petit et trapu, portait une barbe aussi volumineuse que sa chevelure, et qui braqua sur moi comme deux revolvers ses yeux flamboyants. J'eus presque peur, sabre de bois ! Je reconnus pourtant en ce bonhomme grave le sâr Péladan, un compatriote, puisque citoyen de Nîmes.

Je trouvai Emile Faure assiégé par un bataillon de paperasses, et agacé par les coups réitérés du timbre directorial, qui l'appelaient brusquement. Une minute d'accalmie, il put écouter mon histoire. Et je vis à sa grimace, que mon histoire l'embarrassait beaucoup.

— Bizarre ! bredouilla-t-il. Le même roman et deux titres, ces messieurs n'accepteront jamais.

— Demandez-leur toujours. Il paraît d'ailleurs que le *Chasseur* n'existe pas.

— Alors, je ne comprends rien à la fantaisie de M. Lafitte.

— Ni moi non plus. Tout ça est très compliqué. Quoiqu'il en soit, les journaux de Lafitte, parce qu'ils ne sont guère lus, ne peuvent porter aucun préjudice à la vente du volume.

— Peut-être... La vente d'un volume est pleine de mystères, jeune homme Et puis, les patrons ne consentiront pas à créer un précédent... Ma foi, je ne leur dirai rien. Je les indisposerais contre vous. . Tenez, essayez de rapporter ici votre ma-

nuscrit. Puisqu'il a été reçu par un journal, c'est une garantie.

— Bon ! Je reprends mes démarches.

Me voilà courant rue Chauchat. Il était 7 heures. Après deux heures d'attente, sous le fardeau desquelles Lafitte, je crois, comptait me réduire à sa merci, je pus enfin l'aborder. Il était agité d'impatience, dans la fièvre de ses occupations ; et le pire, c'est qu'il souffrait de la faim. Il m'accueillit d'un ton assez brutal :

— Ah ! c'est vous ?... Eh bien ! nous mettons les deux titres ?

— Hélas ! non, Monsieur. L'éditeur ne consent pas...

— Ah ! diable ! C'est un drôle d'éditeur ! Tant pis ! Vous m'avez fait perdre beaucoup de temps.

— Et moi ? Si j'avais pu soupçonner...

— Un homme de lettres a toujours trop de temps.

— Vous vous trompez, Monsieur, et mon ami de Cette ne sera pas content...

— Ah ! oui, c'est vrai... Que voulez-vous ? Cher Monsieur, excusez-moi. Je ne puis pas faire mieux.

Il était debout. Il ouvrit ses grands bras, pencha sa tête énorme sur sa poitrine, en me demandant grâce d'une voix si triste qu'à mon tour j'eus presque pitié de lui.

— Rendez-moi le manuscrit, soupirai-je.

— Ah ! mon Dieu !... En effet... Mais où est-il passé ?

Il chercha dans ses tiroirs, sur les chaises et en dessous, derrière une barricade de livres qui attendaient,intacts, leur expédition dans les boîtes des bouquinistes. Recherches vaines. Lafitte appela à l'aide son administrateur, ses rédacteurs, son garçon de bureau. Personne ne découvrit où était passée ma *Lirette.*

— Voyez-vous, Monsieur, me dit Lafitte en allongeant ses bras navrés sur sa redingote de croquemort, c'est mon secrétaire qui aura emporté le manuscrit... Revenez demain...

Le lendemain, j'eus l'honneur de recevoir des mains du garçon de bureau mon roman, et dans quel état ! les feuillets déchirés, maculés de taches d'encre et de nicotine. Et je quittai pour la dernière fois ce *Voltaire* où débutait, sous le pseudonyme de *Le Laitier*, chargé de rédiger « les Echos du Théâtre », Paul Gavault, hier directeur de l'Odéon.

CHAPITRE IV

Louise Michel, fée de la Commune, et son roman. — Catulle Mendès. — Mon entrée chez les patrons. — Un ingénieur devenu libraire, et le chemin de fer de Paulhan à Castres. — Le *Figaro* et Gaston Calmette. — Un tour de presse. — Darimon, l'un des *Cinq* à la Législative sous l'Empire — Mon premier reçu. — André Theuriet

Chez moi, je rafistolai de mon mieux l'encombrant manuscrit, et dès mon premier loisir, je le portai place de Valois à l'excellent Émile Faure. Enfin, celui-ci, un autre soir, me dit avec un glorieux sourire :

— Ces messieurs désirent vous voir.

— Ah ! Ah !...

— Attendez votre tour. Ça ne sera pas long.

Il y avait peu de monde dans le salon d'attente. Et je n'eus pas le temps de m'ennuyer. Car une amusante comédie se jouait là, et à la bonne franquette. Dans un coin, une vieille femme, maigre, chétive, enveloppée d'une pauvre robe noire, vérifiait, sous la direction d'un employé petit, grassouillet, acariâtre, le manuscrit d'un roman. Juchée sur une chaise haute, elle appuyait ses coudes sur le pupitre d'un chiffonnier à tiroirs verts. De temps à autre elle regardait son directeur avec des yeux

brillant d'un feu très doux, ou bien elle retentissait d'une voix aigrelette et criarde, une voix d'enfant qui sourit et s'excuse toujours.

C'était Louise Michel, la Muse de l'horrible Commune de 1871, si célèbre à cette époque pour ses prouesses de révolutionnaire sans fiel, mais sans raison. Fanatique dans la religion du chambardement universel, qui a ses apôtres, ses fidèles et ses inquisiteurs, elle était bien capable, pour établir d'une façon définitive le bonheur du genre humain, d'incendier tout Paris et d'exterminer des tas de gens. Elle aussi croyait au miracle. Les jours d'effervescence politique, on voyait cette malade de passion humanitaire conduire à l'assaut du gouvernement les remous d'un peuple nombreux, en brandissant contre les agents de police un drapeau rouge ou noir et en hurlant des cris de vengeance.

Elle allait donc chez Dentu publier un roman socialiste. Sans doute sa prose aux lueurs de torche ne convenait pas complètement aux directeurs de la librairie. Car un de leurs secrétaires lui indiquait, et sur un ton impérieux, les améliorations ou suppressions à faire. Presque toujours Louise Michel obtempérait avec une docilité candide aux ordres du magister. Quelquefois elle résistait à ses remontrances, mais si peu !

— Vraiment, disait-elle de sa voix fêlée, croyez-vous qu'il faut mettre ici le mot plèbe ?

— Parbleu ! répliquait le bonhomme dont la redingote à plis poudreux me rappelait celle de Lafitte. Parbleu ! Puisque je vous le dis !

— Bien ! Bien !... Ne soyez pas méchant... Et à présent, croyez-vous vraiment qu'il faut supprimer ce passage ?

— Il fait longueur.

— Couleur aussi. Ce sera dommage.

— Ces couleurs ne peuvent intéresser que vous.

— Il faut pourtant que je me montre aux lecteurs de mon ouvrage telle que je suis dans la réalité.

— N'ayez point ces scrupules, Madame. Vos lecteurs ne remarqueront pas du tout la suppression.

— Cependant...

— Non, Madame. Il faut biffer...

— Bon !... Voilà. Quoi encore ?... C'est dommage. Enfin, puisque vous croyez...

— Je connais le public, Madame.

— Moi aussi.

— Pas mieux que moi.

Ces quatre mots, combien de fois les ai-je surpris, depuis ce soir-là, dans la bouche d'un éditeur de livres ou d'un directeur de journal !...

Tandis que Louise Michel tournait vers le magister sombre son visage de jaune papier fripé, je la contemplais avec un grand étonnement. Si douce d'allure, ce soir, elle apparaissait pourtant folle de haine, lorsque autour de son corps, aussi mince

qu'un manche à balai, elle entraînait le torrent furieux de la populace.

Du moins, à ce spectacle étrange, l'heure passait agréablement. Mon tour d'entrer dans le cabinet directorial approchait. Hélas ! tout à coup se présenta l'un des littérateurs les plus renommés de l'époque. Gras, blond, les yeux bleus, la barbe soignée, il se présenta bravement, une cravate nouée en papillon sur le plastron de sa chemise rose. Portant beau, malgré son âge, et ne se gênant pas plus que chez lui, il exhalait de toute sa personne un violent parfum d'eau de toilette, et il fumait précieusement une cigarette qui sentait le tabac d'Orient.

Je n'eus point de peine à deviner Catulle Mendès. Allègre, un peu hautain, il s'adressa tout droit à Émile Faure, qui avec empressement s'était levé pour saluer le « cher maître ».

— Bonjour, cher ami !... Ça va ?... Bien ! bien !... Oui, moi, ça va. Et ces messieurs ? Est-ce qu'ils sont là ?

— Ils sont très occupés. Une minute...

— Une minute ?... Bah ! C'est une façon de parler, je suppose !

Glorieux, méprisant trop le jeune débutant qui depuis deux heures attendait son tour d'audience, il écarta indolemment la tenture, frappa du revers de ses doigts contre la porte, et sans patienter qu'on lui fît une réponse, il entra.

J'entendis aussitôt des cris, des rires, un remuement de chaises. Pendant une demi-heure un bavardage sans fin, très inutile. Catulle Mendès était un des auteurs préférés de la maison. Il n'y paraissait guère qu'en enfant prodigue, d'ailleurs laborieux, avec la préoccupation de passer à la caisse et l'insouciance la plus parfaite de la comptabilité. En a-t-il publié des volumes, de toutes les couleurs et de tous les genres ! Mais qui s'en occupe aujourd'hui ? Qui même s'en souvient ?...

Sept heures avaient sonné. J'allais encore m'en retourner bredouille, probablement. Faure me suppliait toujours d'attendre un moment. Car « ces messieurs » acceptaient de me voir. En effet, il y eut un silence ; une clochette retentit. Émile Faure, aussi promptement qu'il put, dégourdit ses lourdes jambes jusqu'au cabinet royal. Il laissa la porte entr'ouverte, et lorsqu'il retourna vers moi sa bonne figure lunaire, je compris son invitation, bien avant qu'il ne l'eût exprimée.

— Allons, Monsieur Beaume ; cette fois, c'est réellement à vous.

Je m'avançais tout rouge de timidité, presque de crainte, et pourtant ébloui d'une joie si merveilleuse que, dans la clarté blafarde d'une haute fenêtre sans rideaux, ce cabinet des patrons me parut immense, et je ne vis partout, jusque dans les coins profonds déjà imprégnés d'ombre, que des entassements de livres, d'images, de papiers blancs, de

placards d'imprimerie, de gravures, de clichés, qui encombraient les chaises, les tables, le parquet, même le marbre de la cheminée.

Au milieu de ce fouillis de feuilles manuscrites ou imprimées, qui les submergeaient jusqu'au cou, je distinguai enfin trois têtes d'hommes, toutes les trois paisibles et copieusement barbues. Deux de ces bonnes têtes d'éditeurs se penchaient, l'une en face de l'autre, dans la lueur de la fenêtre, sur des pupitres chargés de correspondances, tandis que la troisième, au centre de la pièce, se redressait lentement, attentive et souriante. Cette troisième était celle du prince des patrons, trinité sainte qui tenait mon sort.

Assis à une table vaste, que menaçaient de toutes parts des tourbillons de paperasses, le prince se mit à parler :

— C'est vous, Monsieur Beaume ?

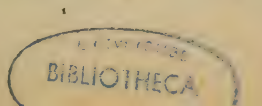
— Oui, Monsieur.

— De Pézenas ?

— Oui, Monsieur, de Pézenas.

— Asseyez-vous là, sur cette chaise.

J'eus quelque peine à découvrir cette chaise, entre deux fauteuils qui fléchissaient sous le poids de bouquins et de paquets empilés les uns sur les autres, comme des colis dans une gare. Je me posai sur le bord de la chaise, et mon chapeau à la main, j'attendis la sentence de l'oracle, en me mordant les lèvres. Vainement je m'efforçais de rester



simple, lucide, et de paraître très à mon aise.

— Eh bien, Monsieur Beaume, nous avons là votre ouvrage. Ce n'est pas mal. Nous le publierons... peut-être.

— Ah !...

Malgré ce malicieux « peut-être », je reçus au cœur un coup de poing formidable, que pourtant j'aurais dû prévoir : et je sentis, à la brûlure de mon front, que je devenais encore plus rouge. Le patron eut-il quelque pitié, un doux émoi de ma confusion et de ma joie ? Il ajouta aussitôt :

— J'ai lu moi-même votre ouvrage. Il m'a touché par son accent de sincérité, par sa fraîcheur, par ses inexpériences mêmes. Et puis, il m'a rappelé un pays que j'ai habité longtemps et que j'aime beaucoup...

— Ah !

Décidément, je rencontrais des amis de mon Languedoc : après Lafitte, le patron de chez Dentu. Dans la maison du livre, mon pays me porterait-il plus de bonheur qu'au *Voltaire* ?... Le patron me demanda :

— Vous avez quitté le Midi pour toujours ?

— Je ne sais pas...

A mon tour, me sentant du courage devant sa simplicité si cordiale, je l'interrogeai :

— Vous connaissez donc Cette ?

— Mais oui. Et bien davantage Pézenas, Roujan,

Gabian, Bédarieux. Ce coin des Cévennes, je le connais peut-être plus que vous...

Il se mit à rire. J'étais passablement intrigué. Et mon livre?... Le patron poursuivit :

— Je n'ai pas toujours édité des bouquins, il s'en faut de beaucoup.

— Ah!...

— Mais non. Je suis un élève de l'école centrale. C'est moi qui ai construit chez vous le chemin de fer qui va de Paulhan à Castres, par Bédarieux et Saint-Pons. J'ai passé douze années à Gabian.

— Gabian ! un gros bourg...

— Et riche, au creux de l'un des contreforts de la Cévenne.

— C'est à dix kilomètres de mon Pézenas.

— Je le sais bien. J'y ai laissé de bons amis qui viennent souvent ici, chez moi.

J'écoutais tendrement, bouche bée, ces révélations si inattendues. Certes, ce prince de chez Dentu, qui depuis ce temps resta toujours mon ami, n'offrait rien des allures du Bas-Languedocien ; même il parlait d'une voix âpre et traînante. Mais ses paroles évoquaient avec tant de complaisance les paysages familiers à mes yeux et à mon âme, que j'oubliais l'objet de ma visite. D'ailleurs, je me voyais en quelque sorte sous la protection de ce brave homme, qui ne cessait point de parler :

— Votre pays est loin d'être le mien. Je suis de la Lorraine : Toul, Vaucouleurs... Mais chez

vous j'ai été heureux, dans ce Languedoc dont le soleil est toujours en fête et dont les habitants sont toujours de bonne humeur. Ainsi donc, comme dans les pages de votre *Lirette* j'ai retrouvé le reflet de votre pays, un peu de sa gaieté et de sa vibration, ces pages m'ont plu... Seulement, plairont-elles au public ? Voilà la question.

— Je l'espère.

— La composition du roman est un peu maladroite ; il y a aussi des longueurs. Enfin, n'importe. Il diffère de tant d'autres. Il est un écho très franc des choses de province, et nous publions tant d'œuvres parisiennes !..

A ces mots, je me mis à rire, sans tapage, bien entendu, et très modestement. Le patron fronça le sourcil, et après un moment de silence, il me demanda :

— Pourquoi riez-vous ?

— Excusez-moi... La librairie m'avait tout d'abord opposé un refus, en alléguant qu'elle ne désirait, pour un certain temps, accueillir que des œuvres provinciales.

— Eh oui !... Vous êtes si nombreux à débuter sur le champ littéraire qu'il nous devient impossible de seulement caser dans nos tiroirs tous les manuscrits qui nous sont offerts. Alors, pour les écarter, nous alléguons non des raisons, mais des prétextes.

— Que je serais fier d'entrer ici !

— Mon Dieu, je suis tenté... Pourtant, j'ai encore besoin de réfléchir...

Il passa une main sur son visage fatigué, regarda ses deux associés, lesquels, penchés sur leur pupitre, grignotaient à coups de plumes leurs paperasses.

— Oui, reprit-il d'une voix hésitante, on nous offre tant de manuscrits !... Vous avez eu la chance extraordinaire que je lise le vôtre moi-même. Pourquoi ai-je eu cette fantaisie ? Je n'en sais rien.

Il leva le front de nouveau, regarda la lumière qui bleuissait davantage la fenêtre. Puis, brusque, il se décida :

— Eh bien ! finissons-en... Oui, je vous publierai...

— Ah !... Merci !...

J'eus à peine la force de prononcer clairement ce mot de gratitude infinie, et sur mes genoux je pressais mon chapeau comme une galette. Toujours calme, lui, et feignant de ne pas remarquer mon trouble, il ajouta :

— Pour les conditions, nous verrons. Revenez dans huit jours, nous signerons le traité...

Je brusquai mon départ. Le prince me tendit la main. Pendant que ses deux associés inclinaient vers moi leur visage velu, il me reconduisit par une autre porte, au fond de la pièce. Et je me trouvai seul dans un couloir, au milieu d'une ombre aussi noire que celle d'un placard. Peu à peu cependant, je distinguai le canapé de velours écarlate,

et au risque de me rompre le cou, je me précipitai dans l'escalier.

Quelle joie ce fut à la maison ! Il nous sembla que le Pactole allait maintenant couler devant notre porte et que le drapeau de la gloire allait flotter à nos fenêtres.

Enfin, le livre parut. Bien avant ce grand jour, des camarades m'avaient conseillé de porter moi-même mes frais exemplaires au domicile personnel ou au journal de toutes les personnes susceptibles d'assurer un mouvement de publicité autour de ma *Lirette*. Alors, après que j'eus accompli cette besogne fastidieuse des dédicaces, j'entrepris mon premier voyage de chemineau littéraire.

Pas à pied, vous le pensez bien. Je frétai un fiacre, y empilai mes exemplaires sacrés. Et en avant !... Il faut être jeune, enragé d'ambition, pour se condamner à un pareil travail, si fatigant, et avouons-le, humiliant peut-être. Je ne l'exécutai d'ailleurs qu'à moitié.

Je commençai par le *Figaro*, le plus glorieux journal de Paris, le plus accessible aux jeunes malades de la littérature. Mais aurais-je osé solliciter de son directeur, Francis Magnard, un moment d'audience ? Il aurait sans doute refusé de me recevoir. Je confiai donc pour lui un exemplaire au chef des garçons de bureau, un sergent-major, s'il vous plaît, ce brave Benjamin que je devais

plus tard connaître tout à fait, et qui était si calme, si aimable.

Pourtant, je demandai le secrétaire de la rédaction, Gaston Calmette. Benjamin me pria d'inscrire mon nom sur une fiche blanche. Puis, de sa voix bonasse et sourde, il me dit :

— Entrez au salon.

Un salon chic, par exemple, meublé d'un long canapé et de fauteuils profonds. Je me morfondis pendant quelques minutes, en souffrant d'impatience. C'est que le fiacre m'attendait dans la rue, et je n'étais pas Crésus. Néanmoins, je ne perdais pas mon temps.

J'observais le va-et-vient continuel des visiteurs qui tous montaient lentement l'escalier aux marches très douces, ensuite s'avançaient vers la table des garçons de bureau, que tous les journalistes de Paris connaissent bien et qui, entre deux escaliers, forme barricade. Benjamin savait contenter tout le monde. Les uns entraient au salon, les autres erraient devant la barricade, en regardant la fresque du grand escalier, fresque aujourd'hui enfumée, où des picadors à cheval taquinent un taureau.

A droite, à gauche, des portes s'ouvraient, se refermaient avec bruit. Par le haut des glaces d'une porte à deux battants, j'apercevais le plafond d'un couloir conduisant, je l'ai su plus tard, chez le patron. Quelquefois, du balcon d'une galerie du

deuxième étage, un garçon de bureau transmettait, au bout d'une ficelle, un papier qu'un autre garçon, subordonné de Benjamin, recueillait pieusement.

Dans le vaste hall, au delà du salon, des hommes se promenaient, et des femmes aussi, tous très affairés, ou bien causaient gaiement, installés auprès de petites tables que souvent un paquet recouvrait à demi. Tous les solliciteurs partaient radieux ; du moins ils s'efforçaient de le paraître, par orgueil, devant les solliciteurs qui attendaient encore leur tour. Ce remue-ménage de moulin en travail ne s'interrompait jamais, et c'était là pour le journal le meilleur signe du succès.

De loin en loin, l'un des familiers de la maison gravissait l'escalier à pas comptés, graves, mettait la main au bord de son chapeau, tandis que Benjamin le gratifiait d'un salut, et dans le couloir au plafond illuminé il s'engouffrait avec la solennité d'un privilégié qui chez le bon Dieu est chez lui.

Soudain, un rédacteur serrant entre ses doigts une fiche, survenait à petits pas rapides, silencieux, et demandait :

— M. Henri (je suppose), où est-il ?

— Me voici.

— Ah ! c'est vous... Bonsoir, Monsieur.

Les deux camarades s'isolaient dans un coin, en se racontant tout bas leur histoire.

Ou bien, un garçon, toujours vêtu de la livrée verte aux boutons de cuivre, arrivait d'un air triste, abordait un solliciteur et lui disait avec politesse :

— M. Gustave (je suppose) n'est pas ici.

— Ah ! croyez-vous ?

— Absolument certain, Monsieur. Il est à Londres.

— Et quand reviendra-t-il ?

— Je ne sais pas, Monsieur.

Tout cela m'aurait bien amusé, si mon fiacre ne m'avait pas attendu dans la rue. Enfin, au bout d'une demi-heure, j'entendis, par la porte aux battants étalés, quelqu'un prononcer mon nom. Je me levai aussitôt, en tremblant. Sur le palier, au milieu de nombreux inconnus qui piétinaient le tapis, en traînant une canne ou un parapluie, Gaston Calmette m'attendait, ma fiche à la main, et me cherchait de ses yeux myopes, très noirs, inquiets derrière les verres du lorgnon.

Il était triste, lui aussi, joli garçon, bien soigné, et d'une courtoisie qui émut l'importun que j'étais. Du diable si je soupçonnais alors que Calmette était de mon pays, puisque né à Montpellier, où son père avait occupé à la préfecture la fonction de chef de bureau. Le sentiment de notre commune origine languedocienne m'eût permis sans doute de réconforter mon assurance, qu'un rien déconcertait.

Le soir où je le vis pour la première fois, Gaston

Calmette, qui avait débuté dans la maison comme reporter, était secrétaire de la rédaction. Il m'étonna par sa douceur, son calme : quelqu'un devait plus tard le surnommer l'*entrepreneur de ménagements.* Il parlait bas, tout bas, avec une politesse qui, ressemblant à de la timidité, m'intimidait davantage. (Je dois ajouter que cette bonne grâce dissimulait une énergie surprenante, une volonté qui ne dérivait jamais de son chemin, dans la direction d'un but parfaitement fixé. Calmette avait des amis, mais aussi des ennemis. C'est d'une âme également forte qu'il aimait ou haïssait. Et je trouve cela très bien. Car si, par respect de sa propre dignité, il respectait la dignité de son prochain, c'est qu'il comprenait, chose très rare, que son prochain avait les mêmes droits que lui d'être sensible et délicat.)

Je lui avais donc présenté mon volume en tremblant. Il le prit sans hâte, et pendant que je lui exprimais mon désir de recevoir du *Figaro* quelques paroles indulgentes, il le feuilleta d'un doigt attentif :

— Oui, Monsieur, me répondit-il. Je ferai ce que je pourrai.

— C'est mon premier volume.

— Ah !... votre premier ?... En effet, je vois... Il y a tant de livres ! La critique ne peut pas suivre, vous comprenez... Enfin, oui, Monsieur, comptez sur ma sympathie.

— Je m'excuse de vous avoir dérangé.

— Mais non, ne vous excusez pas. Pourquoi ?... Je suis ici pour être dérangé.

Mot charmant, que j'ai toujours retenu, souvent comparé, hélas ! à l'acueil grincheux de tant d'autres journalistes, et non des moins huppés, qui n'avaient certes pas le talent de Gaston Calmette.

Dans les autres journaux, je ne parvins à voir aucun rédacteur. Les garçons de bureau s'emparaient brusquement de mes exemplaires, m'ordonnaient d'inscrire mon nom sur un bout de papier, qu'ils s'en allaient indolemment remettre à leurs patrons. Ensuite, du fond de quelque coulisse sombre, ils revenaient vers moi en disant d'un ton rogue : « Monsieur n'est pas là !... Il ne rentrera que dans deux ou trois heures. C'est pas la peine que vous l'attendiez », ou bien : « Monsieur est très occupé ; vous reviendrez un autre jour. »

J'objectais doucement :

— Il aura mon volume, au moins ?

— Parbleu !

Et le garçon me tournait le dos, pour s'absorber gravement dans la lecture d'un journal ou pour emporter au fond de sa coulisse un télégramme qu'un cycliste avait déposé d'une main preste sur son bureau.

Au bout de très peu de temps, quand je revins à la librairie Dentu, beaucoup de choses y avaient

changé. Tout en haut de l'escalier, au premier étage qu'éclairait maintenant une grande fenêtre aux volets ouverts, un petit bonhomme s'agitait autour d'une table surchargée de livres. Il était vêtu tout de noir, mais combien râpé ! Une redingote aux pans flasques battait mollement ses maigres mollets ; sa chevelure était pareille à de la mousse blanche, sans éclat ; et sa figure rouge, souffreteuse, exprimait l'indifférence, l'ennui. Cet homme, qui avait l'air de ne jamais vous regarder, n'était autre que Darimon, l'un des *Cinq* à la Législative du Second Empire, ami d'Émile Ollivier, converti au bonapartisme par les bonnes grâces de Napoléon III.

Darimon avait connu son heure de gloire, à cause d'un pantalon. Oui, le premier soir que sur l'invitation de l'Empereur, il se rendit à la Cour des Tuileries, il ne portait pas la culotte courte de rigueur. Cela fit un scandale. Tous les journaux de l'époque en retentirent longuement.

Mais, en 1890, Darimon fonctionnait, modeste et silencieux, à la librairie Dentu. C'était un brave homme. A quoi pouvait-il servir ? Ma foi, je n'en ai jamais rien su... Sans lui dire bonjour, car il ne m'aurait pas répondu, et je l'aurais certainement ennuyé, j'entrai dans le salon d'attente où d'habitude Émile Faure grignotait son papier. O surprise ! Il n'y avait plus d'Émile Faure !... Est-ce qu'il était mort ?

Au milieu de la pièce, l'un des patrons était assis à une petite table, dans une douce pénombre que provoquait la discrétion d'épais rideaux tirés aux trois quarts sur la fenêtre. Déconcerté un instant, je ne trouvai qu'avec peine un fauteuil que le patron me désignait avec bienveillance. Indolent, très barbu, rêvant toujours aux nuages, il me répondit d'une voix sourde :

— Oui, votre livre s'est assez bien vendu. Le mille est parti. Nous allons faire un nouveau tirage.

— Ah ! Tant mieux ! Tant mieux !...

— Tant mieux ! répéta le patron nonchalant, sans trop savoir ce qu'il disait.

— Alors, est-ce que ?...

Je m'arrêtai net. Je n'osai pas parler de la question d'argent, qui à mes yeux de poète si jeune, paraissait une chose honteuse. Notez que, pour ce mille d'exemplaires vendus, j'avais le droit, en comptant sur le dix pour cent, d'encaisser trois cent cinquante francs. Une hardiesse me poussa. Je repartis, non sans brusquerie :

— Est-ce que je pourrai toucher quelque chose ?

— Certainement. Combien ?

— Heu !... Je ne sais pas.

— Dites une somme.

— Deux cents francs !...

— Entendu.

Et ce patron, peu bavard, quoique Parisien, et que mon émotion n'émouvait pas du tout, prit

une feuille de papier, y inscrivit la somme, y apposa sa signature souveraine, puis me la tendit en disant :

— Vous n'avez qu'à présenter ceci à la caisse.

— Merci, Monsieur.

Je me levai précipitamment, comme si le diable m'eût emporté, et sans demander en quel endroit de la vieille maison on avait fourré Emile Faure, je descendis.

La caisse se trouvait au bas de l'escalier. A mon toc-toc peureux, le guichet s'ouvrit, tout menu, mystérieux. Je n'aperçus du caissier que les mains alertes, les bras protégés de manches de lustrine. Il insinua sur la plaque de cuivre un reçu où j'apposai, moi aussi, ma signature ; il me remit deux billets, et sans que nous eussions échangé un mot, il referma la porte massive de son guichet sacré, un tabernacle. Avec quel frémissement de tout mon être je serrai les billets dans ma poche !

C'était le premier argent que je touchais dans une librairie. Quelle conquête ! Je n'y voyais plus. Sur les marches de l'escalier, je faillis m'embrouiller dans mon parapluie, et sur les gros pavés de la place de Valois je titubai. Le ciel était bleu, tout clair, égayé de mes plus beaux rêves. Je marchais vite, sans trop me rendre compte d'abord de mon chemin. Dans la rue, il me semblait que toutes les maisons dansaient au-devant de moi. Paris à pré-

sent m'appartenait. Ah ! mon Dieu, que j'étais bête !...

De temps à autre je tâtais les deux billets dans la poche de mon veston. Et comme je ne pouvais souffrir le contact de qui que ce fût, au lieu de prendre l'omnibus, je montai chez moi à pied. A la maison, quelle joie !...

Comment ai-je connu André Theuriet ?... Ma foi, je ne m'en souviens plus. C'était en 1893. Theuriet m'invita un jour à aller simplement, en camarade, déjeuner chez lui. Vous savez peut-être qu'il demeurait à Bourg-la-Reine, charmante cité de la banlieue, qu'il administrait à merveille, en qualité de maire En ce temps-là, il avait juste soixante ans, puisqu'il était né à Marly-le-Roi en 1833.

Il n'était né à Marly que par hasard, à cause du séjour qu'y faisait son père, receveur de l'enregistrement. Dès le premier éveil de son cœur, il sentit que sa vraie patrie était celle de ses parents, la noble ville de Bar-le-Duc, la Lorraine presque toujours enveloppée de mélancolie. Dans cette ville, où son père bientôt fut envoyé, il acheva ses études, excellentes. Docilement, sur les pas de son père, il entra dans cette administration de l'enregistrement qui semble, en marge de la vie, dans un asile de discrétion, offrir les plus sûres ressources

de l'honorabilité et du bonheur. En 1856, il est nommé receveur à Auberive. Les rudesses de la Haute-Marne, dont les villes plutôt pauvres dorment comme des marmottes sous les frimas de l'hiver, ne lui déplaisent pas. Il aime la campagne, les voix du vent dans les arbres, les sanglots des ruisseaux sur les pentes des collines, la solitude des ravins sauvages. Au printemps, le parfum des vergers le grise ; il s'extasie devant la clarté renaissante des forêts, où les oiseaux bâtissent leurs nids, et tout en cueillant les fleurs qui, le long des sentiers, ouvrent leurs yeux étonnés, il prend le goût de savoir le nom, la destinée des plantes. Il devient botaniste, et dans le botaniste le poète s'éveille.

En 1859, on le nomma à Tours. Mais il était un sage, il avait le culte du foyer. Il ne tarda pas à revenir dans sa Lorraine, à Bar-le-Duc. Là, des notes officielles de son directeur présentent de ce fonctionnaire, qui s'en ira d'un pas lent mais sûr jusqu'à l'Académie française, une image exacte : « M. Theuriet, par un langage toujours digne, un physique et des dehors agréables, un heureux caractère, a su se concilier l'estime et l'affection générales. Il possède l'amour du travail, un grand esprit d'ordre, une instruction des plus étendues, une conception prompte ; il rédige avec beaucoup de facilité, son style est pur. »

Le poète comprit qu'à Bar-le-Duc il ne rimerait que pour sa propre satisfaction, loin des journaux

et des librairies, sans jamais allumer au ciel littéraire son étoile. Donc, il s'en alla prudemment à Paris fonctionner à la direction de l'enregistrement.

On est bien, très bien, dans un ministère pour s'occuper de littérature. L'administration vous chauffe, vous fournit du papier, des plumes, et à la fin de chaque mois vous remet de l'argent. Dans Paris, Theuriet continua la vie douce de Bar-le-Duc. D'ailleurs, dans son bureau, presque tous ses camarades entretenaient avec les Muses le commerce le plus assidu. Jugez un peu ! Le sous-chef était l'aimable Parisien Emile Gondinet, lisant à ses employés ses vaudevilles, avant de les soumettre au directeur du Palais-Royal.

Pourtant, comme le laborieux Theuriet était muni d'une forte dose de bon sens, il ne s'égara point dans les jeunes revues sans lendemain. Il s'en alla droit à la *Revue des Deux Mondes* porter des vers, *In Memoriam*. Buloz les publia. Cette même année 1867, Lemerre, qui débutait aussi, mit en vente *Le Chemin des Bois*. Sainte-Beuve daigna parler du volume : il sonna de la cloche, selon l'expression de Ferdinand Fabre. Le miracle persévéra, puisque le volume se vendit. François Coppée, qui lui-même cherchait encore le succès, dit du *Chemin des Bois* : « C'est une brassée de fleurs sauvages, emperlée de l'eau du torrent des Vosges. »

André Theuriet, qui dans le chemin littéraire

s'avançait toujours d'un pas calme et mesuré, fut naturellement, par le miracle de son volume poétique, encouragé dans ses espérances. Un jour, il s'en alla déposer le manuscrit d'un drame en vers au théâtre de l'Odéon, chez le concierge, Constant. Survint la guerre de 1870. Tous les manuscrits des poètes s'endormirent sous la poussière des cartons. A la fin de 1871, les théâtres essayèrent de renaître à la vie parisienne, sous des formes jeunes. Chilly, le directeur de l'Odéon, convoqua son comité de lecture, qui se composait de Vaucorbeil, le futur directeur de l'Opéra, et de Cormon, vaudevilliste très connu à l'époque, collaborateur parfois de d'Ennery, et qui était le père de notre grand peintre d'aujourd'hui.

Ces deux braves lecteurs dépouillèrent l'innombrable fatras des drames et des comédies qui, depuis si longtemps, attendaient sous leur poussière le plaisir de voir le jour. Aucune de ces pièces ne leur parut mériter une attention sympathique. Mais, dans un tas de manuscrits, qu'on avait dédaignés, par lassitude peut-être, Cormon remarqua un cahier bien gentil, cousu de faveurs vertes, drôlement écrit à l'encre bleue, les noms des personnages écrits à l'encre rouge.

— Voilà une pièce qui ne manque pas de couleur, dit-il en plaisantant.

Il commença de la lire, rapidement, rien que des yeux. Bientôt, il s'écria :

— Mais c'est charmant, ceci !... Bien rimé, plein d'émotion... Ecoutez donc, Vaucorbeil.

Cormon lut à haute voix le drame jusqu'au bout. Pendant qu'il entamait sa lecture, Chilly était entré. Lorsque Cormon eut fini, les trois bons apôtres se regardèrent, un moment de silence. Tous les trois étaient pris par la vigueur de l'action dramatique et par le charme simple de sa poésie.

— Eh bien ! demanda Cormon, que pensez-vous de ce petit acte ?

— Je le reçois, déclara Chilly. Je le mettrai en répétition demain. Qui est l'auteur ?

— Heu !... André Theuriet.

— Où demeure-t-il ?

— Ah ! par exemple, il n'a pas donné son adresse. Voilà qui est prodigieux.

Chilly manda le concierge, qui pourrait sans doute fournir quelques renseignements. Constant, en effet, répondit :

— *Jean-Marie ?* Ah ! oui, je connais l'auteur. Il vient quelquefois, depuis deux ans, chercher des nouvelles de son petit drame. C'est un jeune homme, timide, très poli. Je sais la brasserie où il déjeune. Faut-il que j'aille l'y prendre ce soir ?

— Je crois bien. Vous l'informerez que je l'attends ici demain.

Le lendemain, Constant amenait le poète de

Jean-Marie au directeur de l'Odéon, qui lui adressa ses compliments, puis ajouta :

— Je jouerai votre pièce dans quinze jours... Evidemment, pour avoir si bien montré les pêcheurs de Bretagne, vous êtes Breton.

— Non, Monsieur, je suis Lorrain.

Jean-Marie eut autant de succès qu'en avait obtenu *le Passant* de Francois Coppée, et aujourd'hui, à la Comédie-Française, il continue son beau triomphe.

Ce poète, qui se distinguait par le bon sens, ne manquait pas de courage. Ainsi, en 1870, pendant la guerre, le ministère des Finances, où il était encore employé, eut l'idée saugrenue de garder militairement le Grand Livre de la Dette publique et d'affecter à cette garde un certain nombre d'agents du Ministère. Je vous demande un peu si les Boches auraient respecté un Livre, qu'il fût grand ou petit, et surtout des ronds-de-cuir, même sous les voûtes solennelles du Louvre. Theuriet refusa d'être incorporé dans ce bataillon d'opéra-comique. Il prit bravement le fusil pour accomplir son devoir de soldat.

Chez lui, ainsi que chez Alphonse Daudet, chez bien d'autres, les malheurs de l'année terrible modifièrent les façons de sentir les choses humaines. D'abord, il publia en 1871 les *Souvenirs d'un mobilisé*. Puis, regardant autour de lui davantage, il se tourna vers les misères de son prochain, vers

les conflits de sentiments, d'idées et d'intérêts, qui constituent les éléments profonds de l'histoire sociale. Il raconta quelques épisodes de cette histoire : *Le Fils Maugars, la Maison des Deux Barbeaux.* « Ce que j'ai voulu faire, déclarait-il en 1900, c'est une étude de la province, sans parti pris de naturalisme ou de psychologie livresque. J'ai décrit la nature simplement, sans les complications que ces écoles ont apportées dans l'art littéraire. J'ai essayé de bannir du roman toute espèce de rhétorique. »

Quand j'ai connu André Theuriet, il avait obtenu les plus enviables succès ; une véritable gloire le couronnait. Son bonheur ne l'avait pas grisé du tout. Il demeurait modeste en ses manières, affable envers ses confrères. Je ne veux pas insinuer qu'il gaspillât sa sympathie. Non ! Celui qui est l'ami de tout le monde n'est l'ami de personne. Très discret, au contraire, Theuriet ne s'attachait qu'à bon escient. Mais il pratiquait la charitable vertu de pardonner, sinon d'oublier, les injures des ingrats qu'il avait le plus obligés.

Donc, la première fois que, sur son invitation, je me rendis à Bourg-la-Reine, où depuis longtemps il avait, à la lisière des bois de Clamart, élu domicile, je fus étonné de la mélancolie, presque triste, du site qui était pourtant si près de la gare. Des murs très hauts défendaient la propriété, qui semblait importante. Dans la cour d'entrée, cou-

verte d'ombre, tout faisait silence ; les murs vraiment paraissaient sans yeux et sans oreilles.

On me fit traverser la maison, si bourgeoisement confortable. Et puis, tout à coup, sous le ciel gris de l'automne, ce fut l'enchantement d'un spacieux jardin qui sentait bon la terre et le ruisseau. De vieux arbres à la cime tremblante, des allées capricieuses bordées de buis et de lauriers ; une onde gazouillant dans un sillon sauvage, sur de la mousse et des cailloux.

Je retrouvais de la vraie campagne, et la caresse du vent sous de lourdes branches qui vivaient à leur guise, et le battement d'ailes des oiseaux qui venaient là, comme dans les bois du voisinage, chercher pâture. Ce charmant séjour, au cœur d'une banlieue parisienne très fréquentée, et dans la solitude de laquelle on pouvait sans effort oublier les hommes, s'adaptait parfaitement au caractère souriant et rêveur de « l'Homme des Bois », qui écrivait surtout pour la *Revue des Deux Mondes*.

Nous déjeunâmes, non dans la maison, mais presque à l'extrémité du parc, dans un petit pavillon de briques rouges, qui était enveloppé de rosiers encore en fleurs et de plantes grimpantes, Les murs, pour l'agrément des yeux, étaient tendus d'exquises étoffes blondes. Et la table était si gentille, parée d'une nappe à ramages blancs et rouges, parfumée de menus bouquets de fleurs champêtres. Elle était si petite que vraiment elle

nous réunissait, tous les trois : Mme Theuriet, le maître et moi. La servante, jeune et coquette, apparaissait à l'improviste et prestement disparaissait. Nous restions seuls, dans cet isolement de campagne, la porte grande ouverte à la lumière du jardin. Car dans le ciel bleu se dispersaient les nuages, et les rayons du soleil bientôt glissèrent à travers les branches d'un arbre à l'écorce noire, sur le seuil du pavillon rustique, sur la nappe qu'embarrassaient un peu toute sorte de fruits bien mûrs et de bouteilles étincelantes.

Nous causions des peines, des joies, de notre carrière littéraire. Nous évoquions des camarades ; et pour se distraire un moment, on critiquait les travers de l'un, les méchancetés de l'autre. Theuriet ne parlait pas beaucoup. C'était sa femme qui tenait le dé de la conversation. D'une verve plus spirituelle et joviale qu'agressive, elle ne ménageait pas toujours ceux des camarades qui parfois manifestaient contre Theuriet un excès de jalousie. Theuriet essayait bien de l'interrompre dans le dessin des caricatures qu'elle composait à traits rapides. Mais il riait finalement, lui aussi, et le commérage, dépourvu de malice laide, s'envolait gaiement, comme une abeille.

André Theuriet, dans sa retraite paisible, ne songeait plus au succès. C'est le succès qui régulièrement venait l'y trouver. Cependant, s'il se plaisait dans le silence, auprès des bois remplis de vie et de mystère, il connaissait les hommes, leur

volonté souvent aussi perfide que celle des choses, et il n'avait la crainte de personne.

« Ne perdez jamais courage, m'écrivait-il un jour. Comme disait Murger, il faut beaucoup déranger les gens, avant qu'ils ne se dérangent pour vous... L'énergie est une vertu dont nous avons le plus besoin dans ce métier littéraire, où tout doit être enlevé à la pointe de l'épée. »

Il était capable du tour de force que j'ai toujours admiré chez certains de mes camarades : l'improvisation continue, la composition au jour le jour d'un long roman... Une année, alors que j'habitais à Vincennes, où d'ailleurs le séjour m'était agréable, je me laissai surprendre par l'envie incompréhensible de changer de pays. Un soir, résolu que j'étais à louer un pavillon dans la région de Bourg-la-Reine, je sonnai chez André Theuriet.

C'était un soir de novembre, vers cinq heures. Un peu partout, on allumait les lampes. Dans le vestibule de la grande maison il faisait presque sombre, et par l'étroit escalier ouaté d'un moelleux tapis, je n'entendis pas descendre Theuriet qui fumait un gros cigare et s'enveloppait dans les larges plis flottants d'une robe de chambre grise.

— Bonsoir, mon cher ami ! me salua-t-il.

— Oh ! là !... Tiens !... Bonsoir, mon cher maître.

D'une main tenant son cigare, de l'autre son porte-plume, il repartit avec un bon rire :

— Que diable, à une heure pareille, faites-vous dans nos parages?

Je lui exposai mes intentions.

— Venez ! Venez ! m'ordonna-t-il.

Il prit une petite lampe à abat-jour mauve, qu'une servante invisible lui avait tendue. Et nous allâmes nous asseoir dans le salon si coquet, à une table de demoiselle.

— Mon pauvre ami, reprit-il, je suis horriblement occupé en ce moment, et pour une semaine encore. Mais revenez un jour prochain, je vous indiquerai lequel ; nous déjeunerons ensemble, et ensuite jusqu'au soir, si vous avez des jambes solides, nous déambulerons dans Bourg-la-Reine et dans les environs, partout où vous voudrez. Nous finirons bien par trouver quelque chose à votre convenance.

— Surtout avec vous, qu'on ne trompera pas si facilement que moi.

— Pourquoi?

— Puisque vous êtes maire.

— Oh ! oh !... fit-il en riant de nouveau. Vous êtes jeune !... Si vous croyez que cela soit un titre, d'être maire !...

— Bon. J'attendrai un mot de vous.

— Ce soir, si vous saviez, je suis rudement attrapé.

— Et par quoi?

— Par un roman qu'il me faut écrire vite, très

vite, au jour le jour, pour le *Temps* qui le publie...

— En effet, besogne fatigante... Mais le *Temps*, alors, manque de manuscrits ?

— Ma foi, sans doute. Ça ne m'amuse pas de travailler ainsi...

— Au jour le jour, hum ! il me semble que je ne pourrais pas...

— Il faut bien, quelquefois. Hébrard m'a demandé ça comme un service. Il est si aimable ! Je ne pouvais pas refuser...

— Évidemment. Alors, je vous laisse à vos travaux forcés.

— Adieu, mon ami. A bientôt...

Je quittai cet homme excellent. Et j'oubliai bientôt mon projet de changer de nid.

CHAPITRE V

La romanesque histoire d'un roman. — L'écrivain belge Camille Lemonnier. — M. Marc, l'ex-directeur de l'*Illustration*. — Le *Gil Blas* d'autrefois. — A la *Revue de Paris*...

I

J'arrivais pour la troisième fois à Paris : car j'ai eu peur de Paris longtemps, et j'ai beaucoup hésité à m'y installer d'une façon définitive... C'était en 1889. D'allure, d'accent et d'habitudes, je restais toujours provincial. Par une coïncidence heureuse, l'un de mes frères passait des examens au Conservatoire de musique. Ma mère nous avait accompagnés. Enfin, nous nous trouvions en famille, cinq badauds, à nous balader dans la ville.

Bien avant de connaître la personne de Camille Lemonnier, qui est l'un des plus grands écrivains de la Belgique, le plus célèbre peut-être, je m'étais lié par correspondance avec l'auteur de *Monique, le Mort, l'Arche, la Belgique,* tant d'autres œuvres d'imagination et d'art, qui ont parfois un éclat de couleur violente, parfois une douce lueur de pastel.

De temps à autre il venait à Paris s'établir pour des mois, au milieu de la bataille littéraire. Plus

âgé que moi, enveloppé d'une certaine gloire, il m'apparaissait comme un demi-dieu, et je n'osais guère tout seul l'aborder. Alors, tous les miens m'escortèrent en ma démarche. Par une autre coïncidence bizarre, Lemonnier demeurait dans une maison où j'avais, deux années auparavant, habité pendant trois mois, 21, rue du Cirque, aux Champs-Elysées.

Au fond du vestibule, dans sa loge mal éclairée, le concierge était toujours accroupi sur sa table de tailleur : je revis avec plaisir sa grosse face joufflue, sa longue barbe grisonnante, ses lunettes rondes, et nous bavardâmes à propos des locataires du cinquième, ouvriers dans une bijouterie de la rue Royale, qui m'avaient autrefois sous-loué une de leurs chambres, et qui maintenant s'étaient avec leurs économies retirés dans le coin de leur lointaine campagne.

Enfin, nous montâmes chez Camille Lemonnier, au troisième étage. Quel toupet nous avions d'aller, à dix heures du matin, chez un homme qui ne soupçonnait même pas ma présence à Paris ! La rumeur de notre ascension confuse eut bientôt envahi l'escalier. Quoique tremblant d'émotion, moi, le chef de la bande, je sonnai au troisième. La porte sans retard s'ouvrit.

Dès que la servante nous aperçut, si nombreux, ahuris d'anxiété sur le palier, elle ne dissimula point sa stupéfaction, et me priant d'attendre une

minute, elle ouvrit dans l'appartement obscur une pièce, la plus proche de nous. Une voix éclata, brutale, jetant un ordre. La servante revint, non sans quelque agacement, me répondre que son maître était sorti, mais qu'il me recevrait dans l'après-midi, certainement. Nous comprîmes qu'il avait redouté notre invasion et que je devais me présenter seul, sans état-major.

L'après-midi, pendant que ma smala se reposait sur un banc des Champs-Elysées, je me rendis rue du Cirque. Mon cœur se gonflait de joie et parfois aussi se serrait d'appréhension. J'allais voir un écrivain célèbre qui précisément s'apprêtait, pour l'un de ses contes du *Gil Blas*, à comparaître devant un tribunal. Dans le Landerneau littéraire, où pourtant un tourbillon chasse l'autre si vite, ce procès soulevait un tapage terrible. Que c'est loin, mon Dieu ! Et comme tout cela paraît mesquin et sot aujourd'hui !...

La servante, cette fois, m'introduisit tout de suite chez Camille Lemonnier, dans une pièce étroite et longue. Un canapé s'adossait au mur, en face de la table de travail. Deux chaises au siège de paille complétaient l'ameublement. Partout, même sur le tapis, se dispersaient en désordre des livres, des épreuves, des tas de journaux dépliés et de revues ; partout aussi des boîtes de cigares et de cigarettes, des pipes ; sur la table, le pot à tabac dominait l'encrier.

Lemonnier me tendit brusquement sa main loyale, en criant :

— Bonjour, mon cher cadet !... Que je suis content de vous voir !...

Il était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, solidement bâti, un beau mâle roux, couleur de bière. Tel qu'un tambour-major bien portant et jovial, il semblait avec orgueil montrer sa vigueur physique. Sur des épaules carrées il hochait fièrement une tête presque rectangulaire, à la bouche sensuelle, au menton proéminent, aux joues larges, au nez épais servi par des narines toujours frémissantes. Il ne quittait jamais son lorgnon de myope, un lorgnon qui, malgré l'agitation constante de sa personne, tenait l'équilibre d'une façon merveilleuse. Une chevelure drue, aussi plate qu'une perruque, couvrait à demi son front qui paraissait petit.

Il parlait haut, très fort, avec une volubilité que rendaient éloquente sa passion de la littérature, son goût des idées les plus neuves, ou qu'il croyait neuves. Tous ses mots, dont il entrecoupait divers groupements de soudains : « Heu ! Heu !... Quoi ! quoi !... », il les accentuait d'une voix ardente, grasse, dans un fracas de torrent qui roule et broie des cailloux.

A côté du Languedocien timide que j'étais, ce Flamand sanguin, tout bouillonnant de rêves, paraissait plus méridional que moi. — Je note, en pas-

sant, que les Parisiens, observateurs superficiels, au cours de leurs rapides voyages en Provence, en Languedoc, en Gascogne, se sont amusés à établir sur le Méridional une légende très fausse. Comme de juste, la légende a eu raison de la vérité. Mais un observateur, vraiment perspicace, sait très bien que, si Tartarin est de Tarascon, il a des parents, des frères, des cousins dans tout l'univers.

Donc, Lemonnier mâchait, serrait entre ses dents le tuyau mal résistant d'une pipe de merisier, et trépignant sur le tapis, autour de la table, il avait l'air d'en vouloir à un personnage invisible et de le menacer quelquefois. C'était pourtant un très brave homme, en même temps qu'un homme brave, un ami chaud, toujours empressé. Emile Verhaeren, le grand poète belge, si tragiquement disparu, a écrit de son camarade : « On l'admirait à cause des attaques qu'il avait subies, des moqueries dont les gazettes l'avaient couvert et des rages qu'il avait rencontrées, jappantes sur ses talons. » J'ajoute que Lemonnier aimait la France comme sa seconde patrie. Ce grand Belge, qui était si fier de Bruxelles, qui célébrait à tous propos les beautés de son terroir, ainsi que la vaillance et la fortune de son peuple, parcourut, au lendemain immédiat de 70, nos champs de bataille, et dans un inoubliable recueil de ses observations, intitulé *Les Charniers*, il exprime autant son horreur de la guerre que sa haine si clairvoyante du Barbare d'Allemagne...

— Enfin, me dit-il, qu'êtes-vous venu faire à Paris ?

— Eh bien, mais... Vous ne le devinez pas ?

— De la littérature !... Vous en auriez fait là-bas... heu !... heu !... chez vous, et de l'excellente, parce qu'au lieu de traîner le souci des choses matérielles dans ce grand Paris, au lieu d'y subir l'influence de camarades souvent perfides, quoi ! quoi !... vous auriez dans votre milieu de province gardé votre personnalité intacte, qui se serait épanouie librement, selon les lois de la nature.

— C'est que dans ma province il n'y a pas d'éditeurs.

— Quoi ! quoi !... Il y a bien un bureau de poste ?

— L'éditeur ne répond pas toujours à l'inconnu qui habite près de lui, dans Paris. Il ne répond jamais à l'inconnu qui habite loin de Paris, au fond de la France.

— Heu ! Heu !... Vous seriez venu ici de temps à autre, ainsi que je le fais moi-même.

— Je ne suis pas assez riche pour me payer de fréquents voyages et de longs séjours à Paris... D'ailleurs, là-bas, non seulement je ne me serais pas trouvé dans l'atmosphère que vous supposez à tort favorable à un labeur d'artiste, mais encore je me serais heurté à l'ironie désagrégeante de compatriotes qui ne souffrent pas qu'un des leurs s'émancipe de leurs habitudes...

— Tant pis !... Heu !... Heu !... A Paris, vous en verrez de dures. Si vous connaissiez les conditions du marché littéraire !... Quoi ! Quoi !... Je n'ai pourtant pas l'intention de vous décourager. Avec du travail et de la patience on arrive à tout...

Je revis Lemonnier assez régulièrement, parfois à table. Il se montrait toujours de très bonne humeur. Et quel appétit ! Il y avait plaisir de le voir manger, de l'entendre au milieu de francs camarades répandre sa joie de vivre, et, après un verre de bon vin ou de bière, éclater de son large rire.

Durant l'un de ses séjours à Paris, il fit représenter dans un petit théâtre du faubourg Poissonnière, tôt disparu, une pièce extraite de l'un de ses romans. Pour fêter le succès de cette pièce, de nombreux amis se réunirent chez lui, un soir. Paul Margueritte, de qui j'étais alors le voisin, puisque la rue Claude-Bernard seule séparait sa rue Vauquelin de ma rue Berthollet, m'accompagna chez notre aîné qu'il ne connaissait pas encore.

Nous prîmes l'indolent et fantasque omnibus Panthéon-Courcelles, qui décrivait tant de tours et de détours à travers la moitié de Paris, Lemonnier, à cette époque, demeurait rue de la Ville-l'Evêque, entre la Madeleine et le rond-point des Champs-Elysées. On devait procéder chez lui, par simple amusement, à quelques expériences de spiritisme. Dans le fond de l'appartement on avait disposé,

parmi la pénombre qu'éclairait mal une lampe aux trois quarts baissée, une table et une chaise, derrière une lourde tenture.

Cette mise en scène, mystérieuse, presque lugubre, me divertissait beaucoup. Margueritte, au contraire, en éprouva une appréhension très douloureuse. Il ne consentit d'aucune manière à assister à l'évocation d'un passé dont une image, aussi humble qu'elle fût, pouvait troubler son âme... Alors, nous repartîmes tous les deux pour nos Gobelins.

II

On se liait vite avec Camille Lemonnier. Je n'avais pas tardé à devenir son ami. Un soir, je lui confiai l'embarras où j'étais de caser dans un journal un roman, que je croyais original, et qu'on me refusait partout : *Les Vendanges*. J'avais écrit ce roman chez moi, sur les bords de l'Hérault, pendant une longue période de vacances. J'avais peint de verve, avec une joie exubérante, ces fresques de mon été languedocien, la fête de la vigne immortelle offrant au peuple, qui la cultive avec amour, le sang et la chair de ses grappes vermeilles ou dorées.

A Paris, on méprisa d'abord mes paysans. Au *Temps*, par exemple, on me rendit mon ouvrage

sous le prétexte qu'il ne comportait pas un drame assez intense. Et plus tard, lorsque l'un de mes autres ouvrages y fut de nouveau refusé, l'un des grands personnages de cette grande maison que j'aime bien, malgré tout, me dit : « Pourquoi ne nous avez-vous pas donné vos *Vendanges ?* Nous les aurions publiées avec tant de plaisir !... »

A l'*Illustration*, son directeur d'il y a 25 ans, M. Marc, qui était un homme excessivement poli, une sorte d'Anglais froid et correct, me reçut dans un cabinet exigu, et qui me sembla coquet. Derrière sa table rouge aux parures de cuivre, je revois sa figure sérieuse, vivement désolée, et je l'entends encore me déclarer :

— Votre roman est joli, d'allure personnelle...

Je croyais déjà qu'il m'accueillait dans sa maison très enviée ; je tressaillis d'une joie impatiente. Mais il baissa le front, et d'un ton qu'il s'efforçait de rendre indifférent, il ajouta :

— Pour moi, malheureusement, votre roman n'est pas assez parisien.

Je rougis de déception.

— Ma foi, lui répondis-je, tant qu'on ne pourra pas planter de la vigne sur le boulevard, on ne pourra pas écrire des vendanges parisiennes.

Surpris de ma vivacité, il demeura coi, me regarda un moment avec une étrange inquiétude. Quelle minute d'angoisse il m'infligea par son mutisme, sa haute courtoisie ! Je m'imaginai, sot

et vaniteux, qu'il allait se rétracter. Mais non. Il ne voulait pas avoir tort. Il posa ses longues mains roses sur mon manuscrit, qui était plié avec un soin très administratif et, esquissant une révérence, il me le tendit :

— Croyez bien, Monsieur, que j'ai un sincère regret... Car votre œuvre mérite sûrement d'être publiée. A l'*Illustration*, impossible. Mon public ne l'apprécierait pas à sa valeur.

Brusquement, je me levai. Correct, froid, moi aussi, gêné tout de même par mon pardessus qui pesait aussi lourd qu'un manteau de berger, je fourrai mon manuscrit sous mon bras ; puis, je m'inclinai devant ce patron si bien habillé, avec lequel je ne me sentais aucune affinité de goûts ni de manières.

— Une autre fois, dis-je, nous serons plus heureux.

— Je l'espère tout à fait.

Sur le seuil de la porte, il m'honora cérémonieusement d'une autre révérence, et d'un œil soulagé, du moins je le pense, il me regarda ficher mon camp.

Ce triste manuscrit de mes *Vendanges*, que tant de journaux et de revues avaient refusé, m'inspira finalement une sorte d'horreur. Cependant, je n'avais pas le droit de perdre courage. Il faut vivre ; et pour vivre, il faut caser ses ouvrages... Justement, Camille Lemonnier s'installait de nouveau à Paris. Je m'en fus dare-dare le trouver.

— Ouais ! Ouais !... me répliqua-t-il, toujours pétulant d'une si ardente ferveur littéraire qu'il communiquait sa foi aux autres. Les *Vendanges* ! Beau titre ! Ça doit être pétri de terre odorante et de clair soleil ! Ça doit sentir bon !...

— C'est vous qui le dites. Tout le monde n'est pas de cet avis. De partout on repousse mon soleil.

— Quoi ! Quoi !... Il faut d'abord, oui, parbleu ! caser le roman dans un journal !... Mais où ? Où ?

— Au *Gil Blas*, journal littéraire...

— Oh ! oh !... littéraire !... Et puis, là dedans, ils sont si lambins, si négligents !... Ne perdront-ils pas le manuscrit ?... Heu ! Heu !...

— Diable !... Ça serait le comble de ma misère.

— Ça arrive.

— Alors, où ?...

— Eh bien, nous tenterons au *Gil Blas*. Naturellement, je ne vous garantis pas que le roman sera accepté. Mais il y sera lu. J'embêterai Guérin, le secrétaire de la rédaction, jusqu'à ce qu'il vous ait au moins écouté.

En avant pour une nouvelle aventure ! Lemonnier me donna rendez-vous au *Gil Blas* pour le lendemain. Le *Gil Blas*, à cette époque, logeait boulevard des Capucines, au coin de la place de l'Opéra. Il comptait, dans l'état-major de ses

rédacteurs, Guy de Maupassant, Paul Arène, Marcel Prévost, le catholique intransigeant Léon Bloy, Léon Cladel, Théodore de Banville, Georges d'Esparbès, alors débutant, et qui ne songeait pas encore à la *Légende de l'Aigle*.

Le soir, à 5 heures, en sortant de mon bureau administratif, je montai bien vite dans un omnibus. Et bientôt. tremblant à la fois de timidité et d'audace, je me présentai à la porte du journal. Au rez-de-chaussée, des bureaux, protégés par un vitrage, ne laissaient à un couloir poudreux qu'un passage assez étroit. Par un escalier malaisé, je grimpai jusqu'au premier étage.

Tout de suite, la salle de rédaction. A une grande table noire, des rédacteurs fourbissaient leur copie, au milieu de l'épaisse fumée des cigarettes et des pipes. A gauche, le petit cabinet de Guérin. A droite, le salon de réception. Un salon?... Enfin. admettons-le : une pièce sombre, pauvre, où je trouvai Lemonnier debout contre la cheminée, en conversation avec le directeur, René d'Hubert.

— Ah ! vous voilà !... C'est bien !... s'écria Lemonnier.

Il me présenta au directeur, lequel avec étonnement, comme si j'eusse été un arbuste sauvage, peu digne d'intérêt, me regarda de très haut. Je déposai mon paquet des *Vendanges* sur le marbre de la cheminée. René d'Hubert disparut, en coup de vent.

Lemonnier, qui mâchait un gros cigare, me dit :

— Quoi ! Quoi !... Oui, nous allons voir Guérin.

Ce ne fut pas une chose facile. On voyait bien ce diable de Guérin, mais on ne pouvait pas l'attraper. Il ne restait jamais en place. A peine était-il entré dans son cabinet (un cabinet, ça ?... Enfin, admettons-le encore) qu'il en sortait précipitamment, un papier à la main. Il circulait de la salle de rédaction au cabinet de son directeur ; il descendait aux bureaux de l'administration, en fredonnant une chanson à la mode ; il remontait d'un pied leste, s'asseyait chez lui une demi-seconde, échappait savamment aux réclamations de Lemonnier et d'autres camarades, jetant à droite et à gauche :

— Je suis à vous, cher ami !

Enfin, nous parvînmes à le saisir dans sa cage. Lemonnier, pour lui interdire la fuite cette fois, se planta debout, énergique et massif, dans le cadre de la porte qui restait continuellement ouverte. Autant qu'il m'en souvient, et je devrais avoir son image solidement clouée dans ma mémoire, car il m'a fait trimer beaucoup, Guérin était alors un homme d'une cinquantaine d'années, assez dégourdi, les cheveux blanchissants, le visage pâle et fin. Un monocle vissé dans l'œil, je ne sais plus lequel, un porte-cigarette à la bouche,

il faisait, en regardant son interlocuteur, une grimace qu'il essayait de rendre aimable.

Il ne m'avait jamais vu. Il n'avait jamais entendu parler de moi. Eh bien, dès que Lemonnier m'eut présenté à lui sans façon, il me tendit la main et m'appela son cher ami. C'était un brave type. Je ne lui en veux pas de m'avoir imposé tant de fatigues. Il ne pouvait pas, au milieu de ses incessantes occupations, contenter tout le monde. Et puis, par son agitation perpétuelle et son indifférence toujours souriante, il m'amusait.

— Asseyez-vous là !... nous dit-il.

Invitation toute de politesse. Nous n'y fîmes pas attention. Où nous serions-nous assis ? Dans ce cabinet affreusement étriqué, éclairé par une fenêtre qui donnait sur la place de l'Opéra, Guérin occupait l'unique chaise. Après que Lemonnier lui eut raconté mon affaire de jeune romancier, promis à un grand avenir, Guérin, qui n'avait écouté que d'une oreille, ou même d'une demie, s'adressa sans hésitation à moi :

— Nous sommes liés par de nombreux engagements, cher ami. Néanmoins, vous passerez à votre tour, dans 14 ou 15 mois.

— Mon Dieu, ce n'est pas trop loin, répliquai-je avec imprudence.

— Oui, dans 14 mois, un an ou deux. Seulement, il faut que je vous lise d'abord. Revenez dans 15 jours, cher ami, et je vous donnerai ma décision.

— C'est bien, très bien.

Guérin, impatient de se débarrasser de ma personne, n'était assis que sur un petit coin de sa chaise. Il nous distribua quelques chaudes poignées de main, et d'un bond il courut chez son directeur. Lemonnier ne quittait pas le journal. Je le remerciai avec effusion.

— Ne vous emballez pas ! me dit-il. Guérin est un charmant garçon, mais tellement sollicité !... En tout cas, comptez sur moi. Et ne manquez pas... dans 15 jours !

Je partis à la hâte, tout illuminé d'illusions, dans la nuit calme de janvier. Parmi les tumultes du boulevard, les passants me semblaient aussi heureux que moi.

Quinze jours après, à 5 heures, je me retrouvais au *Gil Blas*. Ce fut toute une histoire que d'aboutir jusqu'à Guérin. Toujours son monocle à l'œil et son porte-cigarette à la bouche, il s'inclina légèrement, afin d'entendre mieux le son de ma voix, à travers le brouhaha qui montait du boulevard pour se joindre aux rumeurs du journal.

— Ah ! bonjour, cher ami !... Eh bien, quoi ! Qu'est-ce qu'y a ?

— Mon roman... Je viens prendre votre décision.

— Quelle décision ?

— Vous savez que je suis venu ici avec Camille Lemonnier.

— Ah ! bien, très bien. Non, je n'ai pas encore lu... Pas le temps !... mais, dans huit jours, c'est promis. A propos ! Le titre ?...

— Les *Vendanges*.

— Bien. Les *Vendanges* !... Les *Vendanges* !... Revenez dans huit jours. Excusez-moi... Bonjour, cher ami.

Il me serra la main et se sauva.

Huit jours après, je reparaissais au *Gil Blas*. Je revoyais mon Guérin, toujours charmant, toujours pressé, toujours sans souvenir.

— Ah ! bien, cher ami, le roman ?... Oui, parfaitement. Je serai si heureux. Revenez dans huit jours, voulez-vous ?

Tous les huit jours, j'allais l'agripper dans le tourbillon de papiers et de visiteurs, où il évoluait avec une allégresse satisfaite. Enfin, un soir de mars, fatigué qu'il fut sans doute de mes obsessions, il se décida, sinon à prendre connaissance de mon ouvrage, du moins à se débarrasser de ma personne tout à fait.

— Ecoutez, me dit-il, je vais vous parler franchement.

— Ah !

— Ici, il n'y a que moi qui lis. Or, je n'ai plus le temps. Je turbine jusqu'à 3 heures du matin sans arrêt dans cette boîte et, ma foi, je ne pourrai jamais lire votre manuscrit. Voulez-vous me faire un plaisir ?

— Lequel !

— Ça ne vous ennuiera pas trop. Venez donc une nuit, à une heure, En ce moment-là, j'ai un répit, un semblant de répit. Comme je crains de ne pas lire sans effort une écriture qui ne m'est pas familière, vous me lirez vous même quelques pages, et cela me suffira pour que je me forme une opinion de l'ensemble... Tenez, cher ami. Revenez donc cette nuit !

— Entendu !... A une heure du matin !...

Mars était grincheux, méchant, trempé d'une pluie fine et parfois de verglas. Je rentrai chez moi fort ennuyé, tout de même résolu à continuer la bataille. Je ne voulais pas avoir, en cas de défaite, à me reprocher la moindre défaillance.

Pour tuer le temps à la maison, on dîna aussi tard que possible. On fit jouer les trois mioches ; puis, en riant, on les coucha dans leurs petits lits. Tout ce travail nous mena jusque près de onze heures. Il n'y avait plus aucun bruit dans ce vaste immeuble de la rue Berthollet, plus de lumière dans l'escalier.

Enfin, un peu avant minuit, je noue autour de mon cou un foulard bien chaud, j'enfile mon pardessus, et me voilà parti. Rue Gay-Lussac, jusqu'au boulevard Saint-Michel, on ne rencontre par miracle aucun marchand de vin. Un froid de neige pique très vif. Les passants, très rares, circulent très vite. Pas un fiacre. Chacun est resté chez soi. Au coin de la rue Saint-Jacques, j'attends l'omnibus Mont-

rouge-Montholon, le dernier, lourde et lente diligence à deux chevaux. Bientôt, j'aperçois au fond du noir boyau de la rue sinueuse l'œil vert de ma diligence, un gros œil de cyclope. Elle roule si dolemment qu'un homme assez valide peut sans difficulté l'attraper au passage. Cependant, à cette époque-là, elle manquait du plus modeste escalier. Et j'avais l'habitude de me placer « en l'air », même par les plus mauvais temps... Donc, j'empoigne les deux rampes de fer, et hisse ! appuyant un pied sur chaque marche de fer, je grimpe. A l'impériale, je suis seul.

Certes, on ne voyageait pas commodément sur la banquette de cet omnibus pataud qui tanguait ainsi qu'une gabarre. Du moins, on y jouissait à son aise du divertissant spectacle de Paris, qui est si varié de gestes et d'aspects. D'abord, le quartier latin, ses cafés illuminés, bourdonnants de consommateurs, et des couples jeunes qui passent enlacés, si friands de tendresse qu'ils ne sentent pas le froid ; — le boulevard du Palais, large, maussade en sa solitude ; — la rue de Rivoli, que du matin au soir agitent tant de véhicules et de gens affairés, et qui dès la nuit devient si morne ; — les Halles énormes, exhalant une aigre odeur de choux et de fromages ; — la rue Montmartre, endormie comme une rivière dans un ravin sournois... Puis, la rumeur croissante d'un torrent, des éclats de lumières : le boulevard.

Je descends tout gelé de ma patache, dont les chevaux pianotent sur le pavé de bois.

On sort des théâtres, une foule grouille à la station des omnibus, boulevard des Italiens. De jolies femmes, trop galamment parées, rieuses, vont et viennent dans les cafés, sur les terrasses encombrées, malgré le froid : des camelots à la voix rauque essaient fébrilement de vendre des « bouillons » de journaux à images.

A la place de l'Opéra, mon *Gil Blas*, comme tous les soirs, a éclairé sur le trottoir sa devanture blanche. Je monte à la rédaction. Quelques camarades, que je ne connais pas encore, « pondent de la copie » sur la longue table commune, en fumant des pipes. Le bureau de Guérin est ouvert, naturellement. Naturellement aussi, pas de Guérin. Ça m'ennuie. Les camarades me regardent avec stupéfaction, ironie peut-être, en se demandant ce que je viens chercher à une heure pareille. Prenant un air de familiarité, j'allume une cigarette, lorsque Guérin, serrant des papiers multicolores entre ses doigts, sort de chez le directeur.

— Bonsoir, lui dis-je. Comment allez-vous ?

— Bien. Et vous, cher ami ?

Il ne savait sûrement pas qui j'étais, car me lâchant tout de suite, il s'introduisit dans sa cage : je l'y suivis, sans qu'il en fût étonné. On entrait chez lui comme dans un moulin. Je crois d'ailleurs que, pour bien travailler, il avait besoin du remue-

ménage de sa maison, ainsi qu'un meunier du fracas de ses eaux. Etait-ce le moment de lui parler de mon manuscrit ? Je ne savais plus. Quelle anxiété !...

Il s'esquiva, tout courbé par une tempête nouvelle. Je montai la garde sur le seuil de sa porte, et dans la clarté de la lampe j'examinai cette pièce si exiguë, très en désordre. Des affiches, peinturlurées de fortes couleurs, tapissaient les murs, exhibant des muses rouges ou vertes qui dansaient un carnaval. L'une de ces affiches, sans image, annonçait la publication prochaine d'un roman de Ferdinand Fabre, *Monsieur Jean*. Contre un mur, la table de Guérin était chargée d'épreuves, de journaux, de télégrammes. J'exagérai, par contenance, mon admiration de toutes ces choses vulgaires, lorsqu'il revint, toujours d'un train rapide.

Cette fois, par exemple, il fut estomaqué de me revoir. Et pointant sur moi le reflet blanc de son monocle, il m'interrogea :

— Qui êtes-vous, cher ami ?

J'eus un haut-le-corps. Non sans vivacité, je ripostai :

— Mon roman, vous savez bien !...

— Quel roman ?

— Les *Vendanges*..., L'ami de Camille Lemonnier.

— Ah ! bien !... Diable !... C'est que je n'ai plus le loisir de...

— C'est vous qui m'avez prié...

— Ah ! ah ! parfaitement. J'y suis !... A présent, voyez-vous, je reçois les dernières dépêches. Le dernier coup de feu... Si vous pouviez venir une demi-heure plus tôt, demain...

— Demain !... Oh !...

Il comprit mon douloureux désappointement, ma fatigue. Je crois que son émotion fut sincère avec laquelle il me dit, en me pressant les mains :

— Je suis un mufle, vous avez raison. Je vous ai fait pivoter pour rien. Excusez-moi, cher ami. Je vous promets formellement que demain, une heure plus tôt, nous examinerons votre affaire. Voulez-vous ?

— Mon Dieu, oui.

— A demain, cher ami.

Je dégringolai l'escalier difficile. Le froid piquait plus vif. La pluie tombait plus épaisse. Le boulevard, où ne circulaient plus que de rares voitures, s'était vidé de tous les braves gens, du moins il me semblait, pour laisser libre carrière aux vilains oiseaux de nuit, guettant une proie. Pour rentrer chez moi, 3 kilomètres à parcourir, je hélai un fiacre...

Le lendemain, je me rendis au lieu de mon supplice. Guérin, ce soir, était en sifflet et cravate blanche, toujours le porte-cigarette à la bouche. Ah ! mon Dieu, s'il allait me planter là, pour courir à quelque noce !... Non. Il me fit asseoir chez

lui, sur une chaise ramassée je ne sais où, et il me pria de l'attendre.

— Une seconde, cher ami !

Je connais les secondes de Paris, qui durent parfois des heures ; un garçon de bureau apporta pour Guérin des épreuves, des télégrammes. Plusieurs camarades vinrent le demander : ils voyaient là un intrus, un solliciteur, et ne comprenant pas la bizarrerie de ma présence, ils me quittaient avec une certaine compassion. Je me tenais bien sage, un peu en retrait du seuil, dans une encoignure que formaient la table et une portion du mur ; malgré la terrible chaleur du poêle, je gardais mon pardessus. Dans la salle de la rédaction, dont la mince cloison de la cage de Guérin me séparait, trois rédacteurs rédigaient leurs « papiers », et aussi un littérateur maigre, très brun, vibrant d'une verve brutale, et qui riait très haut, interpellait brusquement ses confrères.

Enfin, un froufrou de pas précipités, le vent du sifflet sur mon visage !... Guérin s'assit à sa table, empoigna mon paquet qu'il avait préparé sur un tas de livres. Il détacha la ficelle d'un coup de ses grands ciseaux, cric ! crac ! et poussant le manuscrit vers moi, commanda :

— A nous donc, cher ami. Lisez !...

Depuis si longtemps que je repassais le manuscrit des *Vendanges* dans ma tête, j'en savais par cœur les premières pages. Néanmoins, devant cet

homme qui, malgré ses efforts d'amabilité, se moquait de mes intérêts énergiquement, ma voix trembla.

— Plus fort !... me dit-il, en se grattant les ongles.

J'articulai plus fort. Je n'avais pas fini ma première ligne que soudain Guérin tressauta sur sa chaise, en vociférant :

— Oscar !... Oscar !...

— Qu'est-ce qu'y a ? répondit de la salle de la rédaction une voix éraillée.

Guérin me présenta ses excuses, en souriant. Oscar arrivait d'un élan joyeux, sauterelle de Paris qui vivait plus volontiers dans la maison d'un journal empuantée de tabac qu'à l'air pur du soleil. Il ressemblait à un Chinois avec ses pommettes saillantes et ses yeux ardents enfoncés sous d'étroites orbites. C'était Oscar Méténier, ex-chien de commissaire de police qui pour lors, dans son heureuse période de production, publiait des contes recueillis dans l'ombre sanglante des bouges et la fange des ruisseaux. Son style affectait la couleur violente du gros bleu de chez les marchands de vin des faubourgs.

Donc, Oscar Ménétier apparut sur le pas de la porte, et sans me regarder, car j'existais à peine pour un aussi grand écrivain, il écouta les explications de Guérin :

— Ouais ! dit celui-ci. J'ai oublié ça... Demain,

le patron serait furieux. Il me faut tout de suite un « filet », tu vois, là-dessus. N'oublie pas...

— Non, mon vieux, on va te donner ça.

Oscar disparut. Guérin pencha de nouveau sa tête, mit son oreille en cornet.

— Où en étions-nous ?

— Pas loin. La première ligne...

— Oui, oui. Jusqu'à présent, ça ne va pas mal...

Enfin, cette fois il écouta ma lecture, et si sérieusement qu'après ma seconde phrase où je montrais les montagnards de la Cévenne regardant avec une surprise radieuse les riches vignobles de la plaine de l'Hérault, il m'arrêta brusquement, eut un geste d'irritation :

— Comment, cher ami !... Ça ne peut nous convenir !...

— Pourquoi ?

— Que vous êtes jeune !... C'est un roman rustique, n'est-ce pas ?

— Forcément... Les *Vendanges !*

— Eh bien, regardez par cette fenêtre. Nous sommes en plein Paris, place de l'Opéra.

— Tous vos lecteurs n'y sont pas.

— Comment imaginez-vous que le *Gil Blas*, journal ultra-parisien, publie un roman rustique ?... Si j'avais su...

Je demeurais ébahi. Guérin se gratta la nuque,

s'efforça une fois de plus d'allumer sa cigarette, puis se frappa la poitrine.

— Ah ! ah !... Mon Dieu, cher ami !

— Vous ne publiez pas souvent des romans rustiques ?

— Jamais !

— Alors, de loin en loin... pour varier...

— Fichtre, non !... Et nos abonnés ?... Jamais du rustique !... Ils n'en veulent pas.

— Qu'en savez-vous ? Est-ce qu'ils vous le disent ?

— Certainement, cher ami !

— Pourtant, vous avez publié *Mi-Diable* de Léon Cladel, et vous annoncez de Ferdinand Fabre *Monsieur Jean*.

— Ce sont des auteurs arrivés. Et puis, qui vous dit que nous faisons bien ? Vous êtes un débutant, cher ami.

— C'est vrai. Je vous demande pardon d'avoir insisté.

— Pas du tout. C'est moi qui ai eu tort. J'aurais dû lire plus tôt votre titre. Tenez, cher ami, apportez-moi un conte. Vous n'attendrez pas longtemps... Et vous demeurez loin d'ici ?

— Très loin, près des Gobelins.

— Comme je suis ennuyé, cher ami !... Si j'avais su...

Il m'aida charitablement à ficeler mon paquet, lequel d'avoir déjà tant roulé dans les bureaux de

rédaction, prenait figure de haillon trempé de poussière. Et plus pauvre qu'avant, au moins d'espérances, je le fourrai sous mon bras, et je me retirai penaud, honteux. Guérin me suivit jusqu'à l'escalier. Là, comme à un enterrement, il me serra la main bien fort, avec une telle émotion que j'éprouvai un orgueil naïf.

Il était 2 heures du matin. Sur la chaussée du boulevard, quelques fiacres défilaient, plus noirs que l'ombre, promenant sous la pluie fine leurs lanternes de diverses couleurs. Des femmes, enveloppées de leurs manteaux, s'efforçaient de rire, et quelques-unes, pareilles à des oiseaux blessés, couraient à petits pas sur les trottoirs. Je descendis l'avenue de l'Opéra où se hâtaient, fantômes tristes, des noctambules. Le paquet de mon roman me gêna bientôt, car il me fallait défendre mon parapluie contre de subites rafales. Autant par économie que pour me punir moi-même de ma défaite, j'avais résolu de ne pas prendre de voiture. A mesure que j'avançais, les passants devenaient plus rares.

A présent, le givre tombait. Au boulevard Saint-Michel, point de café ouvert. Un homme, couché sur un banc, me fit peur. Je marchais avec une difficulté croissante. Et la rue Gay-Lussac, ah ! qu'elle me parut longue, dans l'obscurité et le silence, sous les orages du vent capricieux qui, s'échappant des bosquets noirs du Luxembourg, faisaient tressaillir la double rangée des becs de gaz !

Au seuil de la rue d'Ulm, j'allais traverser la chaussée, lorsque au bord du trottoir, qui était couvert d'un verglas perfide, je glissai comme un enfant, et patatras ! m'étalai sur le dos. Du coup, mon parapluie s'était envolé à droite, mon paquet diabolique à gauche. Moi, tout de mon long étalé, je restai incapable de me mouvoir. J'avais froid.

Un passant, messager de la Providence, accourut à mon aide. Il me remit mon paquet et mon parapluie, sains et saufs tous les deux ; et me soutenant de son bras fraternel, il m'accompagna jusqu'à mon domicile, qui n'était plus loin.

III

Oui, mais ce roman des *Vendanges*, personne évidemment n'en voudrait jamais. Je ne croyais plus en lui. Je l'enfermai dans un tiroir, et continuant pour d'autres ouvrages mes pattes de mouche, j'attendis l'heure, si problématique, où quelque notoriété me soulevant un peu, j'aurais des chances plus sérieuses de fléchir les sévérités d'un directeur de revue.

Beaucoup plus tard, la maison Calmann-Lévy fondait la *Revue de Paris*. J'habitais alors à Vincennes. Puisque Louis Ganderax était un lettré, accueillant avec la même bonne grâce les auteurs illustres et les inconnus, j'eus l'inspiration de lui

présenter ce manuscrit qui avait embarrassé tant de gens. A la vérité, je n'eus pas le courage de le lui apporter moi-même. En l'accompagnant d'une lettre, je le confiai à la poste, et tout de suite je m'efforçai de n'y plus penser. C'était en octobre. Combien de mois Ganderax mettrait-il à me lire ?

Or, en janvier, je reçus un télégramme me priant de passer dans la journée même à la Revue, faubourg Saint-Honoré.

— Tu vas voir, dis-je à ma femme. Encore un ennui !... On veut me parler à moi-même pour me rendre en douceur le manuscrit de ces *Vendanges.*

— Non... peut-être...

— C'est drôle qu'on m'attende tout de suite. Aujourd'hui, j'avoue que je n'ai point de courage.

— Si ! Si !... Que deviendrions-nous si tu perdais courage ? Qui sait, après tout, si ce n'est pas une bonne nouvelle ?... Puisqu'on t'attend tout de suite, pars maintenant.

— Un matin, ce serait drôle. Mais, ma foi, il faut en avoir le cœur net. Je vais m'apprêter.

Quand je me présentai à la *Revue de Paris,* il pleuvait gros comme le poing. Louis Ganderax m'attendait. Je le connaissais depuis mes débuts à Paris, Ganderax, grand, fort, si indulgent envers ses camarades, si passionnément épris des devoirs de sa profession et si jaloux de ses responsabilités. Il m'avait autrefois accueilli chez lui, et il avait

poussé la bonté jusqu'à remettre de moi un conte à Arthur Meyer, qui le publia dans le *Gaulois*. Tout de même, je me troublais toujours un peu devant sa grande barbe et ses lunettes. Pourtant, la douceur de ses yeux attentifs, de ses lèvres souriantes, la franchise un peu précipitée de sa voix, engageaient tout de suite la confiance et la tendresse.

Il me tendit les mains avec plus d'empressement que les autres fois, et je dus trahir mon angoisse très vive, car il me dit :

— Qu'avez-vous ?

— J'ai peur que vous ne me rendiez mon manuscrit.

— Mais non ! au contraire... Asseyez-vous !

Quand je fus enfoui dans le fauteuil de cuir, dont mes camarades ont dû admirer, comme moi, les vastes dimensions, je me mis à fondre en larmes. Mon cœur n'en pouvait plus. Ganderax, les coudes sur la table, me regardait avec stupéfaction. Il me demanda de nouveau :

— Que vous arrive-t-il ?

— J'ai enterré hier l'un de mes enfants, le plus petit.

— Quel malheur !... Je ne prétends pas vous offrir une consolation, il n'y en a pas, me dit-il, mais vous offrir peut-être un dédommagement à vos ennuis. Votre roman me plaît beaucoup. Je le publierai bientôt.

— Ah ! mon Dieu, que vous êtes bon !... Partout, on me l'avait refusé.

— Je l'ai compris sans peine, car le papier est rudement fatigué...

Il m'adressa des compliments que certains confrères, très bienveillants pour eux seuls, me reprocheraient de répéter. Ces *Vendanges* que tous les journaux avaient repoussées, obtinrent à la *Revue de Paris*, il m'est très agréable de le dire, parce que c'est la vérité, un succès très grand. Le doux Paul Calmann-Lévy me félicita des qualités de mon ouvrage et m'offrit, pour sa publication en volume, d'entrer dans sa maison. J'étais lié autre part...

Ainsi finit sur une victoire le vagabondage de ce roman, que j'avais écrit avec tant de joie sous les ombrages de l'Hérault, et que la générosité d'un vrai lettré sauva de l'incertitude, parmi les ignorances de l'orgueilleux et invisible monde des Comités de Lecture...

CHAPITRE VI

L'éditeur Albert Lacroix. — Lamartine à la fin de sa vie. — Une *Histoire Universelle*. — Un autre rêve de Crésus. — Les débuts d'Emile Zola. — Un *Faust* démesuré. — Victor Hugo à Guernesey. — La première édition des *Misérables*. — La caisse à reliques.

J'ai connu intimement Albert Lacroix, qui fut sous l'Empire, et quelque temps au delà, un éditeur célèbre et très prospère. Sa boutique se trouvait rue Vivienne, au coin du boulevard : tous les grands républicains de l'époque la fréquentaient, Michelet, Edgar Quinet, Louis Blanc, Proudhon... Ils allaient y bavarder politique et y apporter leurs manuscrits. Lacroix affichait des opinions « très avancées », d'ailleurs très sincères. Il ne cachait jamais sa pensée à personne. C'était un original. Comme il avait oublié d'être un sot, et qu'il possédait en lui, à côté de l'homme d'affaires plus hardi et heureux que pratique, un poète ardent, épris des plus nobles manifestations de l'art, il avait groupé au foyer de sa maison commerciale un état-major littéraire qui flattait son goût de la gloire. Pendant sa longue jeunesse laborieuse, il avait amassé un important herbier de souvenirs, qu'il m'autorisait sans hésitation à feuil-

leter, en de certaines heures, lorsqu'il voulait bien se tourner vers le passé.

A vrai dire, ce passé, quoiqu'il eût certainement fait l'orgueil de beaucoup d'autres hommes, l'intéressait moins que le présent, surtout que l'avenir. Il était, ou du moins se croyait, poète, historien et philosophe. Moi, ce qui m'intéressait en lui, c'était le libraire en retraite. Mon ami Adolphe Brisson est, j'en suis sûr, de mon avis : car, de temps à autre, pour s'enrichir de quelques anecdotes utiles à éclairer mieux le nom d'un écrivain déjà illustre, il allait surprendre Lacroix en son cinquième de la rue Vernier, tout là-bas, à la porte Champerret.

On s'asseyait sans façon à table, près de l'excellente Mme Lacroix qui souriait toujours, si doucement résignée à la modestie présente, elle qui avait connu l'éclat de l'opulence dans de vastes maisons servies par un nombreux domestique. L'abeille active du logis, c'était Mlle Lacroix, qui ne pensait pas d'accord avec son père en matière religieuse, et qui l'entourait d'une vigilante tendresse. Le fils, dès sa sortie de l'École centrale, était parti pour la Chine, en qualité d'ingénieur, chargé d'y construire les chemins de fer de la Compagnie franco-belge.

C'est donc rue Vernier, loin des bruits de la ville, ou bien chez moi, dans mon petit jardin de Vincennes, que j'interrogeais quelquefois mon paternel ami sur son pittoresque passé d'éditeur.

En mots simples, sans aucune recherche d'embellissement, il évoquait l'image d'un homme de lettres ou l'histoire d'un livre. Une après-midi de dimanche, que nous étions seuls, il me parla de Lamartine.

— Oui, certes, je l'ai connu, me dit-il ; même il est mort en me devant soixante-dix mille francs. Et je ne lui en veux pas, puisque, pour acquitter sa dette, il a fait tout le possible : il n'eut pas le temps. Et puis, que voulez-vous, il était comme ça, insouciant, aussi heureux de répandre sa fortune que son génie... Un hiver, pourtant, j'eus besoin d'argent. Afin de rappeler à Lamartine ses engagements, je lui demandai un rendez-vous. Il me répondit tout de suite qu'il m'attendait rue Ville-l'Évêque, où il avait loué un petit pied-à-terre. Le matin indiqué, vers dix heures, je sonnai à sa porte.

Je n'eus guère à patienter dans la pénombre du vestibule. Je pénétrai dans une vaste chambre. Le maître était encore au lit, sur son séant, son buste long et maigre soutenu par plusieurs oreillers. Une levrette, que ne troubla nullement mon apparition, était couchée à ses pieds. Il me tendit la main en souriant, sans prétention, mais non sans cette noblesse qui se dégageait naturellement de ses moindres gestes. Il ne me fut point aisé d'arriver jusqu'à lui : car il était en train de travailler, et, comme vous le savez, il improvisait avec une

facilité aussi abondante que merveilleuse. Au fur et à mesure qu'il avait couvert de son écriture fine et régulière ses feuillets de papier, il les jetait dans sa chambre, au hasard, de sorte que le tapis en était jonché ; et il me fallut, dans mon respect d'une écriture si glorieuse, chercher les vides menus où poser mes pieds, avec autant de peine qu'un jour d'orage sur une des places de Paris miroi-tantes de flaques. Je pus enfin lui serrer la main et m'asseoir à son chevet.

— Monsieur Lacroix, me dit-il, c'est pour vous que je travaille. Si rien ne m'entrave dans mon élan, j'aurai achevé mon ouvrage dans quelques semaines.

— Merci. Je serai si fier de publier quelque chose de vous !... Néanmoins, je vous supplie de ne pas vous surmener à cause de moi. Soignez votre santé.

— Vous avez raison. Ça ne va pas trop. N'importe : j'ai hâte de rembourser l'avance que vous m'avez si gentiment consentie.

— N'en parlons pas.

— Mais si !...

Et toujours de bonne foi, amplifiant par sa vive imagination ses espérances les plus légitimes, il ajouta :

— Ce n'est que soixante-dix mille, n'est-ce pas ?... Bien ! Le livre aura un tel succès que nous aurons bientôt rattrapé cette somme... Et vos affaires ? Êtes-vous content ?

— Très content. L'*Histoire* de Michelet, avec des illustrations de Vierge, se présente très bien.

— Évidemment...

Et Albert Lacroix, après un silence, poursuivit de sa voix aigrelette et précipitée, en me regardant :

— Oui, mon ami, moi l'éditeur, le créancier, je me sentais intimidé devant le magnifique poète qui gardait, à mes yeux, même sur son lit, en chemise de nuit, sa tête nue éclairée par un rayon de soleil, de la grâce et de la beauté. Mais je voyais sur ses traits fatigués passer des frissons de malaise. J'eus honte de l'avoir dérangé dans sa retraite, et je lui en fis l'aveu.

— Non, me répliqua-t-il. Vous avez bien fait de venir. Je suis si heureux de vous voir !

La levrette depuis quelques instants soulevait par intervalles son museau pointu et m'épiait de mauvaise humeur. Un peu brusquement, Lamartine, qui choyait sa compagne caressante, me tendit la main et me dit :

— Allons, adieu !... Au revoir chez vous, au boulevard !...

Hélas ! conclut Lacroix, je ne devais plus revoir le poète. Il mourut quelques semaines après, et, bien entendu, je ne revis pas davantage son manuscrit, qui s'égara personne ne sait où...

. . . .

... Ainsi que je l'ai dit, papa Lacroix n'était pas

seulement un éditeur en retraite, — retraite obligatoire, — il était surtout, ou plutôt voulait être, un poète, un philosophe, un historien. Que de rêves grandioses il roulait dans sa tête ! Ainsi, c'est à soixante-cinq ans qu'il eut l'audace d'entreprendre la composition d'une *Histoire universelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. Une histoire en dix-sept volumes, ni plus ni moins, et de grand format. Et non pas seulement le récit des migrations des races, des conflits et des guerres des peuples, la nomenclature des traités et des dates ; mais l'exposition de la vie agricole, industrielle, morale, chez tous ces peuples. La perspective d'un si prodigieux travail donnait le vertige. Lacroix n'en était point effrayé. Il voyait déjà dans son cadre chaque nation, chaque période de civilisation ou de décadence. Il se proposait d'enrichir son texte d'illustrations belles et rares.

Je dois dire que ses deux premiers volumes nous avaient surpris, beaucoup d'autres et moi, par la valeur et la clarté intelligente de ses images. D'abord, il montrait notre terre de Gaule flottant comme une épave sur des eaux boueuses, autour du Massif Central, puis émergeant vers le soleil avec ses plantes et ses animaux qui nous semblent aujourd'hui tenir de la légende. Il reproduisait des dessins d'outils, de monstres, de médailles et de monnaies. Néanmoins, il n'épuisait pas, en ces deux volumes, l'obscure période de la formation de

notre pays de France. Comment eût-il enfermé, dans les quinze autres volumes, la destinée si diverse des cinq parties du monde ? Je ne cherche pas à le deviner.

Quoi qu'il en soit, la vente de ces deux premiers volumes n'avait pas encouragé son éditeur à poursuivre la publication de l'ouvrage entier. Car, un matin que je m'étais rendu chez un libraire de la rive gauche. je sentis brusquement, dans un étroit couloir obscur, que quelqu'un me tirait par la manche du veston. Je me retournai, et je vis avec stupeur un bonhomme affalé, sous un gibus antédiluvien, dans le trou d'un de ces larges et vulgaires canapés qu'on appelle divans de l'Orient. Je n'eusse pas reconnu mon brave ami, si de sa voix criarde il ne m'eût dit bonjour.

— Que faites-vous là ? lui demandai-je.

— J'attends qu'on veuille bien me recevoir. J'attends depuis trois quarts d'heure. Autrefois, on était plus poli. Moi, je recevais tous les auteurs, les célèbres et les débutants, avec le même empressement.

— Ces messieurs sont certainement occupés. Je sais qu'ils sont courtois.

— Tant mieux. En tout cas, tout à l'heure ils fumaient des cigarettes et ils parlaient de femmes. Asseyez-vous là, près de moi. Nous causerons.

Par déférence, par compassion, j'acquiesçai tout de suite à son invitation ; et discrètement. je me

gardai de toucher au but de sa visite, que je soupçonnais trop bien. Mais il était toujours sincère, il avait besoin d'épancher ses idées et ses espérances.

— C'est malheureux ! s'écria-t-il. On ne veut pas comprendre qu'un livre d'histoire ne se vend pas aussi vite que du pain, mais se vend d'une façon sûre et continue.

Comme j'objectais que, selon moi, il avait tort de s'adresser à une maison habituée à ne publier que des romans et peu susceptible de s'intéresser à un ouvrage trop sérieux et de longue haleine, il s'emporta aussitôt, oubliant qu'il se trouvait en solliciteur parmi l'ombre de ce couloir, d'où sa voix aigrelette allait dans les bureaux provoquer quelque émotion ; et à force d'agiter ses longs bras maigres, il flanqua son gibus de travers, fit tomber son lorgnon qu'il ne parvint, et cela l'irrita davantage, à rattraper qu'après de nombreux efforts.

— Allons donc ! Vous aussi !... Qu'importe qu'on ne publie que des romans ! Ce sont des préjugés. Il faut essayer toujours du nouveau. Et puis, une librairie doit, par dignité, pour augmenter son prestige, publier de temps à autre une œuvre solide et fière. Elle doit également, par intérêt, examiner tous les projets de ses solliciteurs. Il y a des fous, des imbéciles, dont les bavardages vous font perdre du temps. Mais un homme de talent peut se présenter. Si vous laissez

s'enfuir l'aubaine, elle ne revient plus, quelquefois. Pourquoi reviendrait-elle !... Tenez, il y a une librairie laborieuse et riche qui a sombré sottement, par sa faute, voici une quinzaine d'années, parce que ses directeurs, qu'aveuglait le succès momentané de quelques-uns de leurs auteurs, ont refusé d'accueillir les propositions de nouveaux venus pleins de promesses. C'est la librairie Dentu, place Valois. Oui, mon ami, elle n'a pas agréé Zola, Georges Ohnet, ni Marcel Prévost. Un seul de ces auteurs aurait suffi à soutenir la fortune de cette maison. N'est-ce pas vrai ?

— C'est vrai.

— Ah ! vous voyez !... Moi, j'ai découvert, au milieu d'importuns sans valeur, sinon sans prétention, quelques écrivains d'un précieux mérite. La plupart d'entre eux sont maintenant établis d'une manière définitive dans l'estime des lettrés ; deux ou trois ont, par une vente nombreuse et constante, pénétré jusque dans le grand public. Zola, par exemple...

— Ah !... Zola ?... Ce n'est donc pas Charpentier qui ?...

— Non ! C'est moi qui l'ai tiré de l'ornière...

Lacroix élevait la voix si fort, que dans le bureau directorial on l'entendit. On se rappela sans doute qu'il attendait son tour d'audience : un garçon de bureau vint le chercher. Il eut quelque difficulté à s'extraire du trou oriental. Et me serrant la main,

puis assurant sur son nez aigu son lorgnon qui frissonnait toujours, il me dit :

— Je vous raconterai ça une autre fois.

Leste et brave, il disparut.

Une demi-heure après, je sortais de la librairie, lorsque j'aperçus papa Lacroix trottant menu, à cent pas de moi, vers la rue des Saints-Pères, sa petite tête enfoncée sous son grand gibus, son dos courbé dans une jaquette noire à longs pans, ses jambes grêles serrées dans le pantalon à carreaux gris. Il avait échoué dans sa tentative. Mais déjà, j'en suis sûr, il se consolait de sa déconvenue par une illusion nouvelle.

*
* *

Ce dimanche de juin, Lacroix devait, dans le pavillon que j'habitais à Vincennes, sur la lisière du bois, lire devant quelques amis et moi un *Faust* extraordinaire qu'il avait composé depuis une dizaine d'années. Ainsi qu'il avait été convenu, je m'en fus le chercher à Saint-Mandé, non loin des fortifications, dans la maison de campagne où tous les dimanches ses amis V..., avocats très distingués et beaux-frères de Castagnary, venaient prendre un peu d'air et de repos. Je le trouvai en veston d'alpaga et pantalon à carreaux gris. Il aimait, en bon Belge, la bière, le vin, même les boissons fortes. Avant de me suivre, il ouvrit familièrement un placard, et comme il faisait chaud, il se versa,

pour se rafraîchir, une rasade de vin de Médoc. C'était cinq heures. Il serra sous son bras une serviette bourrée de papiers, et nous partîmes. Nous avions trois kilomètres à parcourir, à travers la ville de Vincennes jusqu'au fort, ensuite à travers le bois.

Il s'occupait alors de la confection d'une géographie de la France par départements, une vaste géographie qui devait comprendre non seulement la configuration, mais l'histoire littéraire, artistique, politique, économique, etc., de chaque portion du territoire. Il m'en parla abondamment, avec cet enthousiasme qui entraînait, malgré tout, la pensée et la foi.

— Nous ferons mieux qu'Élisée Reclus, me dit-il. Et sur très beau papier, en magnifique format, et très bon marché. Il faudra que tout le monde, en France et à l'étranger, achète mes livraisons.

— Vous avez de l'argent ?

— Je crois bien, D'ailleurs, il nous en viendra dès la mise en vente de la première livraison.

— Et les illustrations ?

— De premier ordre, mon ami ! On les paye cher, je sais. Nous les payerons. Nous avons notre imprimerie en couleurs. Vous l'avez visitée, rue Duguay-Trouin ; nous avons une administration superbement organisée par des gens à la fois audacieux et pratiques.

— Je sais... J'ai vu...

— Alors, vous, mon ami, vous vous chargez de l'Hérault ?

— Évidemment. Je vous demande aussi les Pyrénées-Orientales.

— Tout ce que vous voudrez.

— Et les Basses-Pyrénées que je connais très bien.

— Bon ! bon !

Tel qu'un Crésus aux trésors inépuisables, il accordait avec joie tout ce que ses amis lui demandaient. Hélas ! le rêve de cette géographie monumentale ne tarda pas à s'écrouler. Lacroix avait, en effet, installé ses bureaux dans une vieille maison de ce quartier si paisible d'entre Montparnasse et Saint-Sulpice, au milieu de jardins qu'on est en train de détruire, à l'angle de la bizarre rue Duguay-Trouin, qui fait face à un couvent. Mais l'argent manqua brusquement à l'entreprise... Plus tard, Lacroix, pour oublier sa défaite, poursuivit, rue des Saints-Pères, une chimère aussi belle. Il projeta la constitution d'une bibliothèque de livres à bon marché, traitant toute sorte de sujets ; ce projet reçut un commencement d'exécution, et les livres qui ont été publiés ne sont pas dépourvus de mérite...

Quoi qu'il en soit, nous marchions sans hâte, ce dimanche soir, vers mon bois de Vincennes, lorsque, devant une boulangerie, Lacroix s'arrêta subitement, se frappa la poitrine et dit :

— J'ai une fringale. Attendez-moi.

— Nous avons à peine pour un quart d'heure de chemin. On vous donnera chez moi ce que vous voudrez.

— Non. J'ai vu du pain. Je n'arriverais pas bien portant, si je ne satisfaisais tout de suite mon capricieux appétit.

Je dus m'incliner, et, patient, attendre quelques minutes devant la porte. Il sortit de la boutique avec précipitation, en pressant contre son cœur un quart de livre de pain, dont il mangeait avidement un morceau. Quand nous arrivâmes chez moi, nos amis étaient déjà rendus. On s'assit dans le jardin, si modeste, si agréable, tout enveloppé de la paix du soir, parfumé de l'odeur du bois, et où nous parvenait de temps à autre, pour nous rappeler que Paris n'était pas loin, le bruit assourdi d'une corne de tramway. Là, on causait sans façon, on riait de franche humeur, en attendant l'heure du dîner. Passionnés que nous étions tous de littérature, nous interrogions l'indulgent M. Lacroix sur les hommes qu'il avait connus dans ce pittoresque domaine du livre.

— Vous m'avez promis, lui dis-je, de me raconter vos relations avec Émile Zola.

— Mon Dieu, si vous voulez...

Il ne se faisait jamais prier. Un moment de silence, en caressant sa barbe broussailleuse, en appuyant un de ses bras sur le dossier de sa chaise,

il recueillit ses souvenirs. Puis il releva la tête, clignota de ses yeux de myope, et, avec un sourire paternel, s'amusant de notre attention de jeunes poètes curieux des prouesses de leurs anciens, il nous fit, l'histoire des débuts de l'auteur des *Rougon-Macquart*.

— Voilà. Un matin, je travaillais dans mon bureau, lorsque le garçon vint m'annoncer qu'un jeune homme désirait m'entretenir d'une affaire. Il me passa une carte de visite. Le nom d'Émile Zola, naturellement, ne signifiait rien pour moi. Mais, je vous l'ai répété souvent, je ne repoussais jamais aucun solliciteur. Je donnai donc l'ordre au garçon de prier ce jeune homme de patienter quelques instants. J'activai l'examen de ma correspondance, assez volumineuse, et Zola, qui m'avait informé qu'étant employé dans une maison de commerce, il ne disposait que d'une heure de liberté, entra dans mon bureau, si petit, au fond du magasin.

— La toile de l'araignée qui, du fond de sa caverne, guette au passage sa pâture ?

— Oui. Mais moi je ne guettais rien. Car il me venait assez d'importuns. Enfin, j'observai d'un regard mon visiteur : il était grand, pas joli, brun et barbu, avec un lorgnon sur un bout de nez gras. Son front proéminent accusait un caractère doué d'une obstination agressive. Et pourtant, quelle timidité, mon Dieu, quelle humilité presque ! Il

s'assit devant mon bureau, sur le bord d'une chaise, en gardant sur les genoux un paquet que dissimulait à demi son chapeau. Quand je l'eus prié de m'exposer le but de sa visite, que je soupçonnais bien, parbleu ! il me dit d'une voix tremblante :

— Je viens, monsieur, vous présenter le manuscrit d'une œuvre, que je crois susceptible d'intérêt. Je serais très flatté que vous acceptiez d'en prendre connaissance. Peut-être, si elle convient à votre goût, consentirez-vous à la publier.

— Voyons ce manuscrit !

D'un geste lent, un peu embarrassé, il me tendit son paquet que recouvrait du papier blanc et que soutenait, je me le rappellerai toujours, un ruban de satin bleu, un de ces rubans délicats dont se servent les jeunes filles pour envelopper quelque objet précieux de leur toilette. Je posai le paquet auprès de moi, sur mes paperasses, en le dérobant à ma vue ainsi qu'à la sienne, et attiré que j'étais de plus en plus par la ferveur et par la modestie de ce débutant, je lui demandai :

— Pourriez-vous en peu de mots m'indiquer le sujet de votre ouvrage ?

— Oh ! monsieur, ce sont des contes, la plupart pris dans la réalité, les autres inspirés par mes souvenirs, ou par mon imagination. J'ai essayé d'y mettre de la fraîcheur, de la lumière du Midi où j'ai été élevé. Je les ai tous écrits avec

émotion ; j'ai donc le droit de penser qu'ils peuvent émouvoir leurs lecteurs.

Il parlait posément, sans aucune recherche, sur un ton de mélancolie qui me charmait davantage. J'avais beau manifester une attention chaleureuse, je n'apercevais pas une lueur d'espoir, de contentement, sur son visage qui me paraissait tendu d'inquiétude, de méfiance peut-être.

— Eh bien, lui dis-je, revenez dans quinze jours. J'aurai lu votre ouvrage, et s'il me plaît, comme je le souhaite vivement, je le publierai.

— Merci, monsieur. Dans quinze jours je reviendrai.

Il se retira, discret, toujours timide. Moi, ravi de constater cette merveille d'un jeune débutant, qui se présentait seul, avec son ouvrage, sans accompagnement de recommandations parfois ridicules, je me jurai bien de lui tenir parole. La vie, hélas ! quand on travaille, vous le savez, marche aussi vite qu'un train rapide. Au bout de quinze jours exactement, Émile Zola se présenta de nouveau à ma librairie. Je le reçus tout de suite, et sans hésitation je lui avouai que le temps m'avait manqué de dénouer le joli ruban bleu de son manuscrit. Alors, sur un ton de mélancolie plus pitoyable que la première fois, et qui me toucha profondément, jusqu'à me donner des remords de ma négligence, il me répondit :

— Je m'attendais à cela, monsieur. Me lire

dans quinze jours, c'était trop beau. Si vous saviez, monsieur !... voilà plus d'un an que je promène mon ouvrage dans les librairies.

— On vous a refusé partout ?

— Non, monsieur. On n'a même pas daigné me lire, sauf dans une maison. J'ai perdu mon temps à recevoir partout de l'eau bénite.

— Pas chez moi. Je vous lirai sérieusement.

— Je le sais. Je n'osais pas venir dans votre grande maison.

— Oh ! pourquoi ?... Un libraire est heureux de révéler au public de véritables talents.

— On m'allègue partout qu'un livre de contes ne peut pas atteindre une vente nombreuse.

— C'est vrai... Vous n'êtes pas exclusivement voué aux contes ?

— Non. Mais, pour composer une œuvre de longue haleine, il faut des loisirs. J'occupe un emploi qui absorbe le meilleur de mon temps. Par contre, il m'assure une sécurité parfaite, et c'est beaucoup.

— Où donc êtes-vous employé ?

— Chez Hachette, au bureau des départs.

— Hachette aurait pu vous publier ?

— Mon Dieu, oui... Pourquoi ne vous avouerai-je pas qu'un soir, je suis parvenu à déposer furtivement mon manuscrit sur le bureau du patron ? Lorsqu'il a appris que cet ouvrage appartenait à un de ses employés, il n'a pas caché sa mauvaise

humeur. Il m'a grondé, paternellement certes, en me faisant entrevoir les difficultés et les misères de la profession littéraire ; mais enfin, il m'a grondé, et j'ai senti dans l'accent de ses reproches une menace.

— Et je m'aperçois que vous ne l'avez pas écouté ?

— Je ne pourrai pas. Il faut que j'écrive.

— S'il vous congédie ?

— Cela me paraît impossible, puisque j'accomplis scrupuleusement ma tâche d'employé.

— Bien. Vous savez mieux que moi... Je vais toujours lire votre manuscrit. Et dans quinze jours, je vous communiquerai sûrement mon appréciation.

— Alors, dans quinze jours...

Le soir même, j'entamais la lecture des *Contes à Ninon*. En effet, ils exhalaient dans leur ensemble un parfum de jeunesse, de grâce gentille ; certaines pages frémissaient d'un souffle d'épopée : l'imagination s'abandonnait partout, puissante, hardie et dramatique. J'y observai un don extraordinaire d'évocation, plus par les apparences que par l'âme des êtres et des choses, et le goût passionné de la vie. Lorsque, fidèle au rendez-vous, quinze jours après, Émile Zola se représenta, moins timide, à ma librairie, j'eus de la peine à dissimuler ma joie. Il la saisit sans doute frémissante en mon geste d'accueil. Car il s'assit devant ma

table avec une sorte d'aisance, et aussitôt il me demanda :

— Eh bien, monsieur Lacroix ?

— Eh bien, je vous ai lu... Oui. Puisque je l'avais promis...

M'amusant un peu de son impatience, je lui fis attendre ma réponse décisive.

— J'ai lu... Ainsi que vous me l'aviez annoncé, ma foi, c'est jeune, inexpérimenté. Cependant, l'intérêt ne languit pas. La fermeté, la clarté de votre style doit plaire aux lettrés ; la chaude tendresse de vos pages doit toucher le cœur des femmes.

— Alors, vous le publierez ?

— Eh bien, oui.

— Ah !... s'écria-t-il, en levant les bras au ciel.

Il rougit fortement de bonheur et d'orgueil. Puis, avec une effusion tout à coup éloquente, il se mit à me parler de son éducation, de ses tourments, de sa vie d'employé, de sa volonté ardente de se libérer de sa servitude. Je le regardais en silence, et j'étais heureux. Je lui répondis que son désir d'indépendance me paraissait réalisable et que si, selon nos espérances, son volume marchait bien, je ne l'abandonnerais pas. J'ajoutai :

— Vous êtes un inconnu. Je ne tirerai donc votre livre qu'à mille exemplaires : nous verrons ce que sur le marché il rendra. Je vous payerai dix pour cent par exemplaire vendu...

Il accepta, naturellement, toutes mes conditions.

Six mois après, les *Contes à Ninon* étaient mis en vente. Je remarquai alors, sous le calme d'Émile Zola, son sens aigu des choses pratiques. Il fit passer des notes dans les journaux amis ; il apporta lui-même dans les rédactions, au domicile des critiques, les exemplaires dédicacés. On parla un peu du volume, qui ne s'enleva pas comme une flamme, mais qui garda un élan continu. Chaque semaine, il venait régulièrement à la librairie en prendre des nouvelles. Nous en vendîmes sept cents. Ce n'était pas mal, pour un début. Il me proposa autre chose. Je lui déclarai que, maintenant, il faudrait publier un roman. Il m'apporta *Thérèse Raquin*. C'était un roman robuste, sombre, mais solidement charpenté, et qui brûlait d'une ferveur d'amour et de souffrance. Tiré à quinze cents exemplaires, il se vendit assez bien, et entraîna la vente du reste des *Contes*. Nous publiâmes ensuite les *Nouveaux Contes à Ninon*, et encore un autre roman. La vente s'accélérait. Alors, je proposai à Émile Zola ceci :

— Il y a en vous l'étoffe d'un écrivain à succès. Savez-vous ce que je vous conseille ?

— Non. Dites-le-moi sans ambages.

— Vous devriez entreprendre une série de romans, qui, se déroulant en une même atmosphère, comme une succession de fresques, développeraient

les gestes d'une période historique et d'une idée sociale. De cette façon, le public, s'il s'intéressait aux premières œuvres, vous suivrait logiquement dans tout le cours de votre trarail.

— Déjà, me répondit Zola, j'avais songé à une composition de cette importance. Mais un obstacle m'arrête pour sa réalisation qui exigera de longs efforts, un grand nombre d'études, une grande liberté d'opinion et d'allure.

— Préparez votre plan sans hâte, afin de ne pas en compromettre la bonne venue. Quand il sera prêt, apportez-le-moi. S'il m'agrée entièrement, je vous soumettrai à mon tour des propositions susceptibles de vous assurer une pleine indépendance.

— Bien. Au revoir.

Pendant un mois, il ne perdit pas son temps. Non seulement il prépara son plan d'une série d'ouvrages, chacun avec son intention et son drame particulier, mais encore il commença de se faufiler dans les journaux, de livrer bataille pour sés idées et pour... ses camarades. Rapidement, il devenait quelqu'un. Les libraires connaissaient son nom; le public lui-même discutait ce jeune auteur, qui le brusquait dans son apathie et heurtait ses goûts. Enfin, il m'apporta son plan des *Rougon-Macquart*. Lorsque je l'eus étudié suffisamment pour en saisir tous les éléments de succès, je mandai Zola chez moi, à ma librairie.

— Votre plan me convient, lui dis-je. Si vous prenez l'engagement de me livrer un volume par année, je vous offre les moyens de conquérir votre liberté. Je vous donnerai cinq cents francs par mois, aussi régulièrement qu'à un employé. Vous, de votre côté, vous m'accorderez la cession complète de vos seize volumes, et vous ne publierez rien en dehors de ma librairie. Est-ce que ça va ?

Il eut un sourire tranquille, et me tendant la main, il me répondit :

— Ça va.

Nous rédigeâmes le traité sur ces bases, et huit jours après, car j'avais voulu lui laisser le temps de la réflexion, nous échangeâmes nos signatures. Et voilà !...

Lacroix s'interrompit un moment, puis tout bas, sans nous regarder, il reprit :

— Vous savez ce qui advint bientôt. Je fus obligé de quitter ma librairie du boulevard Montmartre. Mon traité avec Zola, je le cédai à l'éditeur Georges Charpentier, ce lettré qui était aussi un homme de grand cœur. Le succès des *Rougon* dépassa tellement nos espérances que Charpentier fit ce que j'aurais fait moi-même : il déchira le traité, le jeta au feu, afin que l'auteur des *Rougon-Macquart*, qu'il vendait à plus de cent mille, reçût sa part légitime de bénéfices. Vous voyez, mes amis, qu'un éditeur, s'il se trompe souvent sur la des-

tinée de jeunes écrivains, est quelquefois récompensé d'avoir eu confiance...

Nous félicitâmes Lacroix de son courage et de sa perspicacité. Nous l'engageâmes, d'ailleurs en vain, à raconter dans un journal ce haut fait d'édition, ne fût-ce que pour rectifier la légende attribuant à Charpentier la générosité qu'il avait manifestée lui-même...

On nous appela pour le dîner. Nous restâmes longtemps à table, heureux de bavarder et de rire. Je fis remarquer à Lacroix que nous n'aurions guère le temps d'écouter la lecture de son *Faust*. Il ne voulut rien admettre de mes objections. Alors, nous montâmes à mon petit cabinet de travail. Dans la maison, les enfants, tout le monde se coucha. Il était déjà dix heures, et le dernier train pour Paris partait à minuit un quart. Lacroix s'installa bravement à ma table, déplia son vaste portefeuille, dans le rond de la lumière blonde de ma lampe à huile, et il nous dit :

— Je ne pourrai pas lire intégralement mon drame, qui démandera sur la scène trente-six heures de représentation. Il est composé moitié en prose, moitié en vers. J'ai ajouté quelques personnages. Marguerite, par exemple, a un frère ; Faust a une sœur. Il y a toute une foule... Bien !...

Et il commença énergiquement sa lecture. Nous avions la meilleure volonté, en fumant des cigarettes, de l'écouter jusqu'au bout. Il prodiguait

toute son habileté de lecteur, avec des intonations graves ou caressantes, des clignements d'yeux, des remuements de tête ou d'épaules, pour nous intéresser à l'élan de son drame. Hélas ! l'âme de ses héros ne nous touchait pas du tout. Pendant qu'à de courts intervalles les trains roulaient devant ma porte, dans le ravin de l'avenue. nous nous endormîmes sur nos chaises. Lacroix lisait toujours, sincère et passionné. Dans le feu de sa lecture, il frappa la table d'un coup de poing terrible ; et nous nous réveillâmes en sursaut, surpris de nous trouver là, dans la pénombre de mon cabinet, devant le père Lacroix qui, parmi les clartés de ma lampe, secouait sa barbe et sa crinière et de son poing furieux cognait mon cartable. Nous eûmes un moment d'hésitation. Il ignorait évidemment que des amis, ce soir, étaient contraints par politesse de subir le torrent de ses vers et de sa prose. L'un de nous, pourtant, tira sa montre de sa poche. Tout à coup, il tressaillit d'impatience dans son fauteuil, et sans faire attention à Lacroix qui débutait une tirade, il s'écria :

— Minuit ! Minuit !... Nous manquerons le dernier train !

Lacroix lisait toujours. Il nous fallut véritablement l'arracher au tourbillon de son drame.

— Ce n'est pas que je vous chasse, lui dis-je. Mais il est plus de minuit. Le dernier train...

— Eh bien, quoi ? bredouilla-t-il. Qu'est-ce que

ça peut me faire ! Nous prendrons une voiture.

Il avait réponse à tout. La réalité, aussi ennuyeuse qu'elle fût, ne le gênait jamais. Il consentit, néanmoins, à plier bagage. Vite, dans un coup de bourrasque, on chercha les parapluies et les pardessus. Et en avant vers la gare, pour manquer le dernier train !... Celui qui se consola le mieux d'aller à deux kilomètres, jusqu'au cours de Vincennes, fréter un fiacre, ce fut notre infatigable Lacroix qui ne cessa, tout le long du chemin, d'exposer ses grands projets de dramaturge.

*
* *

Un jour que j'avais reçu des mauvaises nouvelles de sa santé, je me rendis auprès de lui, rue Vernier. La bonne Mme Lacroix me confirma que le mal de son mari, l'emphysème, avait empiré. Jugez donc, il travaillait pendant le jour et pendant la nuit ; ses voisins s'étonnaient de cette maison bizarre, où la lumière ne s'éteignait jamais. Depuis longtemps, on reprochait à Lacroix de se calfeutrer dans les étroites pièces de son cinquième, remplies par la fumée de ses *ninas*. Le médecin finit par le convaincre de la nécessité impérieuse d'aller, au moins une heure par jour, se promener dans le bois de Boulogne, si proche. Quand je me présentai, en effet, chez lui, il était sorti.

— Vous devriez aller à sa rencontre, me dit

Mme Lacroix. Oh ! vous le trouverez au delà de la porte Champerret, tout de suite. Engagez-le à vous suivre dans le Bois : vous, peut-être, il vous écoutera.

Je descendis précipitamment. Après la porte Champerret, je reconnus de loin Albert Lacroix, sur un banc de l'avenue Bineau. Avec son pantalon à carreaux gris, sa redingote à longs pans, son lourd chapeau melon qui lui entrait jusqu'aux oreilles, il semblait un chemineau las, ennuyé de regarder au passage les charrettes et les voitures qui l'environnaient parfois d'un nuage de poussière. Dès qu'il m'aperçut, il se mit à tousser, parce que, dans sa joie, il avait voulu me dire bonjour. Bien entendu, il refusa toute escapade vers le Bois, alléguant qu'il avait déjà perdu trop de temps. Et il me fallut l'accompagner jusqu'à son cinquième.

Là, s'essayant dans un fauteuil, il trahit une émotion de découragement :

— Ça ne va pas. Mais il ne faut pas alarmer ma femme. Mes forces ne reviendront plus. Et moi qui aurais encore tant à faire ! Ah ! ma jeunesse, ma trop brève saison de hardiesse, où je m'en allais, sans le sou, trouver Victor Hugo à Guernesey !...

Je profitai aussitôt de l'aubaine. J'interrogeai :

— Comment avez-vous connu Victor Hugo ?

— C'est bien simple. Je n'avais pas d'argent, ou si peu, et je voulais faire fortune, en montant

une maison d'édition qui ne publierait que de belles œuvres. De Bruxelles, je soumis à l'illustre poète mon désir de publier, aux conditions fixées par lui, ses *Misérables*, dont tout le monde s'occupait depuis des années. J'étais pour lui un inconnu, personne ne me recommandait à sa bienveillance. Il me répondit franchement qu'il n'était engagé vis-à-vis d'aucun libraire, qu'il acceptait en principe ma proposition, mais qu'il préférait en discuter de vive voix que par correspondance. Il me conseillait donc de me rendre à Guernesey aussitôt que possible, et il m'offrait chez lui l'hospitalité.

J'exultais de bonheur, vous pensez bien. Sans retard, je partis. A Guernesey, quelle surprise fut la mienne de voir qu'à la maison de Victor Hugo personne ne m'attendait ! Avais-je exactement compris les intentions du maître ? En cas de malentendu, ne commettais-je pas une indiscrétion ?... C'était presque le soir. Dans le vestibule d'entrée, j'eus le loisir d'admirer des meubles étranges, des colonnes de bois, des bustes, fabriqués par Victor Hugo lui-même. Une servante m'introduisit enfin dans un salon qui, tout au fond d'un couloir, offrait quelque chose de solennel, d'un peu froid, triste : là encore, des meubles assez lourds, mais pittoresques, travaillés par la main robuste et imaginative du poète. Bientôt, il vint à moi avec la simplicité la plus touchante, et il m'invita douce-

ment à me croire chez lui comme chez moi.

Malgré tout, durant mon séjour, je ne me sentis pas à mon aise. D'abord, je constatai qu'une cordialité seulement correcte unissait bourgeoisement la famille, assez nombreuse. Dans le ménage, tout marchait, sous la surveillance et la responsabilité de Mme Hugo, avec une discipline rigoureuse. Les deux femmes, Mme Hugo et Mme Doucet, et cela était bien naturel, n'avaient pas l'air de s'affectionner beaucoup. A table, Victor Hugo ne parlait guère ; il régnait. Après chaque repas, il s'en allait à la cuisine manger deux ou trois petits morceaux de charbon, prétendant que ce dessert lui nettoyait merveilleusement l'estomac. Vous savez qu'il avait un appétit puissant et soutenu. Quelquefois, il pelait une orange, il la mettait dans sa bouche, et on ne la voyait plus. Vraiment, il était en toutes choses prodigieux de convoitises et de forces. Il ne posait pas ; il avait naturellement un maintien de noblesse.

Je n'osais aborder la question des *Misérables*, tant qu'il n'en soufflait mot. Pendant deux jours, il m'amena dans l'île avec une courtoisie gracieuse me promener ; et nous revenions chaque fois aux endroits les plus familiers à ses yeux, presque toujours sur le bord de l'Océan, qu'il contemplait avec une jouissance avide. Le matin du troisième jour, il me fit appeler chez lui, tout en haut de la maison, dans son vaste atelier

sonore, muré de blancs vitraux, d'où il avait sur les rochers et sur les verdures de l'île, ainsi que sur la mer, la vue la plus magnifique. Cette pièce était modestement meublée : un large divan en occupait un des côtés ; son lit se trouvait dans une sorte d'alcôve.

Il m'accueillit gravement, la main tendue, et d'une voix souveraine, il me dit :

— Asseyez-vous là. J'ai préparé des feuilles de papier timbré. Nous allons rédiger notre contrat. Si vous acceptez mes conditions, nous échangerons nos signatures ; si vous ne les acceptez pas, je n'aurai qu'à déchirer ces feuilles.

Docile, frémissant d'orgueil, je m'assis à une petite table, qu'il m'avait désignée du doigt. La tête penchée vers les feuilles blanches, j'attendis, non sans anxiété, les paroles solennelles qui constituaient pour moi une sentence. Notez que je ne possédais pas, comme éditeur, un centime ; mais j'étais sûr, une fois que je tiendrais dans ma poche la signature de Victor Hugo, de trouver facilement, n'importe où, les sommes nécessaires. Et dame !... La somme fut élevée. Victor Hugo me dicta d'une voix tranquille et ferme, en articulant chaque mot, ses conditions impériales. D'abord, je m'engageais à lui verser par acomptes, au fur et à mesure de la remise de son manuscrit, un million ; il m'imposait l'obligation de publier l'ouvrage en un nombre déterminé de volumes ;

il se réservait le droit d'en recouvrer la propriété après dix ans de publication par ma librairie ; il spécifiait également son droit d'en corriger les épreuves jusqu'à complète satisfaction de sa part. Et encore d'autres contraintes qu'il m'infligeait, que j'ai oubliées, ou qu'il est inutile de vous signaler.

J'accédais à toutes ses exigences. Du reste, il ne manquait pas de libraires solliciteurs ; il savait que j'avais besoin de lui. S'il consentait à traiter avec moi, c'est que mon courage et mon enthousiasme lui avaient plu. J'admirais, en mon âme de commerçant, combien il l'était plus que moi-même. Son génie se manifestait de toutes les manières. Il avait, en son expérience d'auteur, prévu tout, même les retards d'impression, d'envoi des épreuves, et le succès du livre qui pourrait supporter des éditions successives et différentes, chacune pleine de bénéfices certains.

Lorsque la rédaction du contrat fut achevée, il s'approcha de moi, me mit familièrement la main sur l'épaule, et de sa voix profonde me dit :

— Etes-vous content ?

Je n'osai lever la tête, dans la crainte de trahir l'inquiétude qui troublait un peu ma joie. M'efforçant alors de ne montrer qu'une émotion de gratitude mêlée de modestie, à laquelle je savais bien qu'il serait sensible, je répliquai :

— Je suis très content et très fier.

— A présent, cédez-moi votre siège une seconde.

Il me remplaça sur la cathèdre au dossier arrondi, choisit parmi ses plumes d'oie la plus neuve, et sans hâte, d'une main si belle dans sa vigueur et sa délicatesse, il traça son nom. Puis, il se leva :

— A vous, monsieur Lacroix !...

Lorsque à mon tour j'eus signé, il sécha lui-même sur le buvard les feuilles, les plia soigneusement, et me les remit :

— Serrez-les dans votre poche, me dit-il. Dès que je pourrai vous envoyer une partie de l'ouvrage, je vous en informerai.

— Permettez-moi de souhaiter que ce soit prochainement.

Il me répondit par un geste de discrétion, et m'amena vers l'un des vitraux, pour me montrer là-bas, dans la lumière du soleil, la mer calme et bleue. Il ne me parla plus des *Misérables*. Je redevins l'hôte, presque le bon camarade, dont le maître connaissait la sincérité et le dévouement. Il me tardait cependant de repartir pour Bruxelles, de me jeter dans l'élaboration de mon œuvre d'éditeur. Le lendemain, je m'embarquais pour le Havre. Il me souvient toujours que sur le pont du bateau, fouetté par un vent frais qui plaisait au feu de mon visage, je pressais de temps à autre mon trésor dans ma poche jalousement.

— Un trésor, en effet, qui provoqua votre fortune, n'est-ce pas ? lui dis-je.

— Oui, mon ami, j'ai gagné un million avec les *Misérables*. Seulement, je ne sais pas, ajouta M. Lacroix en souriant, si Victor Hugo apprit le chiffre miraculeux de mes bénéfices. Il me le fit payer. Car, quelques années après, il m'infligea *l'Homme qui rit*. Et, avec cet homme, j'ai perdu cinq cent mille francs. C'était un peu cher.

*
* *

Un matin que j'avais d'assez bonne heure achevé une course dans le quartier Péreire, je m'en fus rue Vernier surprendre papa Lacroix. Dans l'escalier, presque au cinquième, je rencontrai sa fille qui, fourmi toujours laborieuse, portait des vivres en son ménage. Elle redescendit une minute après, pour rejoindre sa mère dans une église, à une cérémonie d'enterrement qui devait les tenir jusque vers trois heures.

Je trouvai M. Lacroix à demi couché sur la grande table de la salle à manger, parmi des livres ouverts, livres d'histoire, d'archéologie, de philosophie et de voyages. Il était absorbé dans la préparation de son *Histoire universelle*, et si profondément qu'il ne m'avait pas entendu entrer. A má vue, il se mit à rire de plaisir, et me dit :

— Je suis seul aujourd'hui. Vous déjeunez avec moi.

— Non, merci. Ça vous dérangerait...

— Au contraire. J'ai besoin de bavarder. D'abord,

il faut que je fasse un peu de toilette ; ensuite, vous verrez .

Devant un miroir suspendu à un petit clou de la fenêtre, il essaya patiemment, et avec une maladresse infinie, de tailler, d'égaliser les bouquets rebelles de sa barbe rousse, et puis les touffes de ses cheveux sur le front, autour de ses oreilles, même sur la nuque, à tout hasard. Ce travail difficile dura pas mal de temps. Il soupirait de fatigue, tirait la langue, frappait brusquement des pieds, en signe de dépit et de douleur, quand la pointe des ciseaux entamait sa peau. Mais, comme il ne doutait de rien, il se déclara satisfait de son opération.

Ensuite, après une discussion interminable à propos des chances qu'il avait de caser son histoire chez tel ou tel éditeur, nous fîmes la popote. Pendant que je pelais des pommes de terre, il mit à griller dans une poêle à trous une bonne quantité de grains d'un café délicieux, qu'un ami lui expédiait tous les trois mois du Congo. Des œufs sur le plat, une côtelette de veau, un morceau de fromage. Nous déjeunâmes comme des rois. Lorsque, dans la fumée de ses petits *ninas*, il eut une fois de plus évoqué la belle saison de sa fortune et renouvelé qu'il ne regrettait rien des imprudences et des témérités d'une destinée qu'il avait vécue aussi noble et charmante qu'un rêve de poète, nous passâmes, tout à côté, dans son étroit

cabinet de travail, tapissé de livres, garni de chaises, d'escabeaux et de banquettes.

C'est là, au milieu de ses reliques de libraire, qu'il couchait, ainsi qu'un explorateur sous sa tente, ayant réduit les limites de son activité à quelques mètres carrés, d'où il ne sortait, malgré l'ordre des médecins, que très rarement. Debout, tandis que de temps à autre il remontait son large pantalon trop court, il me parla du splendide poème qu'il avait terminé cette nuit. Et avec l'exubérance qui lui était coutumière, semblant entre ses mains fluettes et froides balancer un précieux globe de cristal, il m'exposa l'intention innombrable de son œuvre : une œuvre en vingt-quatre chants, la célébration scientifique et héroïque de la destinée de la terre à travers l'espace, ainsi que sur la terre l'histoire de la destinée de l'homme depuis la première manifestation de son existence animale dans les sables des océans, parmi les bêtes, les plantes et les pierres.

Je crois qu'un moment papa Lacroix oublia ma présence, pour ne suivre dans sa vision des choses et des êtres que la vertu de ses strophes exprimant les mondes d'autrefois et ceux de son rêve. Il me paraissait, en l'ardeur tourbillonnante de son discours, grandir d'une manière étrange, en s'étirant sur la pointe des pieds, en levant les bras au ciel. Car il était de taille petite, maigre, dévoré par l'amour du travail ; il avait les cheveux et la barbe

roussâtres, à peine grisonnants, aussi longs que possible, et passablement en désordre, Sur l'arête aiguë de son nez fort s'agitait un lorgnon léger, par-dessus les verres duquel ses yeux regardaient, bleus et perçants, égarés dans la brume de sa pensée. Au milieu de sa conversation, il retentissait de soudains éclats de rire, comme un enfant ; parfois il me frappait l'épaule ou le bras de tapes assez dures.

Oui, cet homme d'affaires était un enfant. Bien des fois, il m'a répété qu'il ne regrettait rien de ses générosités maladroites, et qu'il serait prêt à recommencer la vie dans les mêmes conditions, avec la même fougue et les mêmes croyances. Un jour, ne s'avisa-t-il pas de fonder dans un paysage alors inconnu, aujourd'hui fameux, une station balnéaire, Saint-Énogat, où il voulut être à la fois le conducteur des ponts et chaussées, l'ingénieur et l'architecte ? Lorsqu'il eut dépensé toute sa fortune à forer des puits, à construire des chemins et à bâtir des villas, on l'obligea de déguerpir. Il n'avait pas su garder un humble toit, pour y abriter sa famille...

Donc, au milieu de son bavardage, tandis qu'il s'exaltait dans la démonstration de son poème, il eut besoin tout à coup de son mouchoir. Bien entendu, il ne le trouva ni dans ses poches, ni sur sa table, dans les fouillis de ses paperasses. Il essaya de le découvrir derrière le lit-cage qu'il repliait

dans un coin tous les matins ; puis, il s'efforça de pousser une caisse de bois blanc, qui résistait autant qu'un roc de granit.

— Ah ça ! lui dis-je, qu'y a-t-il là dedans ?

— Une fortune, mon ami !

— Vous devriez bien l'en faire sortir...

— Peut-être. L'heure n'est pas encore venue...

Et, se redressant pour reprendre haleine, il me fit une nouvelle confidence.

— Là dedans, soupçonnez-vous ce qu'il y a ?... Des manuscrits que j'ai achetés, voici une trentaine d'années, à des débutants dont les succès n'ont pas démenti mes prévisions. Il y a du Maupassant, du Richepin, du Mendès, du Rollinat, bien d'autres ..

Je demeurai abasourdi un moment, bien que les excentricités de Lacroix n'eussent plus dû m'étonner.

— Pourquoi ne les publiez-vous pas ? lui demandai-je. Est-ce que vous n'en avez pas le droit ?

— Si !... J'ai parfaitement et raisonnablement payé toutes ces œuvres. Mais j'attends encore...

Quoi ! Qu'est-ce qu'il attendait ? Je n'ai pu le savoir jamais. Le savait il lui même ?

— Hé ! mon ami, reprit-il guilleret, je m'amusais passionnément à observer chez les talents nouveaux les promesses de l'avenir. Je me faisais une gloire et un bonheur d'accueillir les débutants et de les assister de mon mieux. Ils me sa-

vaient d'un accès facile, et ils venaient tous timidement me demander un peu d'attention...

— Quel malheur que vous ne soyez plus libraire !...

— Ah ! mon ami, autre temps, autres mœurs...

Il éclata de son rire tumultueux, qui sonnait comme une cloche fêlée. Et pauvre, déjà vieillissant, il jouissait autant qu'autrefois, lorsqu'il était riche, de répandre chez ses jeunes amis de la joie.

CHAPITRE VII

A la Française. — Le Moulin de la Lande. — L'éditeur Alphonse Piaget. — Rue Brongniart, à Sèvres. — I. N. R. I. — Le bâton furieux. — La dédicace.

J'ai beaucoup aimé Léon Cladel. Il était du rude Quercy pierreux, si différent de mon Bas Languedoc que bénit le soleil et que la mer caresse. Malgré ses nombreuses années de Paris, il restait le méridional vif, franc, très susceptible. Quoique né à Montauban, ville rose qui s'étale nonchalamment au milieu des maïs, des vignes et des vergers, il appartenait plutôt aux campagnes un peu farouches qui avoisinent Cahors.

Il n'y a pas de pires haines, que les haines littéraires. Léon Cladel a eu beaucoup d'ennemis, et il détestait pas mal de gens. Le contraire eût été pour surprendre. Car il avait en toutes choses, n'importe où, son franc parler, une sensibilité un peu orgueilleuse, si ardente, que ses expressions dépassaient souvent la mesure. Cela prouvait d'autant mieux sa sincérité, et même en de certaines occasions, son courage, puisque ses emportements, spontanés, irraisonnés parfois, comme ceux d'un enfant très gâté et très bon, nuisaient à ses intérêts matériels. Quand on lui apprenait une injustice ou une ingrati-

tude, il frémissait de colère. Ce qu'il y avait de curieux chez ce romantique attardé, c'était le mélange de l'homme si passionné dans la vie de tous les jours et de l'écrivain si patient au labeur. Quelques-uns l'ont blâmé d'avoir dépensé tant d'efforts, tenaces, minutieux, dans la composition de ses romans et de ses nouvelles, dont les phrases, trop longues, à la vérité, fatigantes parfois, se développent presque toujours aussi souples et colorées que les pampres de la vigne s'enroulant autour des branches noueuses de l'olivier. Ces critiques sévères ont grandement tort. Ne devraient-ils pas, au contraire, déplorer chez de si nombreux auteurs l'excès inverse, la nonchalance de l'ouvrier littéraire devant son œuvre ? Il est bon que de temps à autre un artiste montre, par la ferveur qu'il apporte dans la pratique de son art, le respect, le zèle religieux, que l'amour de la beauté mérite. Dans tous les cas, gloire à celui qui, s'il n'a pas atteint la perfection, l'a désirée de toutes ses forces, l'a entrevue du meilleur de son intelligence !

Là-bas, dans mon Languedoc, je savais, comme tous les néophytes en littérature, la réputation d'acharné travailleur que Léon Cladel avait acquise depuis longtemps, et aussi la grâce généreuse qu'il accordait aux inconnus. Alors, un jour, je lui confessai dans une lettre, que je terminais un roman et que je me proposais de le présenter à un éditeur de Paris. Si Zola m'avait répondu par des exhor-

tations très sages, Cladel me répondit avec simplicité par la promesse de me soutenir dans mon hardi projet. Ah ! le brave homme ! Quelle joie il me procura ! Car je m'imaginai tout de suite que mon affaire d'édition était réalisée, ou presque.

En ce moment-là, une circonstance m'amena dans le Tarn-et-Garonne, puis tout à côté, dans le Quercy, où je séjournai trois mois. Trois mois d'été clair et paisible, dans le bourg de Montpezat-du-Quercy, d'où je rayonnais à mon gré parmi la région des Causses qu'ont chantée Cladel et Pouvillon. D'abord, à Montauban, je m'efforçai de situer exactement, dans le faubourg Bourbon, la maison natale de Cladel. Aucun des voisins ne put m'aider du moindre renseignement. Ils ignoraient tous, d'ailleurs, l'existence du « Monsieur qui s'occupait d'écrire ». Quelques vieux, ayant toujours vécu là comme des escargots dans leurs coquilles, se souvenaient à peine du père de ce « Monsieur », le bourrelier Pierre Cladel, qui depuis trente ans avait abandonné ses cuirs et ses colliers pour aller à la Française, au moulin de la Lande, moudre le blé des campagnes quercynoises.

Peut-être sur le Causse serai-je plus heureux dans mes recherches. Un beau jour, j'attelai un âne à une pauvre carriole, et me voilà parti. Dix-huit kilomètres à parcourir en cet attelage sans siège, sous un soleil de feu, au long d'une route chargée de poussière : il fallait aimer violemment la littérature pour

accepter un tel supplice. Le Causse, ce grand plateau de rocailles, çà et là hérissé de bosquets, n'est pas, comme on pourrait le croire, aussi uni qu'un bouclier. Non ! La route tombe brusquement dans des ravins, pour se redresser bien vite et rouler au milieu des champs de maïs et de topinambours. Enfin, je rencontre un village, Molière, qui se blottit au creux d'un entonnoir. Et, parti de Montpezat à deux heures de l'après-midi, je n'arrive à la Française qu'à sept heures du soir. J'étais moulu de fatigue, trempé de sueur. L'âne encore plus que moi. J'informe de mes intentions le patron de l'auberge.

— C'est le Moulin de Cladel que vous voulez dire ? me réplique-t-il. Oh ! Maître Pierre est mort depuis longtemps.

— Le moulin existe toujours, n'est-ce pas ? C'est le moulin que je veux voir.

— Il est bien tard. Six kilomètres à faire. Et puis, ce chaud vent d'autan ne me trompe pas. Nous allons avoir de l'orage... Demain, ça sera mieux pour vous...

Il fallut s'incliner. Donc, à demain... !

Pourtant, après avoir expédié un dîner sommaire, je me rendis au café. Au café, dans le moindre village, vous rencontrez toujours des savants. En effet, je vis là de beaux parleurs en bras de chemise, discourant à propos du garde-champêtre ; et celui qui menait la conversation

était un gaillard marchand de bestiaux, un de ces êtres mi-citadins mi-paysans qui passent à faire la fête dans les petites villes tout le temps que leur gousset est garni. Cet amphibie se vanta, seul, d'avoir connu un peu l'auteur du *Bouscassié*, tandis que tous les autres n'avaient connu que les parents de l'auteur. Même l'un raconta une histoire assez jolie, qu'il avouait avoir lue quelque part, dans un journal ou dans un almanach. Voici l'histoire :

Léon Cladel venait d'achever à Toulouse sa première année de droit. Il annonça brusquement à son père son désir d'aller à Paris. Le père, étonné d'une telle fantaisie, refusa d'ouvrir sa bourse. Mais la mère qui, selon la tradition, gâtait son unique héritier, lui enseigna que sa tante, mémé Rose, au moulin des Estournels, à Bruniquel, lui avancerait sans doute quelque argent, Léon, sans rien dire de ses intentions à son père, partit pour le bourg qui, du côté de Montauban, domine le pittoresque confluent de l'Aveyron et de la Vère. En effet, mémé Rose possédait quelques économies. Seulement, pour que son mari ne les découvrît pas, elle les avait confiées à un ami, également meunier, sur la rive opposée de l'Aveyron, Alors, notre Léon, muni de tous les renseignements nécessaires, s'en alla, dès la pointe du jour, sur le bord de la rivière : trois fois il frappa dans ses mains. Ainsi que mémé Rose le lui avait promis, le meunier parut bientôt sur la rive oppo-

sée, et sans retard, ayant détaché sa petite barque d'un anneau du moulin, il rama vers le neveu de mémé Rose, qu'il ne connaissait pas.

« — Qui t'envoie ? lui demanda-t-il. — Celle qui m'envoie est celle qui vous a donné. Elle vous prie de me remettre ses économies. — Ça va bien. » Le meunier repassa la rivière, puis, au bout de vingt minutes, il revint avec un petit sac qui contenait mille francs en écus de six francs, tous à l'effigie de Charles X. Une vraie fortune !... Le lendemain, Léon prenait la diligence pour Montauban, et deux jours après, il débarquait en gare d'Orléans, à Paris. »

On dirait un roman. Cladel, avant d'en écrire, en vivait de bien étranges, pleins d'émotion et de couleur. Si l'anecdote n'était pas véridique, qui donc avait pu l'imaginer ? Pas mes paysans de la Française, j'en suis sûr. Cladel, pour eux, c'était l'homme qui dans son moulin broyait tout le blé de cinq ou six lieues à la ronde et engraissait des oies. Dans leur mémoire, le souvenir du fils du meunier n'avait laissé aucune empreinte. Et pourtant, ne m'a-t-on pas raconté que le meunier, au moment de sa mort, demanda que le livre de Léon, *Le Bouscassié*, fût mis dans sa « caisse » ?

La campagne était noire comme un four, un vent violent poussait les nuages très bas, soulevant la poussière sur la route. Je m'étais à peine couché que l'orage éclata, sillonné d'éclairs, grondant de

coups de tonnerre. Dans les rues qui allaient en pente vers le ruisseau de l'Emboulas, l'eau se précipitait avec la fureur d'un torrent.

Quand je me levai, d'assez bonne heure, le ciel était paisible, souriant d'une lumière qui jetait des étincelles. La campagne exhalait une odeur exquise de vergers mûrs et de vignes, de fleurs et de prairies mouillées. Mais les bêtes n'iraient pas ce matin aux pâturages. Par les chemins encombrés d'une boue épaisse, personne ne consentit à me conduire vers l'Aveyron, au moulin de la Lande. Donc, je dus à Montpezat rentrer bredouille. Je fis savoir à Léon Cladel ma triste déconvenue. Sur un de ces légers feuillets de papier à lettres, dont il n'utilisait toujours que la moitié, il me répondit que l'indifférence de « ses » paysans ne l'étonnait pas. J'ai conservé ses lettres. Elles respirent si bien la franchise, la véritable modestie qui n'exclut pas la fierté, et aussi la joie de servir, par ses conseils et par son assistance, un cadet qui cependant ne pourra jamais le servir !

Et quelle écriture fine, nerveuse, une écriture d'artiste, aux amusantes arabesques ! « Envoyez-moi votre roman dès que vous l'aurez terminé », m'écrivait-il fréquemment. Je n'avais rien publié encore. Occupé que j'étais par d'autres besognes, pas littéraires du tout, je n'eus terminé mon roman que trois ans après mon voyage à La Française. Il s'appelait *Le Fruit défendu*. Je m'empressai de l'expédier à Léon Cladel. Il s'en alla

le présenter lui-même à l'éditeur Alphonse Piaget, lequel venait de succéder à Brunhoff, place des Vosges. Au bout de trois mois, Piaget me fit savoir qu'il publierait *Le Fruit défendu.*

Le jour de la mise en vente, je me trouvai à Paris. Le jour du miracle : un premier livre ! Les portes de la librairie s'ouvraient devant moi, si radieuses d'espérance. C'était en 1888, en été, un été printanier, mouillé par de courtes ondées qui rendaient le soleil plus étincelant et l'atmosphère assez fraîche... Bien entendu, dès mon arrivée à Paris, je cours chez Léon Cladel, que je n'avais jamais vu. C'est d'ailleurs un nouveau voyage, puisque Cladel demeure à Sèvres. Je m'embarque l'après-midi sur le bateau du Pont-Royal et je débarque au pont de la Manufacture. Selon les indications qui m'avaient été données, je grimpe la côte pavée de Sèvres, et je demande aux passants la rue Brongniard. Il me semblait que tous les Sévriens, honorés du séjour de Léon Cladel, auraient dû connaître son domicile. Mais j'eus quelque peine à recevoir la bonne direction. Enfin, me voilà grimpant de nouveau un chemin tranquille, au bas duquel, sur la gauche, se creuse un ravin profond, occupé par des jardins. Je longe l'ancienne manufacture, où aujourd'hui est installée l'école normale supérieure des jeunes filles, et au delà d'un large coude de sa muraille, je rencontre la rue Brongniard. Je monte jusqu'au n° 9. Dans un mur

de soutènement, orné de menues herbes éparses, j'avise la porte étroite, au seuil usé, et ce n'est pas sans trembler beaucoup que je tire le long cordon de fer. Mais personne ne vient à mon appel. Je patiente plusieurs minutes. Est-ce que le cordon ne fonctionne pas bien ? Je resonne une deuxième, une troisième fois.

Ah! bah! Rien ne bouge. Il me semble alors, dans ma timidité absurde, qu'on ne veut pas me recevoir. Cependant, la porte est entr'ouverte. Je glisse un regard et j'aperçois une sorte de puits. Mais à droite s'élève un escalier aux marches très fatiguées.

Ma foi, je me serais peut être sauvé, si le hasard, qui certains jours fait bien les choses, ne m'eût aidé à l'improviste. Un monsieur, grand, fort, une belle figure qui souriait d'intelligence et de bonté (c'était le célèbre graveur Bracquemond ; il habitait là, non loin de Cladel), descendait lentement la rue, sur le trottoir où je me tenais coi. Tout de suite, parbleu ! il remarqua mon embarras, et il me dit en riant :

— Eh bien, jeune homme, vous avez sonné ?

— Oui, monsieur.

— Et vous attendez qu'on vous réponde ?... Mais c'est inutile. Vous attendriez là très longtemps. Entrez donc, sans crainte.

— Merci, monsieur, merci !...

Et je gravis l'escalier fatigué. Me voilà dans une cour, ou plutôt sur une terrasse, plantée,

s'il me souvient exactement, de deux ou trois saules assez agréables. Du lierre recouvrait à demi les murs des maisons voisines ainsi que la façade de la maison de Cladel, d'où l'on pouvait à son aise admirer la plaine immense de Paris. Cette maison à deux étages, un peu ancienne, me plut beaucoup, parce qu'elle n'avait rien de l'élégance prétentieuse et niaise des pavillons de la banlieue. C'était un logis de bons bourgeois vivant à la campagne avec des cœurs de campagnards. Je gravis les marches d'un perron. Et me voilà dans le couloir d'entrée.

Un chien très doux vient à moi. Presque aussitôt une bonne m'introduit, sur la gauche, dans la salle à manger, et me prie d'attendre un moment. J'ai le loisir d'observer, par deux portes-fenêtres, derrière la maison, un jardin vraiment rustique, en assez rude escalade, et dont les gradins portent de petits arbres, au pied desquels des poules picorent... Enfin, le maître arrive : une taille assez haute, maigre, un long visage de Christ, aux longs cheveux et à la barbe grisonnant déjà. Je trouve, dessiné par Paul Arène, un portrait assez juste de Léon Cladel :« Vous le connaîtriez rien qu'à le rencontrer marchant un peu courbé, comme un paysan, à travers les rues de Paris, avec son œil gris clair, candide et obstiné, son bon sourire bridé parfois d'amertune, ses cheveux tout embrouillés et bouclés comme des vrilles de vigne vierge, et sa barbe qui descend par deux pointes fauves sur

son gilet invariablement évasé en deux vastes revers et tels que les portait Robespierre. » Ajoutez le pantalon retenu par une ceinture rouge.

Dès que j'entendis son pas, je m'élançai vers la porte. Il m'apparut tout à coup, dans un frémissement de joie, qui me troubla davantage. La tendresse la plus émouvante était dans ses yeux, sur ses lèvres, dans ses mains longues et fines qu'il me tendit paternellement. Nous nous assîmes sur des chaises, de modestes chaises, pareilles, j'en suis sûr, à celle du Moulin de la Lande ; et le maître, comme ayant connu, et de longue date, les miens, me demanda de leurs nouvelles. Puis :

— Eh bien ! le livre est prêt. Vous devez être content.

— Oui, Et je sais à qui je le dois.

— Ne parlons pas de ça. L'éditeur Piaget est un honnête homme. Il vendra votre livre, et il ne vous cachera rien de la vente.

Tout en causant, Cladel fouillait dans la poche de son veston, en retirait une pincée de tabac, et sans trop d'habileté, bien qu'il fumât beaucoup, il roula une cigarette. Brusquement il me frappa le bras et me dit :

— Allons faire un tour. Voulez-vous ?

— Certes !

— Je vous montrerai le pays.

Les chiens, qui s'étaient couchés à ses pieds, se levèrent en même temps que nous. Cladel se cou-

vrit les épaules d'une pèlerine ; il prit un gros bâton en guise de canne. Et nous partîmes. Cladel marchait un peu courbé, d'un pas lent, museur. Il avait le teint chaud, mordoré, le teint de châtaigne à peine mûre, qui est assez fréquent dans le peuple de chez nous, où les Sarrasins sont restés, et très puissants, pendant des siècles. A petits pas de promenade, nous descendîmes devant la maison un terrain vague, qui est aujourd'hui souillé par des pavillons bourgeois ; nous longeâmes une courte rue, et au delà de la grande route de Versailles, nous entrâmes par une porte en pierre dans le parc de Saint-Cloud. Le temps était doux, l'après-midi charmante d'un soleil qui jouait parmi le feuillage des grands arbres. Cladel parlait sans cesse, d'une voix tantôt sourde, tantôt stridente, avec une éloquence qui souvent ne manquait pas d'âpreté. Dès le premier instant, je l'aimai, pour la violence de ses sentiments, et pour le souci qu'il avait uniquement de sa dignité. Pendant qu'il me parlait, il me pressait le bras, et parfois, en un brusque sursaut de passion, et comme pour mieux scander sa phrase, il m'agrippait de ses longs doigts, me rapprochait de lui par saccades, lorsque, par exemple, il me racontait quelque histoire d'un bon camarade qui, à l'occasion, ne l'épargnait pas non plus, ou lorsqu'il me montrait la stupidité d'un directeur de journal, surtout d'un journal littéraire, plein de mépris pour la littérature.

Puis, il m'exposa le sujet du roman qu'il était alors en train d'écrire. Une œuvre très hardie, qu'il devait seul avoir le courage de publier. Elle s'inspirait des doctrines socialistes et évoluait dans les limites de la Commune, dont nous sentions encore à cette époque les sanglantes lueurs. Je crois bien qu'à la fin du roman son héros était crucifié, et que sur le sommet de la croix étaient tracées ces quatres lettres I. N. R. I. qui formaient le titre, et dont je ne me rappelle pas la signification symbolique. Ce roman n'a jamais paru. Un journal, un libraire, ont-ils hésité devant les dangers possibles de la publication ? Je le crains. Et c'est dommage. Nous aurions eu là une œuvre forte, très originale, trempée de la ferveur quasi religieuse d'un écrivain qui n'exécrait la laideur des choses et des âmes que pour mieux aimer son idéal de beauté.

Pendant qu'il discourait ainsi, l'un des chiens s'échappa. Dés qu'il s'aperçut de son absence, il s'arrêta net, dans un frémissement de surprise et de chagrin. D'abord, d'une façon amicale, très patiente, il siffla la bonne bête, l'appela par son nom. Bientôt, comme elle ne reparaissait pas, il perdit patience, piétinant le sol, frappant les haies de son bâton, maugréant des jurements diaboliques. Tout à coup, la bête reparut d'un bond. Ce furent des caresses folles. Cladel riait comme un enfant, tandis que le chien, qui avait dû joyeusement

galoper dans une mare, lui sautait dessus et lui léchait les mains... J'accompagnai Léon Cladel jusqu'à sa porte, rue Brongniart, et je lui promis, vous le pensez bien, de revenir chez lui.

Le lendemain, je me présentai à la librairie Piaget, au premier d'une de ces belles maisons en briques rouges, qui composent le cadre à la fois si élégant et si noble de la Place des Vosges. Les divers services de la librairie occupaient une salle immense, éclairée par deux fenêtres. L'éditeur, Piaget, ne se montra pas. Son secrétaire, un Belge, Genonceaux, m'apporta sur le bout d'une table les exemplaires à dédicacer : le service de presse, l'un des rites sacrés de la mise en vente d'un volume. Encore une émotion pour le novice que j'étais. Mon premier exemplaire, je l'adressai naturellement à Léon Cladel ; je le mis de côté précieusement, et je dis à Genonceaux :

— Comme il m'est impossible d'aller à Sèvres ces deux ou trois jours, vous m'obligerez beaucoup d'envoyer cet exemplaire par la poste à Léon Cladel, ce matin même.

— Entendu, me répondit le secrétaire de Piaget. Ce sera fait. Ne vous inquiétez pas.

La conscience tranquille, je ne pensai plus à cet exemplaire, et je continuai ma fastidieuse besogne. Quand tout fut bâclé, Genonceaux m'adressa des compliments, d'ailleurs bien inutiles, à propos de mon ouvrage ; il m'assura que la vente serait bonne : et

puis, brusquement, à ma grande stupéfaction, il me proposa d'aller chez le marchand de vin « prendre un verre ». Allons, me dis-je, c'est drôle !... Mais, puisque nous sommes dans Paris, il faut se conformer à ses usages. Et je me résignai à suivre cet homme considérable, de l'autre côté de la rue, dans une vieille boutique malodorante qui plongeait, sous le niveau du sol, parmi l'ombre d'une galerie à voûte basse, qu'on appelle à Montauban un « couvert ». Pourquoi ne pas avouer que j'étais content, fier, d'être admis si vite dans la familiarité de ce monsieur si gentil, souverain maître, en somme, du sort de mon volume ?

Les jours suivants, je m'en allai porter moi-même dans les journaux et les revues mes exemplaires dédicacés. Quelle corvée, Seigneur ! les exemplaires sont-ils jamais arrivés jusqu'à leurs destinataires ? Je n'en ai rien su.

Trois jours après, à la veille de mon retour en ma province lointaine, je partis pour Sèvres, afin de présenter mes adieux à Cladel... Ah ! quelle scène ! Je m'en souviendrai toujours. C'était l'après-midi, la maison reposait dans un doux silence.

A présent, j'en connaissais les habitudes : certes, on n'y faisait point d'embarras. Cependant, au moment de franchir le seuil, je craignais de paraître indiscret. Tant pis ! Je monte. Dans la cuisine, personne. Toutes les portes sont ouvertes. Au fond de la salle à manger, près de la porte-fenêtre égale-

ment ouverte, par où des poules entrent et sortent librement, Léon Cladel, courbant le dos, se chauffait à un feu de coke. En effet, il faisait un temps de brume, un lourd vent d'Ouest qui soufflait de la pluie.

Cladel m'avait certainement entendu. Or, il restait immobile, fumant sa cigarette, regardant ses gros chiens couchés à ses pieds. Je saluai d'une voix timide :

— Bonjour, maître... Bonjour !

Pas de réponse. Je touchais maintenant la grande table, où la famille nombreuse prenait ses repas.

Mais devant le mutisme, l'immobilité de Cladel, je n'osais plus avancer. Je réitérai :

— Bonjour, maître. Bonjour !

Même silence. Ah ! ça, est-ce que Cladel ne reconnaissait pas ma voix ? Est-ce qu'il sommeillait ?... Je m'avançai de nouveau, à peine, lorsque soudain il frappa le parquet d'un terrible coup de son bâton, s'agita sur sa chaise, et sans se détourner, gronda comme un tonnerre :

— Que venez-vous faire ici ?

La maison eût menacé de s'écrouler sur ma tête, que je n'aurais pas été plus effrayé. Je n'eus la force ni d'avancer ni de parler.

— Que venez-vous faire ici ? répéta-t-il.

Et sa voix montait, formidable, par toute la maison qui me sembla vide... Pourtant, une idée consolante me vint, un léger espoir. Peut-être me

prenait-il pour un autre? Alors, tout bas, en tremblant, j'insinuai de ma meilleure grâce :

— C'est moi, cher maître... Beaume...

Pas de réponse.

— C'est moi, Beaume...

— Eh bien, quoi ! maugréa la voix brutale, qui me repoussait toujours.

Cladel, en tisonnant les braises du coke dans la grille, fit mine de se retourner vers moi. Et maintenant, comme si j'eusse eu à me reprocher quelque faute, je redoutai qu'il ne me regardât. Cependant, quoi ! J'avais la conscience de n'avoir fauté en rien, et alors, dans un de ces élans de témérité qui me soulèvent quelquefois, je m'avançai tout près de Cladel, et je lui tendis la main :

— Cher maître...

— Non ! Non...! cria-t-il.

Et hochant son maigre visage aux petits yeux qui étincelaient de colère, il me toisa longuement, avec une sorte de mépris.

— Mais qu'ai-je donc fait ? demandai-je.

— Ce que vous avez fait ?... Ah !...

D'un bond il se dressa, et levant son bâton, comme un pâtre qui s'apprête à corriger une bête indocile, il se mit à crier, pendant que je me réfugiai de l'autre côté de la table.

— Vous êtes tous comme ça, les jeunes !... Tous des ingrats !...

— Moi !...

— Oui, vous !...

— Je ne comprends pas...

— Vous flattez les maîtres. Et quand ils vous ont rendu les services que vous avez implorés, vous les oubliez avec empressement.

— Mon cher maître, je...

— Foutez-moi la paix !...

Il brandissait toujours son bâton. J'avais de la peine à me dérober, de l'autre côté de la table, faisant un pas en sens contraire, dès qu'il en esquissait un vers moi. Et j'étais bien résolu à ne pas rompre avec cet homme excellent, parce que je l'aimais de tout mon cœur, et parce que je n'admettais pas qu'il me crût coupable de n'importe quelle ingratitude. Enfin, derrière moi, je sentis la présence charitable d'une personne qui venait, non sans ménagement, à mon secours. C'était Judith, l'aînée des enfants de Cladel, l'un des meilleurs écrivains d'aujourd'hui. Elle était grande et forte, belle de l'éclat de ses dix-huit ans. Ayant pitié de mon émotion et de ma faiblesse, elle s'adressa tendrement à son père :

— Voyons, papa, tu penses bien qu'il est impossible que M. Beaume ait voulu te fâcher... Dis-lui au moins ce que tu lui reproches...

— Il le sait !...

— Mais non. Je ne crois pas du moins...

— Je ne sais rien, fis-je.

— Et puis, ajouta-t-elle, permets-lui de s'expliquer...

Cladel, dans un dernier frémissement d'impatience, laissa retomber son bâton... Il me regarda dans les yeux, secoua ses épaules, comme pour se débarrasser tout à fait de sa fureur.

— Prenez donc une chaise, me dit-il.

Nous nous assîmes devant le feu. Il roula une cigarette, et me pressant ensuite une main avec chaleur, il repartit :

— Le volume ! Je ne l'ai pas. J'aurais dû être le premier à le recevoir.

— Je l'ai dans ma poche...

— Ah ! c'est trop fort !...

— Ecoutez-moi une seconde. Le matin de la mise en vente, j'avais prié Genonceaux...

— Non ! Vous auriez dû me l'envoyer par la poste vous-même. On ne se fie pas à ces gens-là... Ce sont de grands prometteurs, et voilà tout... Enfin, voyons ce volume...

Il prit de sa main délicate le volume, et en artiste expérimenté de la librairie, il le feuilleta, très attentif au relief du titre, à l'arrangement des têtes et des fins de chapitre, au numérotage des pages, à la clarté difficile des blancs. Un long moment il garda ouverte la première page, où j'avais mis simplement comme dédicace ces mots : *A Léon Cladel*. Il me dit, avec une vanité enfantine :

— A Léon Cladel, c'est bien mince. Pourquoi

ne m'avez-vous pas consulté ?... Il fallait ajouter quelque chose. Par exemple : *Le poète des Champs, Le maître écrivain...*

— J'ai pensé, au contraire, que le nom de Léon Cladel se suffisait à lui-même...

— Enfin, tant pis ! .. Ça va bien... Alors, vous quittez Paris ?

— Ce soir.

— Diable ! Vous n'êtes pas encombrant...

Sa bonté paternelle lui était revenue tout à fait. Il m'interrogea sur les conditions de mon existence en province. Et il souriait chaque fois qu'il voyait passer en moi l'émotion heureuse de mon pays et de mon jeune foyer. Bientôt, je me séparai de lui, heureux, fier des tendresses qu'il me prodiguait, sans doute afin de dissiper le souvenir de ses fureurs de tout à l'heure.

CHAPITRE VIII

François Coppée. — Ferdinand Fabre et l'Académie Hector Malot. — Émile Zola chez lui.

J'avais publié un roman, l'un des premiers, que je ne croyais pas trop mauvais, et j'en envoyai un exemplaire à François Coppée, ainsi qu'à Alphonse Daudet et à quelques autres de mes aînés, parmi lesquels Huysmans, dont je reproduirai un jour la très curieuse lettre de félicitations. François Coppée ne tarda guère à me répondre par des appréciations certes flatteuses, et en m'engageant à aller un dimanche le voir.

Je ne me fis pas prier deux fois, vous le pensez bien. Le plus proche dimanche, dans la matinée, je m'en fus rue Oudinot. Là, il me semble que tout le monde le sait, Coppée habitait une maison de curé, deux pavillons joints ensemble, au fond d'une cour paisible, sous un grand morceau de ciel égayé de verdures.

Je sonnai à la porte de droite, près de la cuisine, étroite et longue, où l'on voyait, par les carreaux à demi voilés de rideaux rouges, évoluer la servante. Celle-ci abandonna aussitôt ses casseroles, et doucement elle vint m'ouvrir. Sans me

demander seulement qui j'étais, ni ce que je désirais, elle me conduisit sur la gauche, par une pièce sommairement meublée qui était la salle à manger, au cabinet de travail dont la porte était ouverte. Je reconnus tout de suite, sans l'avoir entendue jamais, la voix gamine, railleuse, du maître.

Il vint à moi chaleureusement, et comme il sentit ma confusion extrême, il fut tout empressé d'attentions et de bontés. Tout auprès de la cheminée il s'était assis, moi en face de lui ; il me scrutait de ses yeux doux, si brillants, couleur d'or ; il m'excitait par sympathie, afin de bien me connaître sans doute, à lui parler de ma province, de ma petite famille, de mes projets. Ah ! le brave homme ! le cœur sans fiel et sans nuage ! Je frissonne encore de la même joie neuve et pure, quand je songe à la radieuse matinée de ce dimanche si lointain. On n'entendait rien du paysage d'alentour, rien que la voix étouffée des cloches qui parfois sonnaient la messe.

Dans ce cabinet, point spacieux, des familiers étaient assis, sur le divan, sur des chaises. Auprès de la petite table de travail, à la lueur blanche de la porte-fenêtre, d'où l'on voyait se répandre un assez vaste et long jardin, le prince Karageorgevitch, si simplement vêtu, si mélancolique, toujours perdu dans un rêve, caressait sur ses genoux tantôt un chat tantôt un autre. Des chats de gout-

tière, qui n'étaient pas jolis, je vous assure, et qui s'étant égarés de jardin en jardin, de toit en toit, avaient reçu du poète l'hospitalité la plus charitable.

Coppée ne s'asseyait jamais, ou peut-être une minute, le temps de cueillir une cigarette sur sa table et de l'allumer. Il se tenait plus volontiers devant la cheminée, et toujours en mouvement, les mains au dos, il bavardait avec une verve intarissable à propos des choses et des hommes, surtout des hommes qu'il savait sans méchanceté caricaturer d'un trait rapide, et par l'imitation du geste et de la voix. S'il riait de tout, c'était par espièglerie de grand enfant gâté, scepticisme de philosophe parisien qui ne s'étonne plus de l'invraisemblance dans la fortune ou la misère des camarades de son âge.

Coppée était trop franc de sentiment et d'allure pour s'inquiéter de faire de l'éloquence et de solenniser, comme certains maîtres, en vue de la postérité. Il ne cherchait pas ses mots, et les mots lui venaient, hardis et pittoresques, trempés des couleurs de la rue, même du trottoir, ou parfumés de bonne grâce, de tendresse très jeune. Personne n'était plus facilement ému que ce Parisien, soit qu'il prônât une belle œuvre qu'il avait eu la joie de découvrir, soit qu'on lui confiât l'injuste détresse d'un confrère. Quand la vision du malheur de son prochain le frappait, son visage très brun, entièrement rasé, qui tout à l'heure se creusait de

rides en une grimace de vrai clown hilare, se crispait soudain de douleur, puis se figeait dans un calme méditatif, où ses yeux mettaient une lumière profonde et mouillée. Il était bon d'instinct. Il avait besoin de concevoir le bien et de l'exercer, sans garder cependant aucune illusion sur la bonté des hommes.

Le premier mot qu'il me dit, et si brusquement, dans un éclat de rire, fut celui-ci :

— Vous avez été *cladélisé*, vous ?

— En effet, lui répondis-je. J'aime beaucoup Léon Cladel.

— Moi aussi... quoiqu'il ne soit pas toujours commode !

— Mais si loyal, si ardent au labeur littéraire !

— Je le reconnais. Il donne un bel exemple de conscience, qui se perd tous les jours davantage chez les artistes de la plume.

Coppée me parla de mon livre. Puis, d'un ton sérieux, il ajouta des conseils dont je ne saisis que plus tard, trop tard, la valeur suprême :

— Pourtant, voyez-vous, il ne faut pas trop écrire pour soi-même, en poète. Il faut que vous songiez à la *matérielle*, et la *matérielle* est dure à gagner dans les lettres. Rompez bravement avec ces théories de l'art pour l'art, souvenez-vous que vous écrivez pour le public. Si vous voulez vous l'attacher, racontez-lui des histoires, comme à un enfant. Charpentez solidement votre drame, corsez

vos intrigues. Il n'a pas le temps de s'intéresser à nos rêves...

Coppée, tout en parlant, m'offrit une cigarette. Moi, je tremblais d'émotion, je ne savais que lui répondre. Enfin, je me hâtai de partir, mais plus riche de force et d'espérance.

Bientôt je revins chez lui. Ce dimanche-là, il y avait René-Marc-Ferry, le bon lorrain de Lunéville, si délicat de tendresse et d'intelligence, et roux, si roux, presque rouge, l'image de la santé exubérante et calme. (Il devait cependant mourir jeune, brusquement frappé au milieu de la nuit, tandis qu'il travaillait.) Le ciel sans tache était très doux. C'est pourquoi peut-être ce dimanche de printemps avait appelé vers les verdures neuves de la campagne beaucoup de Parisiens enchaînés durant la semaine, employés ou fonctionnaires que tourmente le démon de la poésie. Et aucun ne vint rue Oudinot.

François Coppée, tenté, lui aussi, par le charme souriant du soleil, nous dit soudain :

— Voulez-vous que nous fassions un tour au grand air ?

A ma grande surprise, il ouvrit aussitôt la porte-fenêtre, et par un petit escalier un peu délabré nous descendîmes dans un vaste jardin d'une bienfaisante fraîcheur.

— Oui, nous dit-il. Ce jardin est à moi. Je n'y vois jamais personne, que de loin en loin un jardinier, qui d'ailleurs ne lui fait pas beaucoup de

mal. M. Denys Cochin le met complètement à ma disposition, et je ne manque pas, à peu près tous les jours, de lui demander quelque repos, une illusion d'indépendance rustique.

Nous nous premenâmes pendant une demi-heure dans la large allée qui tourne autour d'une haie de buis et de fusains. Coppée ne paraissait guère en verve. Parfois même il s'abandonnait à des silences imprégnés d'une étrange mélancolie. Pourtant, afin de dissiper son humeur chagrine, il provoquait comme par secousses la conversation à propos de tel ou tel littérateur dont il raillait aimablement les travers.

Nous venions de respirer des roses, éclatantes de fraîcheur au bout de leurs tiges, Coppée nous avait vanté la générosité inépuisable de M. Cochin, lorsque tout à coup il se planta devant nous, et les bras croisés, il nous demanda, mi-sérieux, mi-espiègle :

— A présent, que nous avons médit des absents à notre aise, racontez-moi un peu ce qu'on dit de moi ?

Nous baissâmes la tête, et très troublés par l'étrange inquiétude de notre cher et glorieux aîné, nous dissimulâmes notre embarras dans un éclat de rire.

— Allons ! fit-il gaiement, en haussant les épaules et en mettant ses mains dans les poches de son veston. Vous n'osez pas me répondre ? Et

pourquoi avez-vous peur ?... Si vous croyez qu'à mon âge la critique ait encore quelque prise sur mon épiderme ! J'ai une peau d'éléphant que les balles n'entament plus.

Il nous entraîna d'une allure rapide, et tantôt épiant Ferry tantôt moi-même, il ajouta :

— Oui, je suis un poète de deux sous, un épicier-poète ! Je ne vaux pas grand'chose, puisque je me mets à la portée de la foule... *Aurea mediocritas*, pas vrai ? C'est toujours la même chose. Sus au succès !... Ah ! ces jeunes !... Ils arrivent ici caressants comme des agneaux, humbles comme des pèlerins de la Mecque. Et puis, quand ils sont dehors, il leur pousse des dents de loup. Et s'il pouvaient me dévorer !...

Ferry essaya de protester ; moi aussi, naturellement. Mais Coppée continua son discours, qui m'émouvait au delà de toute expression :

— Ne dites pas non !... Je comprends tout ça, cette impatience qui rend injustes et jaloux. C'est humain... Les jeunes ont de l'appétit, voilà tout... Tenez, je parie que vous souffrez plus que moi de leur méchanceté !... Moi je reste calme. Et savez-vous pourquoi ? C'est que je ne compte sur la gratitude de personne.

— Oh ! oh ! Maître ! Je n'oserais plus venir chez vous, si vous supposiez qu'il m'est possible de perdre le sentiment de vos bienfaits !

— Bon ! Bon !... Vous autres ! Quelques-uns !...

D'abord, vous êtes toujours de la province, Ferry ; vous aussi, Beaume. Enfin ! Il faut se résigner aux injures, comme à la pluie.

Et tout frémissant de son indignation d'honnête homme, bafoué par des ingrats, il retira de sa poche son paquet de cigarettes. Quoique âgé, il avait encore une âme très sensible d'enfant, qui jamais n'aurait connu l'orgueil. La veille sans doute, dans une de ces petites revues sans lendemain, dont les apôtres prétendent bouleverser les règles de l'art, comme les révolutionnaires prétendent bouleverser la société par des théories qu'ils croient nouvelles, Coppée avait dû lire quelque éreintement de son œuvre, pourtant si fraîche et si sincère ; et l'homme autant que l'artiste avait trop d'intelligence et de loyauté pour ne pas souffrir d'une injustice.

Avant midi, Ferry prit congé. Je restai pour déjeuner. Alors, espiègle de nouveau, Coppée me demanda :

— Dites, Beaume. A qui trouvez-vous que Ferry ressemble ?

— Ma foi, je ne sais pas.

— Si. Dites quelque chose... A un boutiquier ? A un chef de bureau ? Non. Eh bien, je trouve qu'il ressemble à un garde national suisse. Oui, c'est ça !...

Et il se mit à rire comme un enfant. Dans la salle à manger, modestement décorée, on déjeuna sans façon, près de la fenêtre donnant sur le jar-

din. Coppée se levait souvent de table, soit pour répondre à quelque visiteur, soit pour aller tout à côté, dans le cabinet de travail, faire je ne sais quoi, Cette heure fut très douce, intime. Je me croyais presque chez moi, je veux dire dans ma vieille maison de province. Et même encore chez moi nous entendions le bruit de la rue, tandis qu'ici, en plein Paris, on n'entendait que le pépiement des oiseaux dans le jardin. La sœur de Coppée ne parlait pas beaucoup, souriante pourtant, pas du tout préoccupée de plaire à son hôte. Elle ne s'intéressait qu'à son frère, qu'elle regardait à chaque instant, en face d'elle, avec une tendresse jalouse, une méfiance qu'il ne prononcât une parole de trop.

Mais Coppée, avec sa bonne humeur familière, bavardait toujours. Je surpris un moment chez lui, et pour l'aimer peut-être davantage, un regret de n'avoir pas fondé une famille, le chagrin très doux du vieux célibataire qui a peur de se trouver brusquement seul dans la vie. Sa bonté devenait plus fine, etsentant en moi l'inquiétude du jeune homme de lettres qui, par dignité, n'avoue pas franchement le souci de ses charges, il m'offrit l'appui de son influence auprès de certains journaux. Puis, à brûle-pourpoint, il me demanda :

— Alors, à Vincennes, vous devez être le voisin de Ferdinand Fabre ?

— Oui, maître.

— Vous le voyez souvent ?

— Assez souvent.

— Quel rude écrivain, et de chaude couleur, si personnelle !... Vous êtes du même pays ?

— Tout à fait. Ou plutôt, il est de la montagne. je suis de la plaine.

— Oui, il est de cette Cévenne dont il nous parle toujours. Il a mangé beaucoup de châtaignes, ça se voit.

— Et voilà encore Coppée en train de rire, les yeux bridés, malicieux, tout content d'avoir fait une niche à un plus vieux que lui.

— Ah ! reprit-il, ce pauvre Fabre voudrait bien être de l'Académie. Je doute qu'il y arrive jamais... Il y a trop du prêtre chez lui, un prêtre qui a de la rancune, à son insu, et ce qui d'ailleurs fait une partie de sa force extraordinaire. C'est un inquiet, je crois.

— Non, pas du tout. Je l'ai toujours vu calme, indifférent aux succès vulgaires.

— Je ne dis pas. Après tout, c'est un homme qui a du caractère, et cela est très rare dans tous les milieux. Mais il passe son temps, paraît-il, à promener ses livres d'une librairie à l'autre.

— Dans tous les cas, avec son talent, qui est très grand, et qui ne fléchit jamais, Ferdinand Fabre devrait légitimement gagner au moins la moitié de l'argent que gagnent tant de médiocres à faire des cabrioles.

— Très juste, très bien, petit Beaume ! s'écria Coppée non sans émotion.

Et je quittai Coppée, en lui promettant d'aller un dimanche le voir à sa campagne.

Il avait bien raison à propos de Fabre. Celui-ci était malade de son envie d'entrer à l'Académie. Il s'était déjà présenté une fois, et personne ne sait plus qui fut élu contre lui. A chaque élection, il prenait son élan, puis reculait aussitôt, avec l'appréhension de se brûler les doigts. Enfin, une seconde fois, espérant trouver chez de récentes recrues des suffrages favorables à sa candidature, il se présenta. Anatole France, Lavisse, Challemel-Lacour, le patronnèrent. L'élection se fit en hiver. En cette saison-là, je voyais très peu Ferdinand Fabre. Il me souvient que le jeudi du scrutin, une telle impatience me tourmenta que tout travail me fut impossible. Je ne pensais qu'à mon glorieux aîné, au maître de mon Languedoc, et je l'imaginais tout calfeutré dans l'isolement et le silence, sous le toit bas de sa vieille chambre, à l'Institut. Cette fois, il croyait bien en la plus belle victoire.

Hélas ! il fut battu, à deux voix. Dès la sortie de la séance du scrutin, Anatole France, avec ses amis, gagna tout à côté, dans l'aile gauche de l'Institut, l'appartement de Fabre. Celui-ci fut ébahi, comme épouvanté, par la mauvaise nouvelle. Vous comprenez toutes les paroles consolantes que ses amis lui dirent. Depuis longtemps il se les disait lui-même : que les médiocres ont la haine ou la crainte des grands, que bien d'autres dans le passé

avaient pâti de la méchanceté ou de la sottise des assemblées. Tout cela n'empêcha pas Fabre de souffrir dans son orgueil légitime et presque dans sa dignité d'écrivain. L'homme le mieux trempé a ses faiblesses. Bien que des dieux, tels que Balzac, Gautier et Michelet, ne se fussent jamais assis sous la Coupole, Fabre n'accepta pas de bonne humeur sa défaite. Bientôt, il mourut. J'ajoute que c'est depuis le jour de cette malheureuse séance qu'Anatole France ne retourna plus à l'Académie.

*
* *

La mort de Ferdinand Fabre causa un réel chagrin à mon autre voisin du Bois de Vincennes, Hector Malot. Je le vis le lendemain des obsèques de notre grand ami dans son joli et confortable pavillon, enveloppé de lierre, égayé de la claire verdure des pelouses et de l'abondant feuillage des arbres. Nous parlâmes, naturellement, du disparu. Posant ses gros bras sur sa petite table de travail, où il n'y avait qu'un pupitre et un encrier, Malot me dit :

— Voyez-vous, il semble qu'une fatalité interdit à certains écrivains de sortir de l'ombre, ou de la pénombre. Ils ont beau, comme l'auteur de *Lucifer* et de *Barnabé*, produire des œuvres longuement méditées, solidement charpentées, pleines d'émotion et d'art, on dirait qu'ils écrivent dans une cave, pour un nombre très restreint de lecteurs, qui sont

leurs dévots. Fabre ne deviendra jamais populaire.

— C'est trop évident.

— Oui, mais pourtant, l'Académie lui aurait permis de rayonner dans le public. Seulement, l'Académie est maintenant, paraît-il, un salon. Alors, que va faire un écrivain dans un salon ? Moi, je vous garantis que je n'ai jamais eu la moindre velléité d'y entrer. On dit que j'écris mal, et que l'Académie ne me recevrait pas. D'abord, on n'en sait rien ; et puis, je n'ai pas besoin des bavardages d un salon. J'ai largement tout ce qu'il me faut. Je suis lu, suivi par un grand nombre. C'est l'essentiel... D'ailleurs, de tout ce fatras d'œuvres qui chaque jour tombent sur le marché, laquelle restera debout ? Tenez, des œuvres d'autrefois, d'hier, que reste-t il ? Un tas qui ont fait du tapage alors, sont aujourd'hui parfaitement oubliées. Il ne surnage que *Paul et Virginie*, un roman, oui, et pour dire la vérité, assez mal composé et médiocrement écrit. Alors !...

Et Malot battit des bras, puis se frotta la barbe d'une main assez rude. Il repartit aussitôt :

— Voyez-vous, mon ami, ce qu'il y a de bon dans la vie, c'est de travailler chaque jour, de vivre dans le calme et le bien-être, et oui, qu'est-ce que vous voulez ! c'est de gagner de l'argent !

Comme je m'étonnais un peu, il affecta, par une sorte de bravoure provocante, plus de franchise encore :

— Moi, voyez-vous, si j'avais à recommencer ma vie, je me jetterais, non pas dans la littérature, mais dans la politique. C'est là qu'on a maintenant les plus grandes chances de faire rapidement fortune. Vous ne croyez pas ?

— Si, peut-être.

— Ah ! pardon ! Il ne faut pas s'imaginer que tout pour moi se réduise à la question d'argent. Dans chacun de mes livres j'expose une thèse, je défends mes idées. Mais, puisque dans les journaux et les librairies nous ne trouvons que des hommes d'affaires, ne devons-nous pas nous conduire en hommes d'affaires, nous aussi ? Pourquoi serions-nous dupes ? Qui nous en serait reconnaissant ? Nos maîtres nous mépriseraient davantage, voilà tout... Moi, je sais jusqu'à un centime les bénéfices que me rapportent mes livres. Tenez !...

Hector Malot se leva, ouvrit en face de sa table un placard, d'où il retira un gros livre de commerce solidement relié, et ouvrant le livre sur sa table, il m'en montra les pages toutes remplies de chiffres alignés avec soin.

— Tenez ! là, dans ces colonnes, je note le produit de l'inédit, puis de l'édition en volume, puis de chacune des reproductions dans un journal de Paris ou de la province ou de l'étranger. Ainsi, j'ai tout de suite la satisfaction de me rendre compte qu'en mettant du noir sur du blanc je ne perds pas mon temps.

Il renferma le livre dans son placard, revint s'as-

seoir auprès de moi, et très en verve, il continua :

— Non ! malgré tout, je ne suis pas un homme d'argent. La preuve, c'est que !... Oui, vous le voyez, je suis en excellente santé ?

— Certes !

— Les journaux me réclament, m'offrent des prix de plus en plus élevés. Eh bien, je suis las de respirer de l'encre. Je vais m'arrêter...

— Complètement ?

— Oui, je n'écrirai plus.

— Est-ce possible !

— Il n'y a qu'à vouloir. Oh ! mais, je me retire sur une affaire assez belle. Tenez ! qu'est-ce que j'aurais fait de tant de livres, qui ont rendu tous les profits qu'ils pouvaient rendre ? Rien du tout. Alors, l'autre jour, je suis allé trouver Flammarion. Je lui ai proposé de mettre en vente toute mon œuvre à un franc le volume. Il a accepté ; et pour cette opération, il me versera cent mille francs. N'est-ce pas une belle affaire ?

— Pour vous et aussi pour Flammarion.

— Naturellement. Il n'aura pas à s'en plaindre. Sans quoi, je ne la lui aurais pas proposée. Il est si bon !... Et maintenant, qu'on pense d'Hector Malot ce qu'on voudra. Je n'ai toujours dit que ce que je voulais dire...

Eh bien, il y avait là un courage admirable. Et j'admirai ce brave homme qui, loin des vains bruits de Paris, avait patiemment, selon sa technique et

ses convictions, édifié une œuvre qui, dès ses débuts, avait recueilli les éloges d'Hippolyte Taine et qui émeut encore le public.

*
* *

J'habitais Paris depuis quelque temps, lorsque j'eus un jour le désir de connaître Emile Zola. Il y avait bien cinq ou six ans qu'il m'avait envoyé, dans ma lointaine province, en réponse à une lettre un peu naïve, une page admirable de franchise et d'intelligence, que vous connaissez déjà, et qui a fait, ma foi, le tour de la presse. Je n'étais donc pas tout à fait ignoré de lui.

A ma demande d'entretien, il répliqua tout de suite, en m'indiquant qu'il m'attendait chez lui, à une heure de l'après-midi. Une drôle d'heure. Il me fallut presser le déjeuner, et depuis les Gobelins partir avant midi, pour aboutir tout frais en mes habits de dimanche chez ce prince de la littérature. Enfin je pus, au moment indiqué, sonner au fameux hôtel de la rue de Bruxelles. Le cœur me battait bien fort, vous le pensez, et mes jambes fléchissaient un peu. Cependant, je n'oubliai pas d'observer le décor, la couleur des choses. Ce décor, pourquoi ne pas le dire, me parut somptueux pour un homme de lettres, et puis trop précieux dans son opulence, comme chez un parvenu qui veut faire l'artiste.

Sitôt le seuil franchi, je pénétrai, à droite, dans une petite salle baignée de pénombre, une sorte

de chapelle où le visiteur pouvait, sur des stalles de bois fortement astiqué, se recueillir à l'aise. Après une brève attente, je fus prié de monter au premier.

Je gravis un escalier étroit, tout enveloppé de tentures très claires, recouvert d'un tapis épais. J'aurais pu me croire seul, dans le silence d'une maison abandonnée, au milieu du Paris le plus tapageur. Tout à coup, sur le palier, je vis le maître qui me tendait la main, en souriant. Bon géant, les yeux doux derrière les verres du lorgnon, les lèvres presque dissimulées dans la barbe drue, il se souvenait peut-être, en me voyant si confus, de ses timidités d'autrefois.

— Je vous remercie d'être venu, me dit-il.

— Mais... mais..., balbutiai-je.

Là, sur le palier, il ouvrit une porte, que cachait une claire tenture. C'était la porte de son cabinet de travail, pas trop grand, pas très meublé. Ce qui me surprit d'abord, ce fut qu'il manquait de livres. Auprès de la cheminée assez pittoresque dans sa lourdeur prétentieuse de bois ouvragé, cheminée d'ailleurs sans feu, Emile Zola m'offrit un fauteuil et s'assit en face de moi. D'une voix légèrement sourde, où je sentais une bonhomie sincère, la cordialité du grand aîné attentif aux intentions de son jeune camarade sans expérience, il développa les mêmes conseils de simplicité et de bravoure que, dans sa lettre, il m'avait donnés.

— Non ! non ! me dit-il. Ne croyez pas aux recommandations. Vous perdriez votre temps, vous disperseriez vos efforts inutilement. Certes, les journaux et les revues sont encombrés de copies de toute sorte, qu'on leur apporte tous les jours. Mais on ne les publie pas, pour la bonne et seule raison qu'ils n'intéresseraient pas les lecteurs. Les journaux, au contraire, manquent constamment d'œuvres littéraires qui soient intéressantes, et très souvent c'est en vain qu'ils les attendent. Les manuscrits d'amis (il me cita plusieurs de ces amis ; je n'ai retenu que le nom de Paul Alexis), que je suis parvenu à caser de loin en loin, eussent sans moi trouvé leur place.

— Cela m'étonne. Je me faisais une autre idée...

Il m'interrompit brusquement :

— Je vous dis, je veux vous dire la vérité. Il le faut, pour vous servir. Non ! travaillez dans le calme, patiemment, avec confiance. Quand votre œuvre vous paraîtra bonne, ne craignez pas de la présenter au directeur d'un journal, ou à un éditeur, n'importe lequel...

— Voudront-ils seulement me recevoir une seconde ?

— Mais oui ! Mais oui !... C'est leur métier. Ou bien, envoyez votre manuscrit par la poste. Pourtant, il ne faut pas que vous soupçonniez que je vous refuse mon patronage... Tenez, je vais

vous remettre un mot pour Francis Magnard. Vous irez le voir au *Figaro*.

Emile Zola prit place à sa table de travail, une table de ministre, élégante et solide, je vous en réponds, étincelante de parures de cuivre, garnie de très luxueux ustensiles d'écrivain. C'est dans un énorme encrier de cuivre ou d'or, ma foi, et qui affectait la forme d'un lion couché, qu'il trempait sa plume. Tandis qu'il se penchait sur le papier, j'observais sa tête puissante qui avait comme un geste de force agressive et obstinée, son front dur de travailleur sillonné de rides profondes.

En souriant de nouveau, il me tendit la lettre.

— Voilà, me dit-il. Je souhaite qu'elle vous serve à quelque chose. En tout cas, elle vous donnera du courage.

— Bien sûr, Autrement, je n'aurais jamais demandé Francis Magnard, qui, d'ailleurs, ne m'aurait jamais reçu.

— Ne croyez pas ça. Enfin, ce qui fera votre succès, ce sera votre œuvre, uniquement.

Je pris congé du maître, qui m'accompagna jusqu'au bord de l'étroit escalier et me serra la main avec une tendresse véritable. Je descendis vers la prénombre de la petite chapelle silencieuse. Et j'étais animé d'un orgueil, que vous trouverez peut-être enfantin, mais qui multiplia ma vertu d'espérance.

Je me rendis au *Figaro*, en tremblant comme

un démon qui a commis tous les péchés. Si je n'osai pas solliciter de Francis Magnard un entretien, j'osai lui présenter un manuscrit. Et pour l'édification de mes jeunes confrères, trop portés à douter de leur prochain, sinon d'eux-mêmes, j'ajoute que Francis Magnard lut parfaitement mon manuscrit, qu'il prit la peine de m'en écrire quatre pages, et que je me trouvai fort bien de suivre également les conseils de ce maître journaliste.

CHAPITRE IX

L'Evénement d'autrefois. — Les Bottins de papa Lacroix. — L'espion. — Une course endiablée. — Les illusions de Clovis Hugues. — Un caissier récalcitrant.

Figurez-vous qu'un jour, il y a une vingtaine d'années, cet incorrigible optimiste de papa Albert Lacroix, m'envoya un mot d'amitié qui m'engageait à aller le plus tôt possible le voir à *L'Evénement*. Je fus abasourdi un moment, à la vérité très court. Car, de la part de Lacroix, il fallait s'attendre à tout. Quoi ! maintenant, il était donc devenu journaliste ?... Oui, presque.

Je me précipite boulevard des Italiens. Passage de l'Opéra, je grimpe le si étroit escalier en colimaçon de *L'Evénement*, et au second je demande mon vieil ami. Il était là-bas, au fond du couloir, assis à une modeste table d'écolier, dans une pièce tapissée de papier blanc, baignée de la lumière d'un soir rose de mai et trépidante des rumeurs du boulevard. Il me reçoit avec son effusion ordinaire, en hoquetant de son rire un peu rauque et en se grattant la barbe.

— Comment ça va ? me dit-il. Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ?

— Je ne vous savais pas dans cette gabarre. Qu'y faites-vous ?

— J'assiste de mes conseils Frœmer, le nouveau directeur. Je lui donne quelques articles. C'est un excellent garçon, rempli de bonne volonté. Je vous présenterai tout à l'heure, quand il sera arrivé.

Tous les Bottins de l'année s'étalaient sur la table, de sorte que derrière cette barricade on ne voyait que la tête rousse de Lacroix : il ressemblait à un décapité parlant. Il tenait entre les doigts un porte-plume : car sur un papier il inscrivait des noms, des adresses, qu'il accompagnait de points, de croix et de virgules. Signes cabalistiques, dont par discrétion je ne lui demandai pas le sens.

— Si vous voulez, me dit-il, vous pouvez collaborer à *L'Evénement*.

— Oui, certes.

— Une chronique par semaine... Ça irait ?

— Parbleu !... Est-ce qu'il y a de l'argent dans la maison ?

— En ce moment pas beaucoup... Il y en aura !

Hum ! Je me méfiais. Pour Lacroix, il faisait toujours beau soleil. Nous étions à l'époque de la révolte des Boxers, là-bas, dans l'Extrême-Orient. Lacroix m'annonça que le lendemain *L'Evénement* publierait de lui un article, une lettre de Chine.

— Ce sera le commencement d'une série, ajouta-t-il.

— Alors, vous voilà Chinois ?

— Ah ! ah ! ce Beaume !... Non, pas encore Chinois. Cependant, je signe : « Un disciple de Confucius ». J'estime, en effet, que la Chine jouit d'une civilisation digne de respect, et même supérieure moralement à la nôtre. Pourquoi donc lui faisons-nous la guerre ?

— Sans doute parce que les Chinois ne sont pas sages. Et puis, il faut bien que les hommes se battent de temps en temps.

— Comme vous y allez !... Non, Beaume : la vérité, c'est que la plupart des hommes sont encore des sauvages. Mais ce que nous voulons, nous, les civilisés, c'est la paix universelle, permanente.

Et Lacroix, pacifiste enragé, entamait une tirade sur l'indispensable fraternité des races humaines, lorsque le garçon de bureau vint nous annoncer que le seigneur Frœmer était arrivé. Aussitôt, Lacroix partit en coup de vent. Au bout d'un quart d'heure, il accourut, tout guilleret, en remontant son éternel pantalon à carreaux gris, et il me conduisit dans le cabinet du patron, près de l'escalier.

Frœmer était installé à sa table, toute jonchée de paperasses et de journaux. Il manifesta sans façon, envers moi, la sympathie la plus empressée. Et j'eus le loisir d'observer cet homme de moyenne taille, dégourdi, frémissant, et qui avait un visage jaune, maigre, pointu, des yeux très bleus, des

cheveux très blonds, de très longues moustaches. Dans cette pièce plus longue que large, un canapé se trouvait à droite, en face de la table. Avec Lacroix je m'assis sur le canapé. Frœmer nous tint un discours d'allure très franche, tendant à la démonstration que son journal, non encore fortuné, devait, par le dévouement de ses rédacteurs, reconquérir sa prospérité d'autrefois.

Je remarquai bien dans l'accent du bonhomme quelque chose d'hésitant et de guttural. Mais je n'aurais jamais eu le soupçon que Frœmer n'était, comme tant d'autres, hélas ! qu'un Allemand déguisé. Lacroix, lui, écoutait béatement les magnifiques promesses du bon apôtre. Finalement, il fut convenu que je lui enverrais des articles. Trois ou quatre furent payés : oh ! pas bien cher, mais correctement. Chaque fois que je lui rendais visite, Lacroix riait de son calme rire d'optimiste, en attendant le Pactole.

De moins en moins, j'eus l'honneur d'apercevoir Frœmer. Le garçon de bureau, quand je l'interrogeais, avait l'air de descendre de la lune.

— M. Frœmer !

— Il est en conférence,

— Est-ce qu'il ne pourra pas me recevoir ?

— Oh ! certainement si !... Une seconde.

Je connais les secondes de Paris, si lentes dans une antichambre. Dans une espèce de cage, qui était formée de cloisons et d'un vitrage donnant

sur le passage de l'Opéra, on attendait avec des camarades le patron. Deux heures, trois heures, on patientait ; parfois on s'endormait d'ennui ou de fatigue. Mais tout à coup retentissait un fracas de portes claquantes, de pas précipités dans l'escalier de bois. Le patron avait une fois de plus filé à l'anglaise.

On se levait tous ensemble avec indignation. Le garçon de bureau nous consolait de son mieux.

— Revenez mercredi prochain... Sûrement !... Monsieur me l'a dit.

Enfin, un soir, Monsieur me reçut dans un cabinet, en ami, en frère. Il m'offrit un beau fauteuil, près de la fenêtre. Le canapé était occupé par un député énorme, encore jeune, riche d'une resplendissante barbe noire, et qui, les mains sur son gros ventre, affectait une importance de ministre. Frœmer et lui devaient manigancer de concert quelques affaires, c'est probable. Mais quelles affaires ?

— Alors, me dit Frœmer, vous n'êtes pas payé ?

— Pas du tout. Six articles...

— C'est honteux. Je vais donner des ordres. D'ailleurs, vous comprenez, l'administration réorganise son personnel. Ça marchera désormais. Comptez sur moi.

Je me retirai tout joyeux, en disant merci à plusieurs reprises. Et tout ça, vous l'entendez bien,

n'était que de la comédie. Frœmer avait prévu les réclamations trop fortes de créanciers trop entreprenants. Aussi, possédait-il dans la pièce voisine un rédacteur en chef, pour nous bon camarade, intelligent et lettré, mais à ses débuts dans la presse, cherchant sa voie difficile, et qui pour lors était chargé, s'il entendait chez Frœmer un bruit de querelle, d'entrer brusquement, et par des cris, des exubérances de gestes et de gambades, de provoquer une diversion. Naturellement, le créancier, ahuri, épouvanté par cette scène d'aliénation mentale, battait en retraite, jusqu'à la prochaine offensive.

Il faut croire que l'administration de *L'Evénement* ne parvenait pas à réorganiser son personnel. Car les promesses de Frœmer restèrent des promesses.

« Allons, pensai-je, notre homme n'a pas le sou... Ou bien, c'est moi maintenant qui dois être volé.»

Je fis part de mes inquiétudes à papa Lacroix, lequel toujours de bonne foi, évidemment, s'efforça de me rassurer.

— Mais, mon ami, ce n'est qu'une gêne momentanée. Ne brusquez rien, vous rompriez le câble. Envoyez des articles.

J'envoyai, au contraire, promener le câble, et comme j'aime beaucoup les situations claires et nettes, j'écrivis à Frœmer mon désir d'être payé sans retard, et s'il ne s'exécutait pas, ma résolution de le poursuivre. Sans retard il me répondit

qu'un mardi matin, à six heures, il m'attendait chez lui, rue de Rome.

Drôle d'heure !... Moins drôle pourtant que cet homme. Peut-être avait-il cru m'embarrasser, puisque j'habitais encore à Vincennes. Mais je passai la nuit dans Paris. Et le lendemain, à six heures, les trams ne commençant qu'à peine leur circulation, je grimpai les cinq étages de la rue de Rome, non loin de la gare Saint-Lazare. Me voici donc sur le palier sacré. Je sonne. Un long temps d'attente. Enfin, la porte s'entr'ouvre prudemment. Un vieux type à tournure de cabot, tout rasé, les yeux blancs et les dents noircies par la nicotine, et qui sent la luzerne aigrie, m'introduit d'assez mauvaise humeur. Dans une salle à manger, où l'on ne doit pas manger souvent, j'attends de nouveau. Silence sournois de caverne.

Soudain, une porte est repoussée. Le maigre Frœmer surgit d'un bond de léopard, me défie d'un regard bref et me dit :

— Suivez-moi !...

Il dégringole l'escalier. Je suis son mouvement d'avalanche. Dans la maison, les locataires durent nous prendre pour des cambrioleurs surpris et pourchassés. Dans la rue, sans mot dire, sur le trottoir non encore encombré de passants, Frœmer trotte. J'emboîte le pas, le pas de course. Où veut-il me mener ? Il me semble parfois que je m'agite dans un cauchemar. Cette histoire me fatigue et

m'amuse à la fois. Je veux savoir jusqu'à quel degré de malice ira la canaillerie de cet homme qui, nous le savons aujourd'hui, n'était qu'un sale Boche, officier dans le service d'espionnage de l'état-major de Berlin.

Frœmer arrive à son hôtel enfin, un hôtel très renommé du boulevard, qui, sans avoir jamais pressenti son identité véritable, l'emploie dans le service de publicité, où il gagne pas mal d'argent... Il se rend tout droit, toujours très vite, au bureau. Il rafle son tas nombreux de correspondances, puis gravit quatre à quatre un escalier, jusqu'au sixième. Je le suis. aussi fidèlement que son ombre. Il en est ennuyé. Tant pis !

Voici un large palier poudreux, qu'éclaire un œil-de-bœuf. Frœmer s'enferme rapidement dans une sorte de placard. Je m'assieds sur l'escalier, pour l'attendre. Un quart d'heure de patience, dont je profite pour éponger la sueur de mon visage et arranger mon faux-col. Une servante apparaît, jolie, plus jolie d'être mal éveillée. Elle me demande gentiment ce que je fais là. Je lui raconte l'aventure. Elle se met à rire.

— Ah ! ah !...

— Il s'est enfermé dans ce placard.

— Mais non. C'est des waterclosets.

— Diable !... Alors ?

— Alors, vous attendrez longtemps. Je parie que M. Frœmer s'est sauvé par la fenêtre.

— Pas possible !...

— Si !... Ça ne serait pas la première fois.

Je descends jusqu'au bureau, non sans fureur. Mais, dans le hall, mon homme survient. Je vais me planter devant lui, et sans que j'aie eu le temps de prononcer une parole, il me regarde d'un air féroce et ricane :

— Que voulez-vous ?

— Hein ?... Mes honoraires ! *L'Evénement*...

— *L'Evénement* n'est pas ici...

— Ah ! ça ! pour qui me prenez-vous ?

— Allons ! allons !...

— Pour votre domestique ?

Voilà qu'il se radoucit, afin d'éviter sans doute un scandale dans ce fameux hôtel où l'on apprécie très fort, paraît-il, son entregent et son zèle.

— Voyons, me réplique-t-il, n'embrouillons pas nos affaires. Ici, je n'ai rien, ça se comprend, pas une pièce de comptabilité.

— Nul besoin de pièce. Je sais combien vous me devez.

— Non. Il faut faire les choses de façon régulière. Tenez, le mercredi est le jour de la caisse. Venez au journal demain.

— Ce sera sûr ?

— Très sûr. Vous serez payé, vers cinq heures.

Le lendemain, vers cinq heures, je me trouvais boulevard des Italiens. Ce voleur aurait-il raison de moi ? Non. Sur le boulevard, parmi les flots de

la foule incessante, je guettai un moment sa venue. D'habitude, il sortait d'un fiacre avec précipitation, payait prestement le cocher, et tel qu'un bolide, s'engouffrait dans le passage de l'Opéra, pour gravir par bonds son escalier étroit et tordu.

Au lieu de monter jusqu'au second étage, à la rédaction du journal, où papa Lacroix aurait été capable de me dévider ses illusions d'optimiste, je m'arrêtai au premier, dans le bureau de la Caisse. Ah ! cette caisse !... D'abord, la salle était basse, bizarrement dessinée en rond de cirque, et son plafond, comme celui d'un temple, était soutenu par des colonnes Parallèle à une rangée de fenêtres donnant sur le boulevard, courait d'un mur à l'autre une galerie de bois grillagé. C'était, vous l'avez deviné, la longue cage du personnel de la comptabilité.

Mais de personnel, point. Rien qu'une table et une chaise, sous le cuivre d'un guichet parfaitement clos. La poussière recouvrait tout d'un tapis léger. Pas la moindre banquette où je pusse me reposer un peu. Mais bientôt, dans l'ombre de l'escalier. un pas alerte résonna. Et la tête, laide, pourtant si expressive, si belle d'intelligence et de gentillesse, si barbue et chevelue, de Clovis Hugues, poète et député de Marseille, apparut.

— Tiens, s'écria-t-il, que faites-vous là, Beaume ?

— Vous le pensez bien, mon pauvre Clovis. Je crois que Frœmer se sera encore moqué de nous.

— Non, mon ami. Frœmer m'a formellement assuré, hier, que sa caisse s'ouvrirait aujourd'hui.

Ah ! Clovis Hugues ! Toujours des illusions, lui aussi ! N'était-il pas né au pays des mirages?... Pourtant, je crus à la minute même qu'il allait avoir raison. Dans la galerie se présenta un bonhomme à barbe blanche, maigre, souffreteux, ressemblant à Jules Guesde. Avec une prestance de père noble, comme s'il eût porté une relique, il pressait entre ses bras trois ou quatre livres énormes, sur le tas desquels se tenaient en juste équilibre un porte-plume et un encrier.

Le bonhomme s'assit gravement à la petite table, et sans nous regarder, tout soucieux de son importance, il commença d'écrire, sur l'un de ses livres, des chiffres avec application, en tirant la langue.

— Cette fois, ça y est, me dit Clovis Hugues. Il doit établir nos comptes.

— Hum ! Je n'ai pas remarqué dans tout son attirail la moindre boîte de Pandore.

— Alors, voyons !... Nous serions bien bêtes d'attendre là, comme des enfants...

Clovis frappa discrètement au guichet. Le bonhomme ouvrit le menu portillon de cuivre, et tandis que je tendais le cou parmi la chevelure grisonnante du poète de Marseille, un dialogue s'engagea :

— Vous êtes bien le caissier de *L'Evénement* ?

— Oui, Monsieur.

— Ah ! Très bien. Nous venons, mon ami Beaume et moi, toucher nos honoraires.

— Je n'ai reçu aucun ordre de M. Frœmer. Du moins pour aujourd'hui. La semaine prochaine...

— Encore !

— Oui, mercredi prochain. Vous voyez que je m'installe. Il faut le temps...

Inutile de continuer nos palabres. Nous quittâmes de mauvaise humeur ce bonhomme de caissier, qui n'était qu'un figurant de pauvre vaudeville... Enfin, ce Frœmer, sans m'avoir payé un centime, rendit au diable son âme odieuse. C'est d'ailleurs ce qu'il a fait de mieux. Il était, je l'ai déjà dit, un espion aux gages de l'Allemagne. Nous l'avons appris trop tard ; toujours trop tard !... Boche naturalisé, il fréquentait les milieux de la Finance et du Commerce, d'où il tâchait de se glisser chez les hommes de lettres et les journalistes, et dans les coulisses du Parlement.

CHAPITRE X

Le libraire Achille. — Chez Michel Lévy, sur le boulevard. — *L'Abbé Tigrane.* — La cliente imprévue. — Rue Laffitte. — Le succès d'un livre.

Papa Lacroix avait beau par son manque de psychologie m'engager dans des chemins sans issue, je l'écoutais toujours. Il était toujours si sincère, animé de si bonnes intentions, qu'il faisait partager aux autres ses enthousiasmes. L'illusion convient si agréablement aux hommes !

Un jour que je déjeunais chez lui, il me dit à brûle-pourpoint :

— Est-ce que vous êtes enfin allé chez Achille ?

— Achille ?

— Voyons, je vous l'avais recommandé... Achille, le fameux libraire de la rue Laffitte !

— Ah ! Je sais... Non, je ne l'ai pas encore vu.

— Vous avez tort. Aucun de vos confrères ne néglige son influence. Tous vont dans sa boutique le flatter.

— Je vous promets de le voir bientôt...

Cette fois, je tins parole. Une après-midi qu'il faisait un joli soleil, je sortis de mon bois de Vincennes. Ayant fait halte au *Figaro*, je m'acheminai par les boulevards vers la rue Laffitte, où l'on distinguait tout de suite, à la seconde maison sur la gauche, la boutique au nombreux étalage de bouquins de tous formats, éclatant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Maladroit que j'étais, j'aurais dû arriver directement de la gare. En effet, cinq heures allaient sonner : le suprême instant du coup de feu quotidien.

Avez-vous connu le pacifique Achille ? C'était un des types les plus pittoresques de Paris. Il semblait né sur le boulevard, dont il avait les manières agréables, la vivacité, le souriant esprit. Bel exemplaire d'une corporation où abondent le savoir et l'intelligence. Achille ! En recevait-il, des visites, et du grand monde, et de tous les mondes ! Devant sa porte stationnait constamment une rangée de voitures, modestes fiacres, voitures de maître, landaux à riche livrée. Toutes les perruches de la terre parisienne et aussi de la terre étrangère, des étudiants quelquefois, même des lettrés, venaient consulter cet homme qui savait tout de la librairie, sur le livre qu'il fallait avoir lu ou du moins acheté.

Avait-il un autre nom, Achille ? Je n'en sais rien. Il avait débuté, vers 1855, à la *Librairie Nouvelle*, chez Michel Lévy, le père des édi-

teurs actuels, dans le magasin de vente sis rue Vivienne, 2 *bis*. Alors, il ne comptait pas plus de douze ans. Saute-ruisseau d'abord, il s'en allait chez les auteurs de la maison porter ou reprendre les épreuves de l'imprimerie. Si gentil, si éveillé, si empressé à plaire, il plut à quelques-uns des auteurs, qui, s'attachant à sa destinée, firent de son obligeance de tels éloges au patron, que celui-ci l'éleva rapidement à la direction de sa succursale du boulevard.

Achille, désormais prince de la boutique des livres, devint un familier des antichambres de la littérature. Les écrivains célèbres, avant de faire un tour de boulevard, ou pour rencontrer chez Achille des camarades, venaient le voir un moment. Dans ce petit parlement littéraire, dans ce cercle artistique et mondain, Aurélien Scholl, Eugène Chavette, Xavier Aubryet, Dumas fils, Emile Augier, Alphonse Daudet, croisaient les grands de toutes les aristocraties, même celle de l'argent, et des cabotins de haute prétention, des soldats aux noms brillants comme des panaches, et aussi de sémillantes actrices qui se donnaient quelque apparence d'aimer les beaux livres et de s'intéresser au mouvement des belles-lettres : Puvis de Chavannes, Diaz, Meissonnier, Johann Strauss, chef d'orchestre des bals de l'Opéra, les généraux Billot, de Galliffet, Carrey de Bellemare, etc...

Dans ce magasin de Michel Lévy, ou plutôt

d'Achille, les familiers, ainsi que dans une de ces douillettes boutiques de province où, dès le soir, se réunissent, pour deviser des choses graves ou futiles de l'heure, les notables de la localité, les familiers, tous intelligents, venus des différents partis de l'art ou de la politique, commentaient de bonne humeur « le plat du jour ».

Achille, par intermittence, se mêlait à la conversation. Fourmi laborieuse et attentive, il guettait l'apparition d'un client, surveillait le va-et-vient de son personnel. On le voyait partout, derrière le comptoir, au guichet de la caisse, sur l'échelle appliquée contre les rayons des livres.

S'il disparaissait quelquefois derrière une colonne de livres, pour ficeler un paquet, donner un ordre, ce n'était jamais pour longtemps. Il revenait bien vite auprès de ses amis, et dans la clarté d'un sourire, il jetait quelques mots qui, en émoustillant les bavardages, retenaient dans le magasin ces amis illustres, dont la présence, il le savait bien, constituait pour sa clientèle un attrait précieux.

Ce Parisien d'autrefois, poli, commerçant et spirituel, gagnait de l'argent avec des airs de s'amuser beaucoup. Ce n'était guère que pour lire, par goût autant que par loyauté, qu'il s'asseyait de temps à autre. En effet, il tenait à apprécier lui-même, en toute indépendance, les auteurs qu'il était chargé de présenter au public. Ce scru-

pule chez un libraire est une chose rare, croyez-moi.

Un menuisier, un cordonnier, un raccommodeur de lampes ou de parapluies, met tout son intérêt, une sorte de dignité professionnelle, à connaître les qualités et les défauts, la véritable valeur marchande des objets qu'il débite. Mais un libraire, pratiquer avec amour son métier, un métier si difficile ? Fi donc ! D'habitude, lui qui pourtant sait parmi tant d'œuvres discerner les bonnes et les mauvaises, il vend sa marchandise avec la même indifférence qu'il vendrait du pain ou des bretelles. Quel tort il commet là, vis-à-vis du public, vis-à-vis des auteurs, au préjudice même de l'art littéraire !... Mais, après tout, l'essentiel pour lui est de vendre, de « faire de l'argent ». Et sans doute, à sa place, nous agirions comme lui.

Par conséquent, Achille était un phénomène. Ce libraire lisait ! Il ne se trompait que rarement sur les vertus littéraires ainsi que sur les chances marchandes, d'un écrivain. Alors, dans ce sens de la sincérité professionnelle, il se montrait assez peu parisien, puisqu'il lui arrivait de s'enflammer sur le livre d'un débutant et de pousser avec enthousiasme le nom d'un inconnu. Ainsi, Achille prit en mains, chaleureusement, la cause de l'*Abbé Tigrane*, un chef-d'œuvre, mais grave, amer. Il la plaida de façon si persévérante que le public,

qui ne recherche volontiers que les romans faciles, attendrissants, se laissa tout à fait convaincre. Le noble et discret Ferdinand Fabre dut une grande part de son succès à cet apôtre de la librairie, pour ce roman, peut-être pour toute sa carrière, puisque l'*Abbé Tigrane* porta son nom en pleine notoriété. Aussi, pour Fabre, Achille était-il un dieu.

Au contraire, si un livre ne le touchait point, ce pauvre était chez lui condamné à l'*in-pace* le plus profond. Un jour, un romancier s'offensa très haut du dédain que le libraire manifestait pour son talent immense. Celui-ci l'envoya promener, lui et son imbécile orgueil. L'autre n'alla pas loin. A quelques jours de là, pour faire la nique à Achille, il fit imprimer sur la bande qui entourait, selon l'usage, le bas de son volume fraîchement mis en vente, ces mots terribles : « Se trouve chez tous les libraires, excepté à la Librairie Nouvelle. » Piètre vengeance, qu'Achille n'aperçut même pas, ni personne d'ailleurs.

La réputation d'Achille avait depuis longtemps franchi les barrières de Paris. Elle s'était répandue en province, à l'étranger, très loin, dans les milieux lettrés et dans ceux qui désirent seulement le paraître. Un matin, par exemple, il voit entrer chez lui une dame huppée, quelque princesse du snobisme, qui sans préambule lui dit :

— Excusez-moi, Monsieur. Ce n'est pas pour acheter un livre que je suis venue ici.

— Ah !... Et pourquoi, madame ?

— Voilà... Vous allez vous moquer de moi

— Oh ! madame...

— Si ! Je le sais bien... D'abord, j'achète un livre, n'importe lequel, à votre choix.

— C'est bien. Tenez !...

— Oui, mais voilà : je sollicite de votre complaisance l'autorisation de rester ici pendant une demi-heure. J'apercevrai peut-être le visage d'un écrivain célèbre, et puis j'observerai un peu le mouvement de la vie littéraire... Voulez-vous ?

— A votre aise, madame. Tenez, voici le volume que vous désirez emporter.

— Combien ?

— 12 fr. 50, madame.

— Merci, monsieur, merci.

Achille se débarrassait ainsi de ses rossignols, aux dépens des pimbêches qui venaient encombrer son magasin de leurs falbalas et de leurs grimaces.

Seulement, hélas ! l'homme n'est jamais content de sa destinée. Un beau jour, Achille le pacifique connut l'ennui de ne prospérer qu'à l'état de subalterne. Il voulut, à son tour, devenir patron. Sans se brouiller avec Michel Lévy, il s'en alla rue Laffitte installer une boutique à son compte.

Les clients tout d'abord l'y suivirent. Et encore pas tous ! Les plus fidèles furent les courtisans, les fonctionnaires, les heureux de l'Empire. L'im-

pératrice Eugénie ne passait jamais par Paris sans aller chez Achille cueillir sa provision de lecture. Mais une impératrice ne suffit pas à entretenir le succès d'une boutique de librairie. Certes, la rue Laffitte, c'est encore du parisien. Ça ne vaut pas le boulevard.

En outre, les grands amis d'Achille, dont la présence seule avait dans le magasin de Michel Lévy favorisé la gloire, disparaissaient de ce monde, et assez vite. Donc, un autre jour, qui fut moins beau, il dut transporter ses livres dans son domicile, rue Rossini. Quelques vieux clients, maniaques, et qui voyaient en lui, dans ses manières de marchand très poli et avisé, un peu de leur propre jeunesse, l'y suivirent encore. Mais il n'y avait plus l'attrait de l'imprévu, le va-et-vient d'une clientèle de passage, si amusant et si productif. Le commerce d'Achille périclita bientôt. Et rue Rossini, au milieu de ses livres, Achille ne tarda pas à mourir, voici sept ans...

Pour en revenir à mon humble personne, c'est dans le magasin de la rue Laffitte que j'eus l'honneur d'aborder le fameux libraire, un soir de printemps...

J'entre. Devant moi, à un mètre de la porte, il y a le bureau-caisse, un petit bureau, où trône sur un haut tabouret un monsieur qui montre un visage rose et fin : cheveux blancs, petite barbe blanche. Il devine que je ne suis pas « de la clien-

tèle ». Il m'examine rapidement, avec une certaine inquiétude peut-être.

Puis, derrière un long comptoir chargé de bouquins multicolores, des employés, armés de ciseaux énormes, découpent du papier d'emballage : rac ! rac !... ou ficellent des paquets. Mon apparition va troubler le travail important de la soirée. Je m'adresse au monsieur du bureau-caisse :

— M. Achille, s'il vous plaît ?

— C'est moi, monsieur.

— Ah !... Je vous demande pardon. Je viens sans doute à un très mauvais moment. Je vous dérange.

— Mais non, pas du tout.

Je dis mon nom. Ne serait-ce que pour me dépouiller franchement de mon embarras, j'avoue que depuis longtemps des amis m'ont engagé à me présenter chez le libraire Achille, à lier connaissance avec lui ; aujourd'hui, enfin, je n'ai plus hésité.

Le visage du libraire se fait aimable, souriant. Il ferme son livre de comptabilité ; il sort de son étroit bureau-caisse, et d'un geste m'invite à m'asseoir sur un petit banc, en face de ce bureau. Il s'assied auprès de moi, sans façon, en se frottant les mains très doucement. Au-dessus de nos têtes, s'élèvent des étagères bondées de livres, et bigrement menaçantes.

Nous bavardons, de bonne humeur. Pourquoi lui cacherais-je mes intentions ? Je ne peux pas

lui parler de la pluie et du beau temps. Il sait mieux que moi qu'il possède une influence marchande, et il comprend si bien ma timidité qu'il s'en amuse. Je sollicite de sa bonne grâce qu'il ne dédaigne pas trop mes pauvres ouvrages. Il sourit davantage et me répond :

— La plupart de vos confrères, en effet, viennent me voir souvent. Naturellement, ils se recommandent eux-mêmes, quelquefois sans mesure. D'ailleurs, ils ne viennent pas que chez moi. Ils vont chez tous les libraires, surveiller, chauffer la vente de leurs ouvrages. Eh bien, voulez-vous que je vous dise toute ma pensée ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, ils n'ont pas toujours raison.

— Ah !

— Parbleu ! Leur insistance devient vite une indiscrétion qui exaspère le marchand...

— Alors, j'ai eu tort aujourd'hui ?

— Non, monsieur. Vous, c'est la première fois que j'ai l'honneur de vous voir... Lorsque, au contraire, nous constatons, mes confrères et moi, qu'un auteur s'abstient de ces visites intéressées dans nos magasins, nous disons : « Celui-là est un brave homme. En tout cas, il n'est pas gênant : il mérite qu'on s'occupe de lui. »

Ce propos à double compartiment me déconcerte un peu. Achille veut-il me donner une leçon ? ou me décerner un éloge ?... Il se frotte les mains,

paraît satisfait des choses et de lui-même. Brusquement il s'écrie :

— Et les piles, monsieur !

— Quelles piles ?

— Je connais des auteurs qui ne songent qu'à ça !... Parce que Zola, Daudet, Maupassant, se vendent par milliers d'exemplaires, qui sont entassés sur nos comptoirs dès la mise en vente, certains de leurs émules, surtout ceux de leur âge, s'imaginent que le libraire doit les vendre, eux aussi, en grande quantité. Et ils réclament des piles au moins égales, des piles à l'intérieur du magasin, particulièrement devant la porte, à l'étalage. Impossible de les contenter, parbleu ! Quelques-uns ont du talent, je ne le nie pas. Mais vous savez bien que le talent ne suffit pas toujours à attirer un gros public. On ne les vend guère, ces impatients. Peu leur importe. Cette vision de la pile les tourmente, chaque fois qu'ils publient un volume, car ils sont convaincus que la fameuse pile a une réelle influence sur les goûts de la clientèle.

— Une pile à moi ne vous encombrera jamais.

— Qui sait ? Affaire de chance souvent. Le succès vient à l'improviste... D'ailleurs, croyez-moi, il n'y a pas que Paris qui fasse le succès d'un livre. Il y a la province. Tenez, à Lyon, Lyon surtout, on achète beaucoup. Puis, Nancy, Lille, Rouen, les grandes villes de Facultés, dans le Nord, le Centre. Moins dans le Midi, sauf Bor-

deaux, Toulouse, Marseille, qui achètent assez bien, et Montpellier un peu... Toujours, une répercussion heureuse se fait sentir jusqu'ici. Cela vous étonne ?

— Oui, monsieur.

— Je le vois bien. Je vous dis pourtant la vérité. Oui, le succès d'un livre est une chose mystérieuse.

— Alors, un libraire n'y peut rien ?

— Un libraire peut accélérer la vente d'un livre. Mais c'est le livre sur lequel vous compterez le moins qui parfois se vendra le plus. Chaque livre, de même que chaque individu, a sa destinée. Je parle des ouvrages publiés par des auteurs de talent, bien entendu. Pourquoi se vendent-ils ? Pourquoi, au contraire, s'endorment-ils en magasin ? Je ne sais pas...

Achille se tut, le front soucieux ; puis il regarda ses employés, qui ne cessaient pas, rac ! rac !... de découper du papier ou de ficeler des colis. Je le sentis tout préoccupé de son travail de fin de journée. En le remerciant de son gentil accueil, je lui promis de revenir à une heure plus favorable, et je pris congé. Malgré moi, je ne tins jamais ma promesse... Néanmoins, j'ai gardé le meilleur souvenir de ce libraire passionné, qui était également « un brave homme ».

CHAPITRE XI

ART-ROË

(Lieutenant-Colonel Patrice Mahon)

Je veux parler ici de l'un de nos meilleurs écrivains, le plus méconnu peut-être de ceux que la guerre nous a pris. Le nom d'Art-Roë, son œuvre, je ne me fais aucune illusion, ne pénétreront jamais dans ce qu'on appelle le grand public. C'est qu'Art-Roë se plaisait à vivre haut, sur les sommets souvent pénibles à atteindre, où la lumière pourtant est si pure à respirer, où les sources timides ne font pas beaucoup de bruit en épanchant sur le flanc des montagnes, vers la terre des hommes, leurs eaux fécondes.

J'ai connu Art-Roë à Vincennes. Il venait de publier un livre étrange, très français et très humain, l'un « des plus originaux et des plus émouvants de ce temps-ci » (*Gaston Deschamps*), qui tout de suite dans les milieux littéraires ainsi que dans l'armée avait provoqué un empressement d'admiration et de sympathie. C'était en 1893. D'abord, je m'excuse de parler maintenant de mon humble personne. J'y suis obligé pour établir avec exactitude, par l'évocation d'une heureuse période

de mon passé, la figure de celui qui fut mon ami et qui m'appelait alors, non sans quelque bonhomie souriante et narquoise, « son camarade de lettres et de garnison ».

Donc, à Vincennes, presque sur le territoire de Fontenay, où habitaient dans le voisinage de la gare Ferdinand Fabre et Hector Malot, j'occupais avenue des Charmes, sur la lisière du bois, un petit pavillon. A mon insu, je m'étais réfugié en plein monde militaire. Il y avait bien à ma droite une rentière coquette qui, du matin au soir, bavardait avec son singe ou son perroquet. Mais à ma gauche il y avait le colonel de Saxé, commandant l'un des régiments d'artillerie (l'autre était commandé par le colonel André, bientôt général, plus tard ministre). Autour de mon jardin, il y avait celui d'un commandant, qui était professeur à l'Ecole polytechnique, et celui d'un autre commandant dont tout le monde célèbre aujourd'hui le talent et la gloire, le maréchal Foch, de Tarbes. (Prononcez Foch comme Auch ; le maréchal déteste la prononciation Foc, qui est boche, dit-il.) Tous les jours, dès qu'il faisait beau, les enfants de Foch, des filles surtout, jouaient avec frénésie dans son jardin, qu'ombrageait à moitié un marronnier superbe. Quels cris de joie elles poussaient ! Comme je voudrais les entendre encore !

Ainsi, lorsqu'il venait chez moi, Art-Roë pouvait se croire un peu chez lui, je veux dire dans cet

élément militaire dont il appréciait avec tant de ferveur l'esprit, les traditions et les goûts. *Pingot et moi* avait surpris les lettrés, incité tous les lecteurs, les Français et les autres, aux réflexions les plus graves et les plus salutaires. « Analyser les impressions qu'un jeune officier éprouve en entrant au service ; dire sa joie de rencontrer enfin son devoir, de découvrir jour par jour cette vie, belle entre toutes, son bonheur d'agir, sa fierté de vouloir, sa jouissance de posséder des hommes et de leur appartenir ; puis, par moments, le remous en lui de ses souvenirs studieux ; son souci, dans le fort où il est retranché, d'entendre hors des remparts, au delà des fossés, si loin, hélas ! le bruit que font ses pairs en menant, eux, la bataille des idées » : voilà ce que, ainsi qu'il l'écrivait au vicomte Eugène-Melchior de Vogüé, Art-Roë a voulu jeter dans le cadre de son *Journal d'un officier d'artillerie.*

Les grands critiques saluèrent de leurs applaudissements cette œuvre que l'auteur se défendait en vain d'avoir désirée littéraire. Car il prétendait ne pas croire à la littérature, lui qui savait si bien écrire, traduire avec des mots l'image de la vie, exprimer des idées, analyser des sentiments, et, par surcroît, peindre des objets, dessiner des paysages. Et moi je m'estimais très fier de posséder de temps à autre sous mon toit ce grand écrivain à « la silhouette distinguée, au geste nerveux, à la parole

colorée, chaude », comme le dit le général Cherfils, et qui ne quittait pas sa tenue, pourtant sévère, de lieutenant d'artillerie. En effet, loin de se plaindre, comme d'autres, des servitudes de la profession militaire, il s'évertuait par ses moindres gestes à en exalter les vertus bienfaisantes à la collectivité française.

Puisqu'un officier n'a pas le droit de signer de son nom véritable les livres qu'il publie, l'auteur de *Pingot* avait pris le pseudonyme d'Art-Roë. Un pseudonyme, à peine : il provient de deux prénoms irlandais, recueillis dans la généalogie d'émigrés venus en France au dix-huitième siècle, et dont l'auteur de *Pingot* était le descendant. Il s'appelait en réalité Patrice Mahon ; il était né en 1865, à Lons-le-Saunier, où il fit au lycée ses études jusqu'au baccalauréat ; ensuite il vint à Paris préparer au lycée Saint-Louis l'École polytechnique, où il entra en 1885, avec le n° 79. Il était le fils d'un notaire. « Dans notre race française, ainsi que l'a noté le général Cherfils, les fils de notaires, les notaires eux-mêmes, qui ont posé leur plume pour prendre une épée, découvrent tout à coup l'âme des plus fiers héros. » Sous-lieutenant en 1887, lieutenant en 1889, Patrice Mahon sert pendant sept années au 17e d'artillerie, à Vincennes. J'ajoute, afin de jalonner dès maintenant toute sa carrière, que capitaine en 1896, il est nommé professeur adjoint du cours d'artillerie à

Saint-Cyr, puis attaché à la Section historique de l'état-major du ministère de la guerre. Chef d'escadron en 1908, il commande un groupe au 3e régiment pendant trois ans et demi, à Castres. En 1911, il revient à Saint-Cyr. C'est là que le 24 mars 1914, il est nommé lieutenant-colonel, et que le 2 août, dès le premier glas de la guerre, il reçoit le commandement de l'artillerie d'une division d'infanterie...

L'éclat de ses œuvres d'artiste-soldat avait attiré l'attention de la haute intelligence qu'était le général Cardot. Cardot le présenta à Dragomiroff, qui sut l'estimer dès le premier contact et l'aimer. C'est pourquoi, sur la demande du général russe, en 1896, Art-Roë passa trois mois dans son intimité, sous son toit, à Kiev ; ensuite, il « servit » à plusieurs reprises dans le régiment russe correspondant à son régiment français. C'était bien là, pour Art-Roë, le plus sûr moyen d'apprendre, dans la vie familière ou active de la caserne et du champ de manœuvres, les usages et les méthodes de nos alliés. De ses fréquents et longs séjours sur la terre amie, au milieu de ses compagnons de travail, il rapporta naturellement des mémoires, une moisson de notes loyales et justes, des motifs pour l'âme française de mieux pénétrer l'âme russe et d'enseigner aux armées des deux peuples les liens de leur solidarité, les devoirs de leurs espérances communes.

Dans la *Revue des Deux Mondes*, Art-Roë publia ses cahiers, si frémissants d'une sincérité qui ne cherche pas la couleur pittoresque du mot et qui la trouve. Dans le *Régiment russe* également. il expose en poète, en philosophe, mais avec l'unique inquiétude du soldat, l'éducation à la fois agréable et laborieuse de ses frères d'armes, leur bonne humeur, leur enthousiasme constant dans le domaine de l'action et celui de l'idée. Là aussi, parmi les troupes religieusement dévouées au tsar, il trouva des Pingot naïfs, moins débrouillards que les nôtres, mais de même tendresse. Quelle joie ce fut pour Art-Roë de ne jamais se sentir dépaysé dans les rangs d'une armée qu'il nous paraissait presque sacrilège d'appeler étrangère ! Là-bas, comme ici, c'est l'armée qu'il mettait au-dessus de toutes ses préoccupations. Il l'aimait avec une prédilection jalouse, autant qu'un professeur sa classe, un prêtre son temple. Psychologue qui n'était pas sans indulgence, il voyait en elle une école, un peu rude peut-être, susceptible certes d'être améliorée chaque jour, sinon dans ses principes, au moins dans ses manières, mais chargée d'imposer à tous les citoyens les lois d'une discipline nationale et de rassembler en un faisceau, pour la protection de la dignité collective et même de son existence, toutes les aspirations et toutes les forces du peuple. Il était, en somme, un apôtre, si simple, de la patrie française. Je crois qu'il s'efforçait de l'être, autant

par la diffusion de ses ouvrages que par la fréquentation de ses soldats, qu'il appelait « mes hommes » comme un père dit « mes enfants ». Des humbles venus de l'atelier ou de la glèbe, « exempts du mal de vivre et si contents de peu » (Séverine), il pensait, non sans humilité lui-même, avoir quelque chose à apprendre, ne fût-ce que l'ingénue vivacité de sentir, une sorte d'innocence et d'abandon pour les choses du cœur.

N'oublions pas, néanmoins, que cet officier d'artillerie à l'âme si vibrante possède dans sa poche un volume de Spinoza et garde à son chevet les *Pensées* de Pascal. « C'est dire, remarque René Doumic, qu'il est d'esprit réfléchi et grave. » Ces hommes simples, que la patrie lui confiait, il tâchait patiemment de les élever jusqu'à lui, afin de mieux les comprendre et aussi de les nourrir de ses lumières. Parce qu'il considérait en eux des éléments infimes, délicats, mais essentiels et sacrés de la France, il les maniait avec respect. Se plaisant auprès d'eux, il n'avait pas la moindre tentation de s'en séparer un jour.

Pourtant, chaque année, à l'époque réglementaire, il lui était précieux de s'en retourner à son foyer du Jura, et d'y reprendre des forces, d'y retremper sa foi et ses rêves. Il s'en allait à Lons-le-Saunier, ou plutôt au delà, dans les verdoyantes montagnes aux plateaux hérissés de forêts ou de bois, baignés de lacs bleus. Sous le toit d'une pit-

toresque maison Louis XIII, que son père lui avait laissée, il retrouvait pieusement, avec l'image de ses proches, l'ombre charmante de ses jeunes années, ses premiers songes, ses premiers désirs d'amour et de beauté. Le village de l'Étoile, sur le territoire duquel son castelet regarde les horizons lointains, si vite troublés, de la Franche-Comté, était pour lui un de ces nids sans cesse caressés où l'homme met le meilleur de son être.

C'est à l'Étoile que Mlle Fernande de Savy avait reçu le baptême ; c'est à l'Étoile que Patrice Mahon l'épousa, en septembre 1887, à sa sortie de l'École polytechnique ; et dans le petit cimetière qui entoure l'église, reposent les parents de Mme Mahon. Cette maison déjà si chère, il voulait qu'elle lui devînt plus chère encore ; il s'efforçait, à chaque automne, pendant ses vacances, d'en augmenter les conditions de confort et d'agrément. La forme des escaliers intérieurs en a été donnée par lui ; leurs rampes et leurs fers, qui ont été forgés d'après ses dessins, portent les initiales enlacées des deux époux, P.-M., F.-S. Les arbres du jardin ont été plantés d'après ses indications, sous ses yeux ; il en a planté lui-même. « Il y a là, a-t-il confessé gentiment en 1904, au pied du Mont-Richard, une vieille maison qui abrita déjà bien des générations de travailleurs obscurs, et qui se plaît à m'abriter moi-même durant les heures trop courtes où je travaille enfin pour moi... J'écris

là dans le silence, sur quelques thèmes anciens, repris d'année en année et toujours inachevés. Il y a parmi ces objets un roman militaire, *Monsieur Pierre*, qui évoque les scènes de la campagne de la Loire en 1870, et qui y mêle un petit héros de notre pays comtois... Heureux encore une fois ceux qui s'appartiennent et qui ne connaissent pas cette forme de renoncement particulièrement pénible : le renoncement intellectuel !... »

Il a laissé dans ce castelet de l'Étoile des œuvres dignes de lui : d'abord *Monsieur Pierre*, qui a paru d'abord dans *l'Illustration*, ensuite en volume à la Librairie Plon ; une autre histoire plus simple, un « petit drame bourgeois dont le décor est le paysage de la Loue et la nature jurassique d'entre Mouchard et Salins » ; un roman sur l'art, *le Testament*, qui est admirable ; une nouvelle, *Baruch*, qui a paru dans la *Revue des Deux Mondes* ; deux petits contes qui, également depuis sa mort, ont paru : *le Turco* dans les *Lectures pour tous*, la *Mort de la jument Vanille* dans la *Revue de la semaine*.

Dans sa retraite de l'Étoile, que parfume l'haleine des sapins et qu'enchante le murmure d'un ruisseau, il espérait achever d'autres œuvres, toutes sincères, issues de sa conscience autant que de son imagination. Il comptait surtout y goûter la modestie, le recueillement des choses de la terre, dont avait besoin sa sensibilité profonde. Car, si

quelquefois par son air de gravité, de réserve, il m'intimidait un peu, je sentais le plus souvent dans le regard droit de ses yeux bleus, dans le maintien de sa personne élégante, dans le sourire de son blond visage aux longues moustaches, un émoi de sympathie discrète mais généreuse, le désir si rare de s'intéresser aux intentions de son prochain. Ah! il détestait les inutiles, les matériels, qui dans le domaine de l'art ne cherchent que des occasions de gagner de l'argent.

Je me rappelle avec quel furieux dégoût il repoussa, une fois, l'évocation de l'un de nos camarades qui avait à plusieurs reprises essayé, en s'approchant de lui, de profiter des influences de sa notoriété. Quel culte il avait de notre art littéraire ! Quels scrupules dans son labeur qu'il prétendait si pénible !

Un jour que je déjeunais chez lui, rue de Varenne, nous passâmes un moment dans son petit cabinet de travail. Tout en buvotant du café, en fumant des cigarettes, nous parlâmes de notre cher Vincennes, du bois délicieux d'entre Fontenay et Saint-Maurice, dont nous connaissions les moindres détours et qui toujours nous accueillait comme un ami. Des feuillets manuscrits, tout criblés de ratures et de corrections, jonchaient la table de travail au pupitre très haut, près de la fenêtre. Mme Mahon, qui s'amusait parfois à taquiner son « grand garçon », me dit brusque-

ment, sur un ton de simplicité innocente, mais sachant bien qu'elle allait provoquer des protestations :

— Regardez ce que mon mari a écrit la nuit dernière...

Elle n'eut pas le temps de soulever un feuillet. Art-Roë lui avait saisi les poignets, et faisant les gros yeux, il tressaillit ou feignit de tressaillir d'une sainte colère :

— Je t'ai déjà dit de ne montrer ces choses-là à personne. Je ne veux pas que M. Beaume voie ça !... Est-ce que je sais seulement si je tirerai quelque clarté de cette matière informe !...

Je crois qu'il riait déjà. Il se tourna du côté de la fenêtre, en soufflant vers le plafond un peu de fumée. Moi je riais sans gêne ; Mme Mahon aussi. Enfin, pour lui obéir, nous laissâmes cette écriture aujourd'hui sacrée, dont il avait tant la pudeur, et qui, franche, limpide, s'abandonnait au gré de son cœur comme une onde selon le pli d'une terre.

Pourtant, cet effort de la pensée et de l'expression, on le sent dans ses ouvrages, parce qu'il veut dire précisément tout ce qu'il pense, et rien que ce qu'il pense. On s'y associe tout de suite et très volontiers : car il s'inspire uniquement des principes de la plus pure beauté morale, et c'est une joie pour nous que de nous élever avec lui vers les plus nobles intentions humaines.

Pingot n'est pas l'ordonnance participant, aussi

peu que ce soit, de la vie familiale de l'officier ; c'est un soldat, le premier venu, pareil à tant d'autres, mais comme désigné par le sort pour permettre à l'officier d'étudier en lui les traits généraux d'une troupe de soldats, leur malléabilité ou leur résistance. Pingot, c'est l'enfant à l'âme étonnée, d'abord tremblante, et dont l'officier entend faire un homme raisonnable, vigoureux de corps et d'âme ; c'est l'élève qui, gagné bientôt par la confiance de son maître, lui donne le meilleur de sa volonté et en reçoit progressivement la révélation de l'humanité française, dont ils se reconnaissent l'un et l'autre les serviteurs et les fils égaux, par la somme de leur dévouement et de leurs labeurs.

Ce livre de *Pingot*, hérissé de mots techniques, de locutions scientifiques, — mais je crois qu'Art-Roë l'avait fait un peu exprès, par coquetterie, pour vaincre la difficulté, — ce livre laisse en nous de profonds échos d'émotions et d'idées, des visions de cette vie militaire qui à beaucoup paraissait terne et monotone, dont tout le monde aujourd'hui constate l'utilité et la grandeur. A propos de ce livre, René Doumic a écrit : « Ce qui appartient en propre à Art-Roë, ce qui fait le véritable mérite de son style, c'est un don d'apercevoir nettement les êtres et les objets et de rendre l'impression directe qu'il en a reçue, sans y rien mêler qui vienne d'ailleurs. »

On a dit qu'en littérature le maître d'Art-Roë,

c'était Prosper Mérimée. Je n'en sais rien. Mérimée fuyait avec terreur le panache romantique, visait à la brièveté, à la sécheresse du style. Pourtant, de quelles couleurs ne revêt-il pas, à son insu peut-être, tant sa faculté de sentir était vive, la phrase claire, mais mouvementée, passionnée, de ses récits historiques, de ses romans et de ses drames !... De même, Art-Roë ne recherche pas l'étincelle de l'épithète rare. Mais, dans ses descriptions de troupes à l'arrêt, ou en manœuvres, ou à la caserne, l'air circule largement, ainsi que la lumière, et les parures de ses décors s'adaptent toujours à l'humeur de ses personnages et à leurs évolutions. Il savait voir et peindre, choisir les nuances exactes, susceptibles de rendre fidèlement, dans la réalité de l'heure, la vie fugitive qui souvent s'ignore belle en ses frémissements. Cependant, il est vrai que, loin de surcharger ses tableaux des ressources de sa palette, il s'appliquait à n'employer de toutes ses expressions que la plus discrète, la plus sobre.

Lisez, par exemple, dans *Mon Régiment russe*, ce récit de voyage si alertement brossé, amusant pour les yeux, agréable à l'esprit qui découvre un horizon nouveau : « Berditchev s'étale sous le déluge, s'enfonce dans le cloaque. C'est la capitale des Juifs, le foyer où pullule leur race prolifique. Des Juifs donc, leurs longs caftans, leurs barbes en tire-bouchons, leurs casquettes et leurs cadenettes ; des

maisons lourdes et basses, des boutiques souterraines. Sur l'une d'elles une enseigne française : *Madame Caroline. Chapeaux des dames. Modes de Paris.* Tout à coup je me souviens. C'est le pays de l'*Etrangère*... Balzac !... Derrière la barrière du péage, rien que la chaussée droite, traversant la crotte illimitée ; une diligence, mouvant échafaudage de Juifs entassés. Un village enfin, des chaumières gauches et tortues, humbles sous le chaume, et qui semblent des cachettes pratiquées dans des meules de paille. L'église debout sur la hauteur, blanche avec des dômes verts, tache de couleur où les yeux se reposent, où le cœur se reprend... Le champ de manœuvre est inondé de lumière et de chaleur. De loin, les cosaques apparaissent comme une ligne noire et rouge hérissée de hachures qui sont leurs carabines portées en sautoir, cachées dans des fourreaux de poil de mouton. De près, leur alignement ne paraît plus irréprochable. Mais chacun d'eux, sous son costume oriental et ses armes de prix, semble un chevalier servant pour son plaisir ou pour l'honneur de sa maison... »

Vous avouerez, après avoir lu cette page, qui n'est pas isolée, qu'Art-Roë n'est pas un écrivain dépourvu de pinceau et de palette. L'espace m'est trop mesuré ici pour qu'il me soit possible d'analyser toute la production littéraire d'Art-Roë, de citer même le titre de ses romans, de ses nouvelles, de ses notes sur l'armée. Mais lisez encore cette

nouvelle, *Baruch,* et vous verrez par quel procédé loyal d'historien et d'artiste, en n'employant que les mots indispensables, l'auteur parvient, avec une apparence de simplicité, à évoquer toute une époque, à restituer dans le cadre charmant d'une industrieuse cité d'autrefois le dessin d'une rue ouvrière, jusqu'au parfum d'un humble intérieur, et là, sous un ciel de silence et de méditation, il nous montre tout à coup, au milieu de gens simples qui déjà nous semblent familiers, l'attachante et dramatique figure de Baruch Spinoza.

... Maintenant, je veux, non sans trembler d'une piété profonde, je vous assure, dire simplement. moi aussi, mais en toute leur beauté qu'aucune autre n'égale, les derniers jours du lieutenant-colonel d'artillerie Patrice Mahon. Homme de guerre et homme de lettres, il fut alors le maître vrai dont on écoute avec admiration à travers toutes ses œuvres vibrer l'âme jeune et pure. Il sut, au moment de la sublime épreuve, manifester d'une façon très personnelle son caractère d'homme d'action et de pensée, dès qu'il eut devant lui le barbare.

C'était en août 1914, dans les Vosges, au col de Sainte-Marie-aux-Mines, près de Wysembach. Wysembach est un joli village montagnard et forestier, situé dans l'arrondissement de Saint-Dié, non loin de cet aimable bourg de Saales, dont le maire a été fusillé par les Allemands. Tout ce pays

de granit rose et de vertes sapinières est aujourd'hui ravagé, mis à feu et à sang par la fureur du Boche.

Patrice Mahon avait déjà essayé deux fois de sauver le col de Sainte-Marie-aux-Mines : d'abord, en demandant à y aller de sa personne, alors qu'il aurait dû rester à Saales, avec l'état-major ; puis, en s'élançant au-devant de nos troupes d'infanterie qui, surprises par l'effroyable mitraille, se retiraient en désordre sur ses batteries, et qu'il avait un moment réussi à ramener à l'attaque. Une troisième fois il se dévoua, mais hélas ! selon les termes de l'ordre du jour de l'armée, « en se faisant tuer sur ses pièces pour donner l'exemple et empêcher un recul précipité ».

Il ne dit pas tout, cet ordre du jour. Il laisse deviner à peine la vérité très belle, que voici.

Sur la route qui, depuis le col de Sainte-Marie, descend la montagne à travers la forêt, Mahon dirigeait des troupes, composées surtout de réservistes, qui n'étaient revenus à leurs pièces que depuis une semaine. La mitraille ennemie faisait rage. Nos troupes fléchirent, et non sans désarroi abandonnèrent le « terrain impossible à tenir ». Mahon, cependant, n'avait pas perdu son sang-froid. Il voulut de la résistance, malgré tout, et il refusa de reculer. Son suprême geste fut alors sublime de courage et de sacrifice. Il descendit de cheval : hautain, les bras croisés, il se plaça contre la

bouche de l'un de ses canons, et il regarda l'ennemi, en attendant la mort. La mort ne se fit pas attendre. Quatre officiers, auprès de lui, avaient imité son exemple : le capitaine Doridot, qui fut fait prisonnier, blessé, amputé de la main droite ; les lieutenants Roger, Michel, Nyeegard, tous les trois portés disparus.

Où repose Art-Roë ? Le lendemain du combat, on l'a vu sur la lisière de la forêt, de l'autre côté du fossé de la route, étendu dans l'herbe, la tête nue, les bras en croix. Déjà il était dépouillé de ses papiers, bijoux, armes et décorations. Il reposa longtemps, longtemps, entre les lignes françaises et allemandes, dans un endroit très découvert où, malgré le danger incessant, ont essayé en vain de s'aventurer des officiers, désireux de retrouver leur chef et de l'emporter en automobile...

CHAPITRE XII

LE MOULIN DE DAUDET

On m'annonce que le fameux moulin d'Alphonse Daudet va disparaître. C'est une relique du Midi, et qui en valait bien d'autres. Saluons-la pieusement, d'un cœur fidèle aux dieux de notre mère latine, de nos Cévennes et de notre ciel magnifique. C'est sous son humble toit qu'un poète du Languedoc, non de la Provence, comme on le dit trop souvent, a écrit le meilleur de son œuvre, ces contes toujours frais, qui enchanteront l'âme de nos enfants comme ils ont enchanté la nôtre.

Les moulins à vent se font rares en Provence, bien que n'y manque point le mistral qui, furieusement, bat leurs longues ailes. Pourtant, il en reste encore à Fontvieille, un gentil paysage, à deux lieues d'Arles, célèbre pour ses blés et pour ses olives.

Un jour de mars très doux, nous y allâmes par Raphèle. Quinze kilomètres de Crau à traverser, royaume immense et plat de la pierre, assez fourni d'herbes pour offrir à d'innombrables moutons une saine nourriture, que les bergers désignent sous le nom de « groussié ». De loin en loin émerge une bergerie ou bien un mas, éblouissant de blancheur,

entouré, quelquefois protégé, par un véritable mur de cyprès, ou par des groupes de mûriers, d'amandiers, de pins.

Vers notre gauche, sous un soleil de cuivre rose, flamboie le Grand Clar, aux eaux éveillées à demi par un canal qui le traverse, pour apporter le surplus de l'étang du Comte dans le Rhône. Le Grand Clar, rêvant à l'ombre des saules, des aulnes et des tamaris sous le frissonnement des roseaux touffus, reflète cette colline des Cordes qui est pétrie d'ossements gallo-romains. Au dernier plan s'estompe l'élégante abbaye de Montmajour, dont la collerette de sa tour sarrasine étincelle parmi l'azur.

Nous empruntons les sentiers d'un long coteau aux courbures molles. Michelet a comparé aux collines de la Judée nos garrigues si parfumées du Bas-Languedoc. La Judée, nous la retrouvons ici, aride, parsemée d'ajoncs épineux qui jettent en bouquets leurs flammes menues. Une courte demi-heure de marche. Et des mamelons d'en face surgissent des moulins : un, deux, trois...

Comment deviner celui d'Alphonse Daudet ?

Au bas du coteau, nous entrons dans Fontvieille, une interminable rue de maisons très blanches aux volets verts. Dans quelques jardins, on entend le puits à roue grincer, une pioche fendre la terre, un coq lancer son gai cocorico. Un ami de Beaucaire nous avait engagé à demander dans le village le meunier Trophime.

— Tout le monde, à Fontvieille, vous l'indiquera, m'avait-il dit. D'ailleurs, il est bien facile à reconnaître : il rit tout le temps.

Alors, à la première personne qu'on rencontre, une brave femme en train de coudre devant sa porte, nous demandons Trophime.

— Té ! justement, me répond-elle, il vient de passer ici avec sa charrette. Il demeure au bout de la rue, à main gauche.

En effet, devant le portail de son écurie, Trophime dételle son cheval.

A peine a-t-il compris l'intention de notre voyage, qu'il éclate de rire, en secouant la farine qui saupoudre son gilet et son pantalon. Après qu'il a remisé son cheval à l'écurie, il nous entraîne rondement dans sa maison. Nous voilà de vieux amis.

Pour obéir à la sœur de Trophime, ainsi qu'à son père, le grave maître-meunier, il faut se mettre à table, et goûter en famille : de belles tranches de saucisson d'Arles, du bon pain blanc, du petit vin gris récolté dans le terroir même de Fontvieille.

— Allons au moulin ! commande le maître-meunier.

Il enfonce à demi une énorme clef dans la poche de son gilet montant jusqu'au cou, et qu'enferment une trentaine de boutons de nacre. En route !...

Le ciel resplendit de sa fine et calme lumière, qui dore la plaine. Nous grimpons de nouveau... Et lentement, les trois moulins blancs se lèvent,

l'un après l'autre. Celui d'Alphonse Daudet, sur le dernier mamelon, à gauche, fait encore de la farine ; les deux autres, épuisés par l'âge sans doute, languissent au soleil. Le père de Trophime, cérémonieusement, avec sa grosse clef, ouvre son moulin, dont il est fier, puisque d'un peu partout on le vient visiter souvent. Mais, dans le blutoir tout rondelet, pas plus spacieux qu'une cellule de moine, où donc Alphonse Daudet a-t-il pu caser une table ?

En tout cas, c'est ici, au sein de cette campagne profonde, qu'il a recueilli les choses familières de notre Midi, nos douceurs, nos misères, nos rêves, et que, sans songer à la gloire, d'abord pour son plaisir, il les a dites au monde, qui s'est ému du charme si rare de tant de franchise et de sensibilité.

Les *Lettres de mon Moulin*, Alphonse Daudet les publia en 1866, dans l'*Evénement*, sous la signature de Gaston Marie. Bien plus que Frédéric Mistral, qui était un poète appliqué, livresque, Alphonse Daudet, avec un art plus spontané, tout original, vibrant de lumière et de jeunesse, a saisi l'âme de notre Midi du Languedoc et de la Provence et l'a fait vivre dans la beauté et dans la joie. A Paris, sous le ciel triste des provinces qu'un Méridional appelle « le pays du Nord », il n'oublia jamais son « moulin à vent, sis dans la vallée du Rhône, au plein cœur de la Provence, sur une côte boisée de pins et de chênes verts ».

C'est pendant son séjour à Fontvieille qu'il connut Mistral, le très grand Théodore Aubanel, Roumanille, l'épique et rouge Félix Gras, qu'on néglige trop souvent, Anselme Mathieu, Grivola, peintre d'Avignon, et bien d'autres félibres de moindre importance.

Des fois, il quittait son moulin pour aller avec ces bons drilles, qui aimaient ou tracassaient d'autres muses que celles de la poésie. dîner à Trenquetaille, sur le bord du Rhône, de l'autre côté d'Arles, dans un cabaret de bateliers ; ou bien danser un pas de farandole sur le pont qui était alors un pont de barques.

Quand, sous le ciel brumeux de notre Nord, il pouvait parler provençal, au bras d'un simple enfant de la garrigue, dans son beau parc de Champrosay ; quand il évoquait ses vingt ans, les escapades au soleil, dans la poussière chaude de nos routes blanches, il avait toujours son accent de Nîmes.

— Ma Provence ! disait-il, un jour, ou plutôt mon Languedoc ! On demande si je l'aime et si je le regrette ?... J'en crève !...

Mais revenons au moulin. Appuyés sur une rampe de sarments, nous grimpons au premier étage. Il n'y a plus le hibou « aux ailes grises de poussière, ce diable de penseur qui ne se brossait jamais ».

Nous sortons. Nous revoici sur l'aire. Trophime, en riant, nous dit :

— Voulez-vous savoir où Alphonse Daudet écrivit ses *Lettres* plus certainement que dans ce moulin ?

— Oh ! oh !... Voyons ça !

— Allons visiter le château Ambroix, à quelque cent mètres de la vallée.

Nous descendons le versant opposé du mamelon. Et Trophime nous introduit dans le château Ambroix, une villa bourgeoise à arcades. Tout de même, nous regardons là-haut, au delà du bois de pins qui remonte la côte, le moulin de Daudet, le moulin provençal d'où s'échappa son premier rayon de gloire.

Et aujourd'hui ce n'est pas sans mélancolie que je songe à la pauvre maison vieille, refermant ses ailes pour jamais.

CHAPITRE XIII

CHEZ ROBERT DE FLERS, EN LOZÈRE.

Voilà Robert de Flers à l'Académie. Bien qu'il soit né à Pont-l'Evêque, il appartient au Midi par ses origines. Et je vais à ce propos vous raconter une histoire...

Cette année-là, mon vieil ami, le libraire Albert Lacroix, ne savait, à la belle saison, où aller en villégiature. Je le décidai à me rejoindre à Saint-Chély-d'Apcher, dans la pauvre Lozère, sur le plateau granitique qui s'étend de Saint-Flour à Marvejols.

Le plateau, dont Saint-Chély, ancienne place forte du Gévaudan, occupe le milieu, s'élève jusqu'à près de mille mètres. Aussi, pour y monter, le train doit-il, depuis Neussargues, réclamer une seconde machine. On n'y rencontre de loin en loin que des boqueteaux de sapins et des villages aux maisons accroupies.

La montagne trahit çà et là des velléités de soulèvement que domine, sur ses 1.858 mètres d'altitude, le Plomb du Cantal, solitaire en cette étendue de rocs. Saint-Flour, ville noire, vraie capitale du Cantal, dominée par sa cathédrale aux deux lourdes

tours carrées, se dresse sur une butte orgueilleuse.

Papa Lacroix nous arriva seul, muni de pittoresques bagages, vêtu en brave Parisien qui, pour quelques semaines, veut devenir campagnard. Sur le chemin de la gare au bourg, nous croisâmes un groupe de paysans qui nous observèrent longuement, non sans réprimer un sourire. Aussi, voyez-vous mon Lacroix en sa jaquette à longs pans, son pantalon à carreaux gris, ses souliers à empeigne de toile jaune, un gros bâton à la main, et sur la tête un vaste chapeau de planteur de la Havane.

Chaque jour, afin de faire la connaissance du pays, nous vagabondâmes, par n'importe quel temps, autour de Saint-Chély. Lacroix, qui était venu prendre quelque repos, ne se reposait pas du tout. Il se couchait très tard et se levait très tôt. Un matin, des coups terribles ébranlèrent la porte de ma chambre. Et la voix aigrelette de Lacroix cria :

— Beaume !... Le courrier est là-bas. Levez-vous, fainéant !... Robert de Flers est arrivé.

Tous les matins, la voiture du courrier stationnait un quart d'heure devant l'hôtel, ensuite quittait Saint-Chély, pour descendre au Malzieu. Aujourd'hui, grande affaire. Robert de Flers s'en allait dans son domaine de La Truyère passer deux mois de vacances. A cette époque, Flers n'était connu à Paris que dans les milieux lettrés, En son terroir de Lozère, il avait, dès sa naissance, conquis la gloire :

d'abord par le prestige d'une famille très aimée et aussi par la distinction de sa personne.

Bien qu'il n'eût que 26 ans, les électeurs du canton l'avaient bombardé conseiller général ; ceux de l'arrondissement souhaitaient d'en faire un député. Mais Robert de Flers, ce matin-là, avait abandonné un moment le courrier, pour se réchauffer d'une tasse de café, sur la terrasse de l'hôtel, juste sous la fenêtre de ma chambre. Aiguillonné par l'impatience de papa Lacroix, je m'habillai aussi rapidement que possiblè, et je descendis.

Lorsque nous atteignîmes le seuil de la terrasse, le courrier venait de repartir. Rien n'était perdu, cependant, car Robert de Flers nous priait, par l'intermédiaire d'un ami commun, d'aller le samedi prochain au Malzieu déjeuner chez lui. S'il nous fixait un jour, c'était parce qu'il nous réservait une surprise. L'invitation fut acceptée avec enthousiame.

Le samedi, par un soleil délicat, scintillant sur les pierres et sur les prés, nous empruntâmes, à notre tour, la voiture du courrier. La route blanche roule à travers des bois jusqu'au bord du plateau, et brusquement on voit là-bas, parmi des écharpes d'eaux rapides, la vallée s'ouvrir en corbeille de verdures, au centre desquelles s'agglomère la grappe des maisons grises du Malzieu, qu'enfermait jadis une ceinture de remparts. De ces remparts trois grosses tours sont les seuls témoins qui subsistent.

Jugeant qu'il est trop tôt pour nous rendre chez

de Flers, nous explorons les alentours. Lacroix examinait des fleurettes qu'il croyait n'avoir jamais vues, des haies dont il disait les fruits empoisonnés, même les menus ruisseaux qui parfois traversaient le sentier.

Nous longions la Truyère bondissante, pour aller admirer je ne sais quelque ruine, lorsqu'en étirant son corps maigre, pour attraper sur l'extrémité d'un jonc une bestiole aux ailes diaphanes, Lacroix perdit l'équilibre, et patatras ! il s'étendit sur le dos, les pattes en l'air.

Quelle émotion !... Je l'aidai de mon mieux à se relever. Son chapeau s'était envolé dans une touffe d'herbes, où il resplendissait comme un bouclier d'or ; par extraordinaire, son lorgnon était resté sur le bout de son nez très pointu.

— Vous vous êtes fait mal ?... lui demandai-je.

— Pas trop. Ça ne sera rien.

Il peigna entre ses doigts les poils rebelles de sa barbe, et ajouta :

— Ce qui m'ennuie, c'est de me présenter comme ça chez Robert de Flers.

— Oh ! personne ne s'apercevra que vous êtes tombé...

— Tombé, peu m'importe. Mais, s'il y a des dames à table...

— Allons donc ! vous allez très bien.

— Comment ! mon soulier droit a plongé dans le ruisseau, et un pan de ma redingote... Touchez !

— C'est vrai. Allons faire sécher tout ça...

Nous cherchâmes du soleil. Ce fut au milieu d'un énorme rocher que Lacroix se posta, tel qu'un épouvantail à moineaux, tournant sur lui-même ou soulevant son pied droit. Il eut la constance d'endurer pendant une demi-heure les rayons violents de Mahomet. Du moins, il en fut récompensé ; car, lorsque nous frappâmes chez Robert de Flers, il était aussi sec qu'une allumette.

De Flers habitait, dans la structure même des remparts, un château très ancien, à figure rébarbative, mais d'une puissance aristocratique. Tout y était simple, le mobilier, la décoration, l'accueil ; tout y exprimait les vertus traditionnelles de la pure race française.

Dans une salle exiguë, au fond d'une tour ronde, dont l'épaisseur des murailles et la pénombre assuraient la fraîcheur exquise, nous déjeunâmes. La surprise qu'il nous avait réservée, c'était la présence de Ganne, son ami, le compositeur, qu'avait rendu célèbre, d'un élan subit, le chant militaire des *Pioupious d'Auvergne*. Petit, vif et souple, Ganne ressemble à un officier de chasseurs à pied. Il nous parla de la Lozère, lui qui est Breton, avec un amour aussi fervent que raisonné. On causait sans bruit, sur un ton de sympathie souriante.

Et quel déjeuner, chef-d'œuvre de familiale gourmandise, composé avec les meilleures ressources du pays ! Des perdreaux, tués dans les landes de la

Margeride, rôtis à la broche, entre deux tranches de lard ; des truites fermes, aussi juteuses que des fruits, et qui ce matin encore nageaient dans les eaux froides de la Truyère ! ..

Par l'étroit escalier d'une tour, nous montâmes au cabinet de travail. Point de luxe. Des murs blanchis à la chaux. Une table pour Ganne, une table pour de Flers. Dans la cheminée, des cendres, des morceaux de branches qu'on avait laissés doucement s'éteindre, la veille. Dans ces montagnes, en effet, dès qu'un orage éclate, le froid survient. Mais il y avait une large fenêtre qui attirait toute la lumière de l'espace doré, et d'où l'on découvrait une partie de la cité, des champs entourés de chênes ou de peupliers, un ruban de la rivière...

Nous parlâmes peu de Paris, beaucoup de ces paysans de la Lozère qui sous leur balourdise dissimulent si bien le sens exact des exigences matérielles de la vie. Je ne sais plus si nous demeurâmes longtemps les hôtes de Robert de Flers. Mais il me semble maintenant que mon passage dans ce noble château d'autrefois fut aussi bref qu'un vol d'hirondelle dans du soleil.

INDEX

A

ACADÉMIE, 35.
ACHILLE, 244, 245, 246, 248, 249, 250, 251.
AICARD (Jean), 26.
ALEXIS (Paul), 229.
AMY, 34.
ANDRÉ (général), 257.
ARÈNE (Paul), 40, 136, 201.
ART-ROË (Patrice Mahon), 256, 257, 258, 259, 260, 261, 263, 266, 267, 268, 269, 270, 271.
AUBANEL (Théodore), 277.
AUGIER (Emile), 246.
AUBRYET (Xavier), 266.

B

BALZAC, 71, 223.
BANVILLE (Théodore de), 136.
BARRÈS (Maurice), 85.
BILLOT (général), 246.
BLANC (Louis), 155.
BLOY (Léon), 136.
BORNIER (Henri de), 5, 7, 19, 32, 33, 34, 35, 37, 38, 39.
BOUDOURESQUE, 37.
BOURGET (Paul), 26.
BRACQUEMOND, 200.
BRISSON (Adolphe), 156.
BULOZ, 24, 41, 42, 57, 58, 115.

C

CALMETTE (Gaston), 105, 107, 108, 109.
CARDOT (général), 260.
CARREY DE BELLEMARE (général), 246.
CASTAGNARY, 57, 60, 164.
CHALLEMEL-LACOUR, 222.
CHARPENTIER, 11, 13, 163, 176.
CHAVETTE (Eugène), 246.
CHERFILS (général), 259.
CHILLY, 116, 117.
CIGALE (La), 36.
CLADEL (Judith), 209
CLADEL (Léon), 77, 136, 149, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 210, 211, 215.
COCHIN (Denys), 217.
COPPÉE (François), 71, 115, 118, 212, 214, 215, 216, 217, 218, 219 220, 221.
CORMON, 116, 117.

D

DARIMON, 110.
DAUDET (Alphonse), 5, 43,

44, 45, 46, 47, 68, 70, 72, 73, 74, 75, 76, 118, 212, 246, 254, 273, 274, 276, 278.
Daudet (Léon), 69.
Delcassé, 67.
Dentu (librairie), 76, 82, 95, 100, 101, 109, 110, 163.
Deschamps (Gaston), 256.
Diaz, 246.
Didot, 52.
Doumic (René), 262, 267.
Drouet (Mme), 182.
Dumas fils, 246.

E

Esparbès (Georges d'), 136.
Eugénie (Impératrice), 251.

F

Fabre (Ferdinand), 5, 6, 7, 8, 9, 10, 12, 15, 18, 19, 21, 23, 26, 27, 28, 29, 31, 32, 33, 34, 39, 40, 42, 43, 44, 45, 46, 49, 75, 115, 144, 149, 220, 221, 222, 223, 224, 249, 257.
Fasquelle, 10.
Faure (Emile), 77, 79, 81, 82, 83, 84, 87, 91, 94, 97, 98, 110.
Ferry (René-Marc), 216, 218.
Flammarion, 226.
Flers (Robert de), 279, 280, 281, 282, 283, 284.
Foch (Maréchal), 257.
France (Anatole), 223.
Frœmer, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 241, 243.

G

Galliffet (général de), 246.
Gambetta, 71.
Ganderax (Louis), 151, 152, 153.
Ganne (Louis), 283, 284.
Cautier (Théophile), 223.
Gavault (Paul), 73.
Genonceaux, 205, 210.
Ginisty (Paul), 12.
Gondinet (Emile), 115.
Gras (Félix), 277.
Grivola, 277.
Guérin, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 150.
Guéroult (Constant), 60.
Guesde (Jules), 242.
Guillaume, 74.

H

Hachette, 52, 171.
Hébrard (Adrien), 124.
Hubert (René d'), 136.
Hugo (Victor), 180, 181, 182, 183, 186.
Hugues (Clovis), 241, 242.
Huysmanns, 212.

K

Karageorgevitch, 213.

L

Lacroix (Albert), 55, 155, 156, 158, 159, 163, 164, 166, 173, 176, 178, 180, 185, 186, 190, 232, 234, 237, 241, 245, 279, 280, 282, 283.
Lafitte, 85, 86, 88, 90, 91, 92, 96, 100.

Lamartine, 73, 157.
Laurens (Jean-Paul), 21, 22.
Laurent (Charles), 65, 66, 67.
Lemerre (Alphonse), 70, 71, 74, 75, 115.
Lemonnier (Camille), 125, 126, 127, 128, 129, 131, 132, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 144.
Levallois (Jules), 57.
Lévy (Calmann), 151, 154.
Lévy (Michel), 55, 56, 245, 250, 251, 253, 255.
Loti (Pierre), 74.

M

Magnard (Françis), 104, 230, 231.
Malot (Hector), 24, 47, 48, 50, 51, 52, 53, 56, 59, 61, 62, 65, 223, 224, 225, 226, 257.
Marc (de l'Illustration), 133.
Margueritte (Paul), 131, 132.
Mathieu (Anselme), 277.
Maupassant (Guy de), 136, 190, 254.
Meissonnier, 246.
Mendès (Catulle), 97, 98, 190.
Mérimée, 268.
Méténier (Oscar), 147.
Meyer (Arthur), 153.
Michel (Louise), 95, 96.
Michelet (Jules), 159, 223, 274.
Mistral (Frédéric), 34, 276, 277.

N

Napoléon III, 110.

O

Ohnet (Georges), 163.
Ollivier (Emile), 110.
Ollendorff, 11.

P

Pailleron (Edouard), 35.
Péladan, 91
Piaget (Alphonse), 199, 202, 205.
Pouvillon (Emile), 196.
Plon (librairie), 264.
Prévost (Marcel), 136, 163.
Privat (Gonzague), 74.
Proudhon, 155.
Puvis de Chavannes, 246.

Q

Quinet (Edgar), 155.

R

Reclus (Elysée), 165.
Revue des Deux Mondes, 24, 40, 41, 57, 58, 115, 190, 261, 286.
Richepin (Jean), 190.
Rollinat, 190.
Rostand (Edmond), 132.
Roumanille, 277.

S

Sainte-Beuve, 9, 24, 55, 115.
Sarcey (Francisque), 8, 12, 13, 14.
Saxé (Colonel de), 257.
Séverine, 65, 67, 262
Scholl (Aurélien), 246.
Société des gens de lettres, 62.
Strauss (Johan), 246.

T

Taine, 24, 53, 227.
Theuriet (André), 26, 27, 28, 113, 114, 115, 117, 118, 119, 121, 122.
Thierry (Édouard), 57.

V

Vallès (Jules), 24.
Vaucorbeil, 116, 117.
Verhaeren (Emile), 129.
Verne (Jules), 75.
Vierge (Daniel), 159.
Vogüé (Eug. Melchior de), 258.

Z

Zola (Emile), 10, 11, 12, 65, 163, 167, 168, 170, 172, 174, 175, 176, 193, 227, 228, 254.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — Ferdinand Fabre, Henri de Bornier, Le Séminaire de Saint-Pons, l'Abbé Tigrane, André Theuriet, un beau roman inachevé. 5

CHAPITRE II. — La Cigale, Boudouresque, Hector Malot, Michel Lévy, Alphonse Daudet, Sèverine, Charles Laurent. 32

CHAPITRE III. — Deux éditeurs, Alphonse Lemerre et Guillaume. La librairie Dentu, Les débuts de Maurice Barrès. Le temps d'un homme de lettres. 68

CHAPITRE IV. — Louise Michel. Catulle Mendès. *Le Figaro* et Gaston Calmette. André Theuriet. . 94

CHAPITRE V. — Romanesque histoire d'un roman. M. Marc, Directeur de *l'Illustration*. La Revue de Paris. 125

CHAPITRE VI. — L'éditeur Albert Lacroix, Lamartine à la fin de sa vie. Les débuts d'Emile Zola. Première édition des *Misérables*. 155

CHAPITRE VII. — Le moulin de La Lande. L'éditeur Alphonse Piaget. Le bâton furieux. La dédicace. 192

CHAPITRE VIII. — François Coppée. Ferdinand Fabre et l'Académie. Hector Malot. Émile Zola chez lui. 212

Chapitre IX. — *L'Evénement* d'autrefois. Les illusions de Clovis Hugues. Une course endiablée. Un caissier récalcitrant. 232

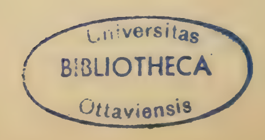
Chapitre X. — Le libraire Achille. La cliente imprévue. Le succès d'un livre. 244

Chapitre XI. — Art-Roë (Lt-Colonel Patrice Mahon). 256

Chapitre XII. — Le moulin de Daudet. 273

Chapitre XIII. — Robert de Flers en Lozère. . . 279

Index. 285



ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 6 MARS 1922

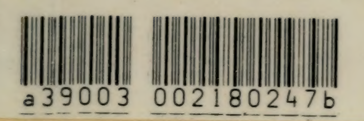
POUR LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

PAR

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

A POITIERS

Poitiers. — Société française d'Imprimerie.


a39003 002180247b